

doc  
CA1  
EA525  
88C19  
FRE

LES ÉCRIVAINS  
CANADIENS

ET L'ÉDITION  
À L'ÉTRANGER



Canada

MASTER COPY

DO NOT REMOVE

BKA-1-FR-88

.62499186 (F)

LES ÉCRIVAINS  
CANADIENS

ET L'ÉDITION  
À L'ÉTRANGER

Dept. of External Affairs  
Min. des Affaires extérieures

AUG 20 1993

RETURN TO DEPARTMENTAL LIBRARY  
RETOURNER A LA BIBLIOTHEQUE DU MINISTERE

43-265-555

Direction générale des affaires  
culturelles internationales  
Direction de la promotion artistique  
Ministère des Affaires extérieures  
125, promenade Sussex  
Ottawa (Ontario)  
K1A 0G2  
Canada 1988



***Copyright :***

On ne peut reproduire des extraits de la présente publication sans l'autorisation écrite de l'auteur, de l'éditeur ou de son agent.

***Note de la rédaction :***

Les extraits présentés dans les pages qui suivent n'ont été modifiés d'aucune façon par le ministère des Affaires extérieures.

Un ouvrage analogue en langue anglaise présente un choix d'oeuvres littéraires publiées dans cette langue au Canada.

Table des matières

---

<b>I. INTRODUCTION</b>	<b>5</b>
<b>II. PROGRAMME DE SUBVENTIONS À LA TRADUCTION EN LANGUES ÉTRANGÈRES</b>	<b>6</b>
<b>III. PROSE</b>	<b>7</b>
<b>IV. POÉSIE</b>	<b>112</b>
<b>V. THÉÂTRE</b>	<b>157</b>

---

## I. INTRODUCTION

---

Cet ouvrage présente aux éditeurs, traducteurs et agents littéraires étrangers les oeuvres de dix-sept écrivains de langue française vivant au Québec ou ailleurs au Canada. Ces ouvrages ont été choisis par l'Union des écrivains du Québec et par la Direction de la promotion artistique du ministère des Affaires extérieures.

Sauf dans le cas des oeuvres poétiques, un résumé de l'ouvrage présenté accompagne l'extrait qui a été choisi. Sur chaque auteur on trouvera également des notes biographiques et des extraits de critiques publiées dans les journaux et revues canadiennes.

De chaque ouvrage retenu, nous présentons soit un chapitre, soit un extrait caractéristique, en espérant que ces quelques pages retiendront l'attention du lecteur et l'inciteront à lire l'ouvrage original.

On trouvera également, au début du présent volume, des renseignements sur le Programme de subventions à la traduction étrangère du gouvernement canadien. Ce programme vise à faciliter et à favoriser la publication des oeuvres littéraires canadiennes par les éditeurs du monde entier en leur offrant une aide financière correspondant aux coûts de traduction. On invitera les maisons d'éditions intéressées à se prévaloir de ces subventions à communiquer avec le Conseil des arts du Canada, à l'adresse indiquée, ou avec les ambassades et consulats canadiens.

Pour chaque titre retenu dans cet ouvrage on trouvera le nom et l'adresse de l'agent ou de l'éditeur qui en détient les droits pour l'étranger.

## II. PROGRAMME DE SUBVENTIONS À LA TRADUCTION EN LANGUES ÉTRANGÈRES

---

Administré conjointement par le ministère des Affaires extérieures et le Conseil des arts du Canada, le Programme de subventions à la traduction en langues étrangères permet le versement d'une aide à la traduction d'oeuvres d'auteurs canadiens dans des langues autres que le français ou l'anglais, en vue de leur publication à l'étranger. Peuvent être retenus les ouvrages écrits par des Canadiens dans les domaines suivants : poésie, roman, théâtre, livres pour enfants et adolescents, ouvrages généraux. Le montant de la subvention est calculé selon le taux en vigueur dans le pays de l'éditeur étranger.

L'éditeur étranger désireux de publier l'oeuvre traduite doit être en mesure de prouver que la publication du livre n'est possible que si les frais de traduction sont couverts par une subvention. Il est invité, dans toute la mesure du possible, à avoir recours aux services d'un traducteur canadien pour l'édition en langue étrangère.

Les demandes, qui peuvent être présentées tout au long de l'année, doivent être soumises avant que la traduction soit complétée. Elles seront accompagnées des renseignements et documents suivants :

- renseignements généraux sur l'éditeur étranger, y compris son catalogue courant;
- le montant de la subvention demandée et la formule sur laquelle on s'est fondé pour le calcul;
- le nom, l'adresse et les titres professionnels du traducteur;

- le tirage prévu;
- un double du contrat que le traducteur a passé avec l'éditeur étranger;
- un double du contrat que l'éditeur a passé avec l'auteur, l'éditeur ou l'agent canadien.

La subvention sera versée directement au traducteur, aux bons soins de la maison qui publiera la traduction. Les subventions sont généralement remises en deux versements, le premier au moment de l'approbation, le second après réception de deux exemplaires de l'édition en langue étrangère.

On peut obtenir de plus amples renseignements ainsi que les formulaires d'inscription en communiquant avec les missions du Canada à l'étranger ou avec le Conseil des arts du Canada, 99, rue Metcalfe, C.P. 1047, Ottawa (Ontario) Canada K1P 5V8.

---

### III. PROSE

---

<i>Beauchemin, Yves</i> , LE MATOU	8
<i>Bessette, Gérard</i> , LES DIRES D'OMER MARIN	23
<i>Blais, Marie-Claire</i> , LES NUITS DE L'UNDERGROUND	34
<i>Godbout, Jacques</i> , LE MURMURE MARCHAND	47
<i>Major, Henriette</i> , LES BOUCANIERS ET LE VAGAGOND	58
<i>Major, André</i> , L'HIVER AU COEUR	70
<i>Nepveu, Pierre</i> , L'HIVER DE MIRA CHRISTOPHE	84
<i>Poulin, Jacques</i> , VOLKSWAGEN BLUES	94
<i>Vadeboncoeur, Pierre</i> , LES DEUX ROYAUMES	106

---

Renseignements :

Québec/Amérique  
450, rue Sherbrooke est, bureau 801  
Montréal (Québec)  
Canada H2L 1J8

Téléphone: (514) 288-2371

BIOGRAPHIE

*Yves Beauchemin naît à Noranda (Abitibi, Québec) en 1941. Après des études classiques au collège de Joliette (1962) et avoir obtenu une licence ès lettres à l'Université de Montréal (1965), il devient professeur au Collège universitaire Garneau et à l'Université Laval (1966-1967). Il est ensuite chargé de la collection théâtre et des livres d'histoire à la maison d'édition Holt-Rinehart et Winston. Depuis 1969, il est chercheur à Radio-Québec. Il a collaboré également à divers journaux et périodiques : Le Devoir, L'Actualité, Liberté, Sept Jours. Il a publié son premier roman, L'Enfiouapé, en 1974 pour lequel il obtiendra le prix France-Québec. Son dernier roman, Le Matou (1981), a connu un très vif succès de librairie et a été porté à l'écran. Cet ouvrage lui a permis de remporter le Prix des jeunes auteurs du Journal de Montréal, le Grand Prix littéraire de la communauté urbaine de Montréal et le prix du roman de l'été (Cannes 1982). Cet ouvrage a déjà été traduit en plusieurs langues. Yves Beauchemin est membre de l'Association des écrivains de langue française et du Regroupement pour les droits politiques du Québec.*

RÉSUMÉ

Vous vous rendez un bon matin dans un hôtel du Vieux Montréal afin de rencontrer un étrange vieillard : Egon Ratablavasky. Vous ignorez tout de cet homme. Lui, par contre, connaît votre vie par coeur. Il vous propose, comme ça, sans raison, une occasion extraordinaire, inespérée : le rêve de votre vie ! Allez-vous reculer ? Oui, si vous êtes peureux et qu'une bonne paire de pantoufles bien moelleuses constitue pour vous le summum du bonheur. Mais si le goût de l'argent vous tourne la tête...

Voici que débute alors une histoire échevelée où se déroule un combat bizarre et terrible autour d'un restaurant, d'un gamin et d'un matou. La sauce tomate y voisine avec le sang, la Floride avec le Plateau Mont-Royal et les propos farfelus avec la plus froide cruauté.

*Gustave Bleau apparut avec une bassine de fèves au lard, toutes luisantes de graisse, et la déposa dans l'armoire-réchaud. — Et puis, Gustave, demanda Florent en s'efforçant de donner à sa voix une intonation de familiarité joviale, beaucoup de clients à midi ? — Comme d'habitude, boss. Le problème ici, ce n'est pas d'attirer la clientèle, c'est de la mettre à la porte le soir à onze heures.*

*La réponse du serveur l'enchantait. Il écarta les bras, posa ses mains sur le comptoir comme sur la rambarde d'un navire et huma avec délices l'odeur de friture, de café et d'eau de Javel qui flottait dans le local. — Enfin, murmura-t-il, je l'ai, mon restaurant.*

---

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

---

« Heureusement, la mémoire a la vie dure. C'est elle dans cette histoire aux couleurs de la vie et de la mort, qui a le dernier mot, ou plutôt qui projette, dans l'obscurité devenue complète, la plus durable lueur, comme un « oeil vert finement strié d'or, où luit une pupille d'un noir insondable ».

Mémoire de chat? Le romancier aussi veille, à sa façon, sur le passé. Il rit pourtant. Il fait rire, sachant bien que ce monde est impitoyable pour les prophètes de malheur. D'ailleurs, il n'est pas un prophète. Mais le noir insondable sur lequel s'ouvre son oeil vigilant révèle un étrange abîme. Dans ce noeud d'ombre, le temps et l'espace romanesques plongent des racines qui défient les limites quotidiennes sur lesquelles se frappent, avec un bruit de métal, ceux que l'auteur du *Manteau* et du *Revizor* a appelés « les âmes mortes ». C'est à partir de ce centre obscur, et toujours fécond, qu'un romancier de la race de Yves Beauchemin recommence, chaque jour, sa quête périlleuse et s'acharne à créer l'univers de sa liberté. »

(*Gabrielle Poulin, Lettres québécoises, automne 81*)

---

« On est donc en présence d'une vedette d'exposition, dont la performance a revêtu la forme d'un texte écrit rapportant gros. Dans un même mouvement, cette performance marque d'une pierre blanche l'histoire littéraire; son auteur est meilleur que les autres, il est érudit et son destin est tracé depuis l'enfance. »

(*Catherine Saouter, Voix & images, printemps 1987*)

EXTRAIT

*D'un coup de scalpel il ouvrit l'animal. — Vous voyez ? murmura le docteur après avoir tripoté les viscères. Ce n'est qu'un matou. — Oui, bien sûr. Du moins en apparence, répondit le patient avec un fin sourire.*

ALEXEÏ DANGOULOV, *L'Obus*

*Cependant, l'allocation familiale ne devient payable ou ne cesse de l'être qu'à compter du mois qui suit l'événement donnant droit à l'allocation ou y mettant fin.*

*Ainsi, le mois de la naissance de l'enfant n'est pas payable tandis que le mois de son décès est payable.*

Régie des rentes du Québec  
Service des allocations familiales  
Formule H-100

## Chapitre un

Vers huit heures un matin d'avril, Médéric Duchêne avançait d'un pas alerte le long de l'ancien dépôt postal « C » au coin des rues Sainte-Catherine et Plessis lorsqu'un des guillelements de bronze qui faisaient partie de l'inscription en haut de la façade quitta son rivet et lui tomba sur le crâne. On entendit un craquement qui rappelait le choc d'un oeuf contre une assiette et monsieur Duchêne s'écroula sur le trottoir en faisant un clin d'oeil des plus étranges.

Florent Boissonneault, un jeune homme de vingt-six ans au regard frondeur, se trouvait près de lui quand survint l'accident. Sans perdre une seconde, il desserra la ceinture du malheureux, défit son col et se précipita dans une boutique pour alerter la police. Déjà, une foule de badauds s'amassait autour du blessé qui perdait beaucoup de sang. Cela ne l'incommodait aucunement, d'ailleurs, car il était occupé à revivre une délicieuse partie de pêche qu'il avait fait à l'âge de sept ans sur la rivière l'Assomption.

Florent revint près de lui et s'efforça de disperser les curieux. Un de ceux-ci était remarquable. Il s'agissait d'un grand vieillard sec à redingote noire dont le visage se terminait par un curieux menton en forme de fesses. Il observait Florent depuis le début avec un oeil admiratif.

— Voilà un jeune homme de gestes sûrs et d'un bel sang-froid, dit-il à voix haute avec un accent bizarre. C'est un trésor à notre pays.

Florent ne l'entendit pas, occupé qu'il était à répondre aux questions des policiers. Au bout de quelques minutes, il put s'en aller. Son auto l'attendait à deux coins de rue. Il arriva bientôt chez *Musipop*, la compagnie de distribution de disques qui l'employait comme représentant depuis trois ans.

— *Late as usual*, remarqua monsieur Spufferbug en levant vers lui son front dégarni, qui reflétait désagréablement la lueur des néons.

Florent haussa les épaules, fit un clin d'oeil à son collègue Slipskin et abattit sa journée de travail avec le même entrain que l'habitude.

Le lendemain matin, à son arrivée au bureau, il reçut des mains de mademoiselle Relique, l'antique secrétaire de *Musipop*, un colis enrubanné d'où s'échappait une forte odeur de musc. Il déchira l'emballage et demeura silencieux pendant quelques secondes. Un énorme C en bronze luisait au fond d'une boîte doublée de velours bleu.

— Quel est le farceur qui vous a remis ça ? demanda-t-il à la secrétaire.

— Ce n'est pas un farceur, c'est le concierge, répliqua l'autre sèchement. Il l'a reçu à sept heures ce matin.

Le surlendemain, Florent recevait un deuxième colis, tout aussi odorant, contenant cette fois-ci un B.

— C'est un vieux monsieur à barbiche, lui apprit mademoiselle Relique d'un air désapprobateur. Il s'est d'abord moqué du concierge, puis lui a donné une bouteille de vin. La Sainte Vierge elle-même ne m'en ferait pas boire une goutte.

Au troisième colis, qui contenait la lettre A accompagnée d'un bout de papier où l'on avait griffonné : « Patience, un message existe », les secrétaires commencèrent à jaser avec des airs mystérieux. Sur les entrefaites, Florent dut s'absenter pour un voyage de trois jours dans la région du lac Saint-Jean. À son retour, les lettres R, M et H l'attendaient, empilées sur son bureau. Mademoiselle Relique se plaignait de violents maux de tête causés par l'odeur du musc.

— Qu'est-ce que je vais faire de tout cet alphabet ? se demandait Florent, de plus en plus intrigué.

— Va la vendre dans un magasin d'antiques, lui suggéra Slipskin et il lui fournit sur-le-champ l'adresse de l'établissement de son père.

Deux jours passèrent. La générosité de son bienfaiteur ne donnait pas de signes de fatigue. Florent résolut d'aller au fond de l'affaire et de recevoir lui-même son prochain colis. Il se leva à l'aube et s'installa à son bureau devant une tasse de café.

À six heures vingt, il entendit une auto stopper devant *Musipop*. Bondissant de sa chaise, il courut ouvrir la porte et se retrouva nez à nez avec un infirme loqueteux, à la barbe hirsute, au visage creusé, qui le regardait d'un air stupide, la bouche béante.

— Mo... mo... mossieu Bwazono, bafouilla-t-il en lui tendant un colis, pendant que l'auto démarrait avec fracas.

Florent le considéra un instant, puis se retira dans le bureau. L'infirme déposa le colis par terre et s'avança au milieu de la rue, tournant la tête de tous côtés, complètement désemparé.

— Mais c'est très simple, fit Élise après avoir examiné les lettres de bronze que son mari venait d'apporter chez lui. Il n'y a pas cinquante combinaisons possibles : CHAMBRE 330 NELSON.

Elle le regarda d'un air amusé où transparaisait la satisfaction modeste d'avoir résolu un problème facile. Florent se promenait de long en large dans la cuisine en se mordillant un ongle :

— L'hôtel Nelson, évidemment, place Jacques-Cartier, chambre 330... ou 303.

Il s'ébouriffa les cheveux et soupira bruyamment :

— Eh bien ! me voilà sans doute pris avec un vieux pédéraste qui s'amuse à m'envoyer des lettres d'amour de cent dollars (ce bronze-là coûte cher, prends ma parole). Il ne me fichera pas la paix tant que je ne serai pas allé lui mettre mon point sur le nez.

— À ta place, je resterais tranquille. Il finira bien par se lasser.

Ce ne fut pas l'avis de Len Slipskin, le lendemain, lorsque Florent lui apprit sa découverte. Slipskin professait qu'un homme placé devant l'occasion de gagner quelques dollars sans peine et qui négligeait de la saisir allait contre les lois de la nature. Lui-même, malgré une certaine timidité causée par un peu de zézaïement, appliquait cette maxime avec une vigueur allègre.

— Je peux même t'accompagner, proposa-t-il, *if you think it's gonna be too tough*.

Florent refusa. Il aurait considéré comme une lâcheté de ne pas se présenter seul. La bizarrerie de cette histoire l'avait plongé dans une ivresse inquiète, un peu semblable à celle que lui procuraient le café ou le *hard rock*.

Aussi, après avoir dîné à *La Blanche Hermine*, rue Saint-Hubert, une crêperie qu'il avait prise en affection (c'était une fine fourchette, et qui professait des théories fort élaborées sur la profession de restaurateur), Florent monta dans son auto et se rendit à l'hôtel Nelson.

À cette heure, l'endroit était particulièrement paisible. Deux employés transportaient des tables de métal sur la terrasse en prévision des clients que la belle saison allait ramener. Malgré son appréhension, Florent fut sensible à l'atmosphère chaleureuse qui régnait dans le hall du vieil hôtel, avec ses boiseries sombres, son éclairable tamisé et ses photographies d'époque. — Chambre 330 ? fit le préposé à la réception, un gros garçon à bretelles jaunes et au visage poupin. Ça n'existe pas. — 303, alors.

En entendant ce chiffre, le préposé se passa la main dans les cheveux, tandis que la stupéfaction le faisait ressembler à un premier communiant de village ahuri par la grâce. — C'est... c'est la chambre de monsieur Ratablavasky. Il ne reçoit jamais. Est-ce... est-ce qu'il vous attend ?

Florent fit signe que oui. Après avoir vérifié au téléphone, le préposé revint au comptoir :

— Prenez l'escalier au fond, montez au troisième étage et tournez à votre gauche.

Et il regarda Florent s'éloigner comme si ce dernier se déplaçait par lévitation.

Le coeur oppressé, Florent se mit à gravir le petit escalier de marbre blanc qu'il avait emprunté maintes fois avant son mariage — et deux fois après — lorsque le sort lui faisait rencontrer une jolie fille qui avait le goût de faire plus ample connaissance avec lui.

L'hôtel Nelson, avec ses tapis élimés, ses boutons de porte branlants et ses vieux canapés répandus dans tous les corridors, présentait le gentil débraillé d'une pension de famille. Un charmant laisser-aller flottait entre ses murs et invitait aux folies, à l'amour, aux menues trahisons.

Parvenu au troisième étage, Florent se rendit devant la porte 303 et frappa deux coups. — Entrez, fit une voix sourde.

Il tourna le bouton et se retrouva dans une grande pièce remplie d'une pénombre dorée. Les murs étaient recouverts d'énormes peintures à l'huile représentant des scènes bucoliques du siècle dernier. Des tables lourdement sculptées, des bahuts énormes, des fauteuils massifs recouverts de velours pourpre encombraient la pièce sans parvenir toutefois à masquer ses grandes dimensions. Un vieillard revêtu d'une robe de chambre noire et chaussé de vieilles pantoufles se souleva lentement d'un fauteuil et vint à sa rencontre, un journal à la main.

— Je sais que vous me prenez pour une espèce de fou, lui dit-il tout de go sans prendre la peine de se présenter, aussi mon devoir *m'ordonne* à vous rassurer, ensuite nous pourrions causer à l'aise, comme deux personnes sérieuses remplies, disons... de bonne volonté, n'est-ce pas ?

Florent le regardait, interloqué. — Je ne vous offre rien à boire, ajouta l'autre avec un sourire bonhomme, vous croiriez que j'ai *disposé* quelque drogue... n'est-ce pas ? C'est tout à fait normal. Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Florent était plutôt agréablement surpris par son interlocuteur. Il s'attendait à voir une sorte de maniaque doucereux. Il avait devant lui un homme distingué et apparemment fort lucide malgré des allures un peu bizarres. Un seul détail le choquait : l'odeur désagréable qui semblait émaner de ses pantoufles.

Egon \* Ratablavasky s'était rendu au fond de la pièce. Il écarta une tenture et fit pénétrer son visiteur dans un salon d'aussi grandes dimensions que la pièce précédente, mais beaucoup plus éclairé ; des pots de fougères géantes étaient disposés un peu partout et une forte odeur de médicament imprégnait l'atmosphère. — Il doit payer une fortune pour demeurer ici, pensa Florent. Je ne savais pas que l'hôtel louait des suites. — Veuillez pardonner l'odeur de cette pièce, s'excusa le vieillard en lui présentant une chaise qu'il avait débarrassée de plusieurs petits pots remplis d'une terre boueuse, mais ces chères plantes ont le besoin d'un engrais... spécial, *difficile au nez*.

Il s'assit et croisa la jambe d'un mouvement vif et gracieux. Son accent étonnait Florent. Jamais il n'avait entendu cette façon étrange de rouler les « r », qui rappelait le murmure affectueux du chat à la vue de son maître. — Je vous remercie *que vous soyez venu*, reprit l'autre en souriant. Cela prouve que vous possédez de l'imagination et que je n'avais pas fait erreur sur votre tête. Alors, tout de suite, je vous affirme que je ne suis pas un malade sexuel (excusez-moi de la franchise), ni rien de cette sorte. Aussi, respirez, respirez à fond, malgré l'odeur de ces plantes. La confiance finira par pénétrer dans vos veines, avec le merveilleux oxygène. Je le sais : je ne suis plus jeune et le destin a gratifié ma personne de certaines allures... originales (c'est bien le mot ?). Je possède des idées particulières sur un peu tout, mais par la croix de Saint-Vladimir, je vomis celles qui offensent à l'honnêteté ! — Que me voulez-vous ? coupa Florent, qui avait horreur du bavardage. — Je vous ai fait venir dans ce salon pour vous apprendre une nouvelle intéressante. Ailleurs, sur la rue par exemple, vous m'auriez considéré *tel qu'un fou* (oui, oui !), une espèce de vieille pantoufle pour ainsi dire, et vous auriez continué votre chemin en riant. Ici, dans mon décor, je prends tout mon sens, avouez-le. Je possède deux autres pièces comme celles-ci, fit-il en étendant le bras vers une porte à demi dissimulée par un pot de fougères, mais là se déroule mon intimité, si vous permettez. Vous voyez donc que je suis riche. Je n'attends rien de vous. Ni argent, ni autre chose. Seulement un peu d'imagination, peut-être. Un spectacle d'imagination. — Un spectacle d'imagination ? répéta Florent.

Son cœur se mit à battre. Une sorte de brume rose et sucrée se répandit dans sa tête ; il s'efforça vainement de la dissiper. — Je vous connais *davantage* que vous ne pensez, continua le vieillard en souriant. En effet, j'ai eu la chance de rencontrer un jeune homme impétueux rempli de bonnes pensées qui n'hésite pas à *donner* secours aux malheureux piétons victimes des façades de bureaux de poste... — Vous étiez là ?

— Et pourquoi pas ? Je vais, je viens, je me promène ainsi que tout le monde. Aussi, je connais vos projets. Je puis vous donner un tuyau, comme on dit dans le langage moderne. — Quels projets ? — Vous aimez les restaurants. Vous avez le rêve... d'en posséder un. N'est-il pas vrai ? — Comment le savez-vous ? balbutia Florent, de plus en plus stupéfait.

Il jeta un regard en coin du côté de la porte. — Ne craignez rien, je ne suis pas un sorcier. Les sorciers portent des plumes sur la tête, brassent des mélanges très épouvantables et d'ailleurs se trompent jour et nuit. Moi, je possède un chapeau, j'aime bien manger et je me trompe rarement. Comment se fait-il ? Eh bien, je me renseigne chez des personnes ayant des connaissances très larges, voilà tout.

Florent se leva : — Quel tuyau voulez-vous me refiler ?

Le vieux se mit à sourire avec une expression de bonté malicieuse. Il possédait un visage étonnant. Les deux petites fesses de son menton rose et grassouillet avaient un aspect vaguement lubrique, qui faisait un étrange

contraste avec ses yeux charbonneux, profondément enfoncés, surmontés de sourcils en touffes, d'où s'échappait un regard austère, aussi impersonnel qu'une inscription de bronze sur un édifice. Egon Ratablavasky se leva à son tour et prit Florent par le bras avec une aimable familiarité : — Ne vous attendez pas à mer et monde, dit-il. Les occasions ne sont jamais si belles qu'on pense dans la vie. *Quand elles ont l'apparence, il faut les avoir en soupçon.* Ce sont de jolies momies qui, une bonne nuit, déroulent leurs bandelettes (c'est bien le mot ?), s'approchent de vous *parmi* votre sommeil et vous étrangent. — Il est complètement cinglé, pensa Florent. Et moi qui avais un rendez-vous chez *Bertrand* à deux heures...

Tout en parlant, Ratablavasky avait amené son invité près d'une fenêtre qui donnait sur la place Jacques-Cartier. — Connaissez-vous un restaurant du nom de *La Binerie* ? fit-il doucement. — Le restaurant de la rue Mont-Royal, près de Saint-Denis ? — Exactement. Eh bien, il est en vente. Et pour un prix ridicule. Vous savez que la nourriture en est excellente ? — Oui, bien sûr. On y sert de la cuisine québécoise. C'est une sorte d'institution dans le coin. — Institution, voilà qui est le vrai mot ! Trente-six ans de bonne cuisine, il y a là un trésor inestimable que personne ne peut vous voler, n'est-ce pas ? Vous avez des économies... \$11 780, si ma mémoire dit vrai...

Florent leva brusquement la tête. — Je sais tout, murmura le vieillard avec un pâle sourire, perdu dans la contemplation de la place Jacques-Cartier. J'aime ce pays et j'adore me renseigner sur lui. Mon amour a besoin de renseignements au lieu de baisers. Eh bien, mon jeune ami, avec un peu de capital et de bonne volonté, plus le sourire de certains banquiers — je peux vous procurer un de ces sourires pour le prix d'une plume de poule, comme on dit dans mon pays —, le restaurant est à vous, s'il vous plaît de le posséder. Vous prendrez les trente-six ans de bonne cuisine et peu à peu vous les grossirez en trente-sept, trente-huit, trente-neuf, et ainsi de suite, comme il vous plaira. Votre portefeuille prendra du ventre pendant que vous deviendrez le bienfaiteur de l'humanité par des repas délectables. Qu'en pensez-vous, monsieur Florent ? — Et pourquoi ne l'achetez-vous pas vous-même si l'occasion est si bonne ? rétorqua l'autre, méfiant.

Un sourire indulgent arrondit les lèvres du vieillard. Il posa sa main sur l'épaule de Florent : — Allons, je suis sûr que cette phrase a quitté votre bouche par distraction... Regardez-moi. Je dors près de mon tombeau... Me voyez-vous *tirant aux rames* de cette galère ? Levé à cinq heures, couché à deux heures, sans compter les feux des fourneaux, les employés voleurs, les fournisseurs rapaces, l'inflation, la critique des clients ? Je mourrais avant le moindre profit ! Et qu'aurais-je à faire de profits ? Quand vous toucherez à mon âge, cher jeune ami, vous comprendrez que le seul argent qui compte désormais se trouve dans le tiroir-caisse de saint Pierre. J'ai eu la chance de rencontrer un jeune homme impétueux, rempli de bonnes pensées, qui n'hésite pas *de* donner secours aux piétoûs victimes des façades... Ce jour-là, le hasard a ouvert devant mes yeux les portes de votre âme et j'ai voulu vous aider. Allez, pensez-y, fit-il en le reconduisant à la porte. Je ne vous retiens

plus, vous avez sans doute beaucoup de clients à visiter. Quant à moi, la sieste m'appelle. Ne vous faites pas d'illusions sur ma chétive personne, fit-il après avoir inspecté chaque bout du corridor, vous n'êtes qu'un instrument à l'intérieur de mes mains dont je me sers pour *fructifier* mes mérites devant le Très-Haut (il fit une grimace). Allez voir monsieur St-Onge à *La Binerie*, je vous prie fortement. Il vous confirmera ma conversation. Et d'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire mielleux en le retenant par la manche, vous pouvez même supposer que j'ai la cervelle un peu... comment dire ? fêlée, je vous le permets. Si cela joue *en votre bien*, pourquoi ne pas en profiter ?

Florent redescendit lentement l'escalier. Il décida d'aller prendre une bière au bar et se mit à jongler à ce qui venait de lui arriver. Rêvait-il ? Est-ce que son ambition la plus chère allait se réaliser, comme par magie ? Ouvrir un restaurant ! Envoyer aux quatre vents ses interminables tournées chez les disquaires (poignées de main, entrain factice, plaisanteries insipides, dîners lourds, mauvais café) et les monceaux de feuilles de commandes qu'il manipulait chaque soir en bâillant !

Le garçon venait à peine de le servir qu'un gros homme court et rubicond s'approcha de sa table en souriant : — Capitaine Galarneau, lança-t-il d'une voix tonitruante. Excusez mon sans-gêne, je suis un fruit de l'armée. Je peux m'asseoir ?

Florent l'observa un instant, haussa imperceptiblement les épaules et fit signe que oui. — Même chose, cria le capitaine au garçon. Je ne prendrai pas beaucoup de votre temps, vous êtes pressé. Moi aussi, quoique retraité. Disons tout de suite que je connais le vieux Ratablavasky. Il m'a parlé de vous. Oui, oui, les nouvelles circulent vite. Après tout, nous sommes au XX<sup>e</sup> siècle, Saint-Crucifix ! Eh bien ! profitez de votre chance, c'est moi qui vous le dis. Egon est un vieux toqué un peu trop porté sur les femmes (chacun ses verrues, pas vrai ?), mais à sa manière c'est un cœur d'or. Voilà des mois qu'il se cherchait un jeune homme dur, ambitieux, avec de vraies boules dans les culottes, pour le pousser sur la voie du succès et revivre sa jeunesse par procuration, comme on dit. Il a dû vous parler de ses mérites pour le ciel et de tout le saint bataclan : n'en croyez pas un maudit mot. Il tuerait le pape, s'il le fallait. Non, Egon s'ennuie de sa jeunesse : ça lui prend donc un jeune homme. Rien de plus logique, hein ? Mais ne comptez pas sur ses bidous : il est plus séraphin que Séraphin lui-même ! Par contre, il possède beaucoup de *relaxations*. Ça ne lui coûte rien de s'en servir et vous, ça vous rapporte. Salut et bonne chance !

Sur ces mots, il leva son verre de bière, l'inclina et pendant quelques secondes sa bouche rappela celle d'un fleuve.

En sortant de chez le disquaire, Florent téléphona à Élise pour lui raconter son aventure (elle le supplia de tout laisser tomber), puis une fois de retour chez *Musipop* il fit la même chose avec Slipskin. Ce dernier se montra vivement intéressé et le bombardait de questions, allant jusqu'à lui demander quelle sorte de meubles possédait Ratablavasky. L'interphone bourdonna. —

Votre père sur la deuxième ligne, fit mademoiselle Relique dont la voix, aggravée par le récepteur, avait la douceur de la broche piquante. — Salut, lança Florent, je m'achète un restaurant. — Hein ? Quoi ? Que c'est que tu me dis là ? — Oui, je m'achète un restaurant. *La Binerie*, sur la rue Mont-Royal. — Es-tu sérieux ? *La Binerie* ? C'est un très bon *spot*, ça. J'allais manger là durant la guerre. Mais tu veux rire. Jamais je ne croirai... — Je te raconterai. Pour l'instant, je suis un peu pressé. Dis donc, tu connais un peu le milieu des affaires, toi... As-tu déjà entendu parler d'un bonhomme du nom d'Egon Ratablavasky ? — Egon quoi ? Minute ! laisse-moi prendre un crayon et répète-moi ça lentement, mon blond. Je vais m'informer, fit-il après avoir noté. Fie-toi sur moi, j'ai le nez long et le bras sans fin. Ah oui ! pendant que j'y pense : ta mère fait demander si vous venez souper dimanche ?

Florent fit une grimace : — Hum... je ne sais pas. Je te rappellerai.

Il raccrocha. — N'oubliez pas que vous devez partir pour Québec demain matin à huit heures, fit mademoiselle Relique d'une voix sèche et toute menue qui rappelait cette fois-ci l'écoulement d'un filet de sable. Elle s'arrêta devant eux, revêtue de son manteau gris souris, serrant son billet d'autobus dans sa main gantée de noir : — Les magasins *Sherman* se plaignent de ne pas vous voir souvent depuis deux mois...

— Vieux bénitier, murmura Florent en la regardant s'éloigner, pendant que son ami Slipskin, une cigarette au bout de ses longs doigts couverts de rousselles, contemplait le plafond avec un sourire rêveur.

Vers six heures, ce même jour, monsieur Gustave St-Onge, propriétaire de *La Binerie*, se sentit particulièrement outragé d'avoir à discuter au téléphone d'un sujet aussi grave que la vente de son restaurant et, qui plus est, avec un petit jeune homme qui ne semblait pas faire la différence entre une serviette et un torchon. — Au bout du fil, mon ami, fit-il en agitant sa main gauche mouillée d'eau de vaisselle, je n'entends plus que du chinois quand vient le moment de certains sujets. Amène-toi, on se parlera. Sinon, salut et que la picotte t'emporte. — Je suis en train de faire la cueillette de tous les vieux toqués de la ville, bougonna Florent en déposant le récepteur. — Je te vois aller, fit Élise, et tu m'inquiètes. Ils ont beau être toqués, tu te prêtes à leur jeu. Je te sens capable de risquer toutes nos économies. Et pourtant, fit-elle avec une moue pleine de coquetterie, on s'était bien promis de les réserver pour quelqu'un d'autre.

Et elle promena lentement sa main devant son bas-ventre en esquissant une rondeur imaginaire. Florent la saisit par les épaules : — Cesse de t'angoisser, Maman Écureuil, tu vas l'avoir ta belle-maison-avec-une-grande-cour-ombragée-pour-élever-ta-marmaille. C'est justement pour nos vingt-trois enfants que je veux faire beaucoup d'argent.

Elle secoua la tête avec un sourire railleur : — Fais-m'en d'abord un, beau blond, et on discutera ensuite des autres...

— Diable ! murmura Florent en sortant de chez lui, je ne pensais pas qu'elle avait pris la chose aussi sérieusement. Bah ! et puis, à bien y penser, on est passé devant l'autel un peu pour ça. Après trois ans de mariage, la nature doit commencer à s'impatisser, je suppose...

Et c'est en remuant ces graves pensées qu'il marcha jusqu'à *La Binerie*, qui se trouvait à six coins de rue de chez lui.

Il s'agissait d'un minuscule établissement coincé entre deux immeubles qui ne lui avaient laissé qu'une quinzaine de pieds de façade, le forçant de s'allonger comme un wagon-restaurant. Un comptoir bordé de tabourets faisait presque toute la longueur du local. Au fond, de chaque côté d'un lavabo surmonté d'un distributeur de serviettes, on avait réussi à caser deux tables avec banquettes. Derrière, se trouvait une petite pièce fermée où se démenait le cuisinier. On avait installé les toilettes au sous-sol. Il fallait passer derrière le comptoir pour s'y rendre et emprunter un petit escalier en casse-cou rempli d'un air suffocant. Chaque pouce cube avait été judicieusement employé, après de longues réflexions. Une propreté impeccable régnait partout. L'établissement comptait six employés divisés en deux équipes qui travaillaient chacune huit heures. On ne pouvait y accommoder que dix-sept clients à la fois, mais ces derniers se succédaient à une belle cadence, car l'endroit était renommé pour sa bonne grosse nourriture paysanne. — Ah bon ! c'était vous, le petit jeune homme au bout du fil ? s'exclama un type gros et trapu frisant le soixantaine.

Une grande tête fouineuse apparut dans la porte de la cuisine. Monsieur St-Onge — c'était lui — se retourna avec un geste impératif et la tête disparut. Il désigna un tabouret à Florent : — Asseyez-vous, qu'on jase un peu, monsieur le futur restaurateur.

Florent obéit, tout décontenancé. À part un couple au fond qui se murmurait des douceurs en mangeant du ragoût, l'endroit, chose inhabituelle, était désert.

— Thé ? café ? J'ai une bonne tarte aux pommes qui sort tout juste du four, fit monsieur St-Onge avec une amabilité commerciale quelque peu pressante.

Et, sans attendre sa réponse, il déposa une portion de tarte devant Florent. L'arôme qui s'en échappait semblait justifier ses vantardises. La tête fouineuse apparut une seconde fois, pour se retirer à toute vitesse. Le patron, tourné vers Florent, avait quand même eu le temps de l'entrevoir. — Bertrand ! jappa-t-il, apporte-moi des fourchettes, veux-tu ?

Un grand homme dégingandé, qui n'était plus dans sa première jeunesse, s'avança vers eux, le poignet cassé, la taille serrée dans un immense tablier. Il avait une allure tellement efféminée que Florent ne put s'empêcher de sourire. — Faudrait faire décongeler du veau pour demain, murmura-t-il à monsieur St-Onge tout en jetant un regard en biais sur Florent. — Bonyenne ! c'est vrai ! j'avais oublié. Sors-en vingt livres tout de suite.

Les deux mains sur les hanches, il regarda Florent manger. Après quelques bouchées, celui-ci repoussa son assiette :

— Votre tarte est bonne en s'il-vous-plaît, monsieur St-Onge, mais je sors de table. Le bedaine va m'éclater — Ah bon. Une tasse de thé, alors, pour faire digérer ?

Florent n'eut pas le temps de répondre. La vapeur du thé lui montait déjà au visage. — Je suis bien content de te voir la fraise, mon jeune, reprit monsieur St-Onge, tout en passant le torchon sur le comptoir. Qui t'envoie ? — Personne.

Le restaurateur le regarda longuement, se passa la main au-dessus de la lèvre supérieure, puis : — Alors, aussi bien te dire la vérité tout de suite, au risque de passer pour une girouette : je n'ai pas réellement l'intention de vendre. Dans quatre ou cinq ans, peut-être. Mais pas maintenant. Quelqu'un a dû te raconter des histoires. D'ailleurs, tu n'es pas le premier à venir me trouver. Ça me fait un petit velours de vous voir approcher en procession. J'ai toujours la même réponse : c'est vrai, mon commerce est une mine d'or. Je tire les mêmes conclusions que vous et je le garde.

Florent, stupéfait, se mit à fixer son front dégarni, qu'un demi-cercle de cheveux gris prolongeait loin en arrière sur le crâne. Des gouttelettes de sueur y luisaient et semblaient lui envoyer de petits clins d'œil moqueurs. — Débiné ? fit monsieur St-Onge d'un ton où perçait une nuance de commisération. — Un peu, oui. Surtout après ce que monsieur Ratablavasky vient de me raconter. Vous le connaissez, ce moineau-là ?

Du coup, le gros visage paysan de son interlocuteur changea d'expression et prit un air respectueux, presque craintif. — Ah bon. Monsieur Ratablavasky (il prononçait *Raltabasky*) t'a approché ? Pourquoi ne le disais-tu pas tout de suite ? Je n'aime pas les cachotteries... Évidemment, ça change tout. Il ne m'enverrait pas n'importe qui. Quel âge as-tu ? — Vingt-six ans. — Marié ?

Florent fit signe que oui. — C'est mieux ainsi... *quand on ne couraille pas*. Un mari coureur est quatre fois pire qu'un célibataire débauché, prends ma parole.

Il sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. — Évidemment que mon commerce est à vendre. Regarde-moi le visage : c'est comme si j'y avais posé une annonce. J'ai fait deux thromboses depuis le mois de juin, ça suffit pour cette année. Vends ou meurs, m'a dit le médecin. D'accord, je vends, mais pas au premier venu. J'ai mis trente-six années de ma vie dans ce restaurant-là, je n'ai pas envie qu'on en fasse une gargote dès que j'aurai le dos tourné. C'est une question d'honneur. Si tu ne comprenais pas ça, on ne t'aurait pas envoyé ici : à ce sujet, j'ai l'esprit tranquille. Bon. Étant donné que je suis devant un protégé de monsieur *Raltabasky*, je peux me permettre de lui faire des conditions faciles, car l'argent ne m'intéresse plus beaucoup (Florent

posa la main sur sa bouche pour cacher un sourire), je me suis trop échiné à n'en faire. Je laisse tout aller à quarante-cinq mille, quinze mille comptants, le reste dans six mois, à neuf pour cent. Est-ce que ça te va ? — Hum... c'est bien de l'argent. Est-ce que je dois vous donner ma réponse ce soir ? — Bien sûr que non. Prends le temps de te renseigner. Je ne suis pas inquiet : à moins d'être fou, tu vas revenir. Mais d'abord, examinons la marchandise.

Il se mit à lui faire visiter le restaurant. Chaque recoin fut examiné, le moindre défaut de construction ou d'aménagement scrupuleusement indiqué. Florent essaya d'en savoir un peu plus long sur Ratablavasky. Mais le restaurateur esquiva les questions d'un air embarrassé et mit fin à la conversation en le reconduisant à la porte après une deuxième tasse de thé.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? se demandait Florent le lendemain matin en filant vers Québec. Ce vieux chnoque d'émigré vient de me donner la chance de ma vie. \$15 000 comptants, le reste dans six mois, j'aurai tout le temps de me négocier un emprunt avantageux. La clientèle est faite, et fidèle. Le restaurant va se payer tout seul et je vais être riche à trente-cinq ans. C'est incroyable.

Une heure plus tard, il arrêtait son auto devant le centre commercial *Fleur de Lys* et se présentait chez le disquaire *Sherman* avec un entrain qui lui fit doubler ses ventes. La petite caissière fut tellement ensorcelée par sa pétulance qu'elle se rendit deux fois aux toilettes corriger son maquillage. — Dommage que vous restiez à Québec si peu longtemps, lui dit-elle avec un sourire timide au moment de son départ.

Il ne fit pas à cette phrase le sort qu'elle méritait. Bien d'autres idées lui trottaient en tête. Il avait hâte en particulier de souper avec son ami Aurélien Picquot.

Picquot était un vieil original de cinquante-deux ans, arrivé de France après la guerre, et qui dirigeait les cuisines du Château Frontenac. Florent l'avait rencontré là-bas deux ans plus tôt à l'occasion d'un congrès. Un soir qu'il s'était présenté à la salle à manger vers onze heures, longtemps après le service, il s'était retrouvé seul avec un homme aux traits énergiques accentués par une longue moustache cirée, noire comme un fourneau de pipe. Une toque de cuisinier posée devant lui, l'inconnu dégustait tranquillement un Pernod, manifestement fatigué par le grand branle-bas du souper. En le voyant arriver si tard, il lui avait lancé un mot narquois. Florent avait répliqué sur le même ton. Et c'est en s'insultant poliment qu'ils en étaient venus à se jauger, puis à s'apprécier et finalement à se découvrir une passion commune pour la bonne cuisine et la franchise. Florent en avait récolté un souper aux frais de la maison et les deux hommes, malgré leur grande différence d'âge, avaient passé une fin de soirée fort agréable au bar de l'hôtel (et toujours à ses frais). — Vous revenez à Québec à chaque fin de mois ? lui avait demandé le cuisinier aux petites heures du matin. Que diriez-vous si nous soupions ensemble une fois par mois ? À moins, bien sûr, que vous ne me trouviez trop vieux ou... trop fada ?

Florent lui avait assuré que tel n'était pas le cas et, trente jours plus tard, s'était présenté au rendez-vous. Depuis, leur souper mensuel était devenu une institution.

Florent avait invité plusieurs fois son ami à venir le voir à Montréal. Picquot secouait la tête : — Trop de suie et trop de bruit, là-bas ! Je préfère rester dans ma petite ville de province.

— Eh bien, que t'arrive-t-il ? s'exclama Picquot tandis que Florent, le visage radieux, s'attablait en face de lui. Tu viens de découvrir un Rembrandt au fond de ta cave, ou quoi ?

— Monsieur Picquot, j'ai une nouvelle extraordinaire à vous apprendre.

Sentant que le conversation allait prendre un tour confidentiel, le cuisinier fit signe au garçon de table de se tenir à distance respectueuse. Florent lui raconta son aventure. Picquot fit la moue : — Peuh ! de la cuisine de cultivateurs. Je te croyais plus fine bouche. — Elle en vaut bien d'autres. Et puis c'est tout ce que je peux me payer, et encore, ça va me forcer.

Le cuisinier tirait sa moustache, comme font les guerriers saxons dans les films américains. — Qui fait la popote, là-bas ? — Je ne sais pas. — Ah, mais il faut le savoir, mon ami, il faut le savoir tout de suite ! Et il faut surtout connaître ses projets. Un cuisinier qui démissionne emporte souvent avec lui la prospérité d'un établissement. Moi-même, tout pauvre cuistot que je suis, si je rendais mon tablier — et j'y pense de plus en plus, soit dit entre nous —, eh bien, je ferais joliment dégringoler les profits, prends ma parole !

Florent promit de contacter dès son retour le cuisinier de *La Binerie* afin de prendre arrangement avec lui et de se renseigner sur Egon Ratablavasky dont la bizarrerie n'était pas sans inquiéter le cuisinier. — C'est probablement un cas de gâtisme ou d'inversion, ou un mélange des deux. Il n'en reste pas moins qu'il faut toujours se méfier de ces vieilles badernes où se cachent parfois des fripouilles de première catégorie.

Ils se quittèrent tard dans la nuit, l'estomac somptueusement arrosé de *Prince de Polignac*. — Alors, tu n'oublies pas de me donner de tes nouvelles dans les quarante-huit heures, hein ? fit le cuisinier d'un air impérieux. Je veux suivre cette affaire de près. Ce n'est pas la peine de se faire des amis si le destin nous les massacre dès qu'on a le dos tourné.

Florent quittait l'hôtel lorsqu'un garçon de table le rattrapa par le bout de la manche et lui demanda la faveur de quelques minutes d'entretien particulier. — Monsieur, lui dit-il, vous semblez être la seule personne qui ait quelque influence sur mon patron. Nous l'aimons tous, ici, malgré son caractère un peu... vif, car cet homme est la bonté même, comme vous avez dû vous en rendre compte. Mais je ne vous cacherai pas néanmoins que depuis deux mois nous vivons à cause de lui dans une atmosphère épouvantable.

Il baissa tellement la voix qu'elle se fondit dans la rumeur du hall. Florent dut se pencher vers lui jusqu'à effleurer sa joue, au grand scandale d'une vieille Américaine qui, assise dans un fauteuil, faisait reposer ses jambes enflées. — Monsieur, chuchota le garçon, excusez-moi de vous mêler à cette histoire pénible, mais j'ai l'impression que monsieur Picquot doit faire face depuis quelque temps à de graves ennuis personnels qui affectent énormément son humeur et nuisent à son travail. Un exemple vous fera comprendre. Aujourd'hui, entre autres plats, nous avons au menu le filet de boeuf Richelieu et la chartreuse de perdreaux. Il nous arrive ce matin, la mine défaite, prend le menu, l'examine un moment, puis déclare : — « Non, décidément, je n'ai pas la tête au filet ce matin. Ni à la chartreuse. Surtout pas à la chartreuse. Biffez ces deux plats et remplacez-les par une omelette. » Or la même chose arrive presque chaque jour. Parfois, c'est le caneton aux navets, parfois les fricadelles de veau Smitane, parfois la tarte Bourdaloue, etc. Ne lui parlez pas alors de mets de remplacement ! Il pique une colère terrible et serait capable de vous lancer un chaudron en plein visage. — « Ma réputation repose sur ce menu, vous dira-t-il. Personne n'ira me le tripoter. » Je vous fais ces confidences, monsieur, afin que vous puissiez l'aider, car je ne vous cacherai pas que la direction, tout en reconnaissant ses mérites — qui sont immenses —, manifeste de plus en plus d'impatience depuis quelque temps devant ses coups de tête.

Le garçon se confondit en excuses d'avoir retenu Florent si longtemps, salua et partit. Florent eut un moment l'idée d'aller retrouver son vieil ami pour tirer cette histoire au clair, mais jugea le moment peu propice. Il monta dans son auto et arriva à son logement de la rue Marquette au milieu de la nuit. Élise dormait depuis longtemps. Une lettre décachetée l'attendait sur la table de la cuisine. Elle contenait un faire-part bordé de noir accompagné de quelques mots de remerciement de madame veuve Médéric Duchêne.

---

\*Prononcer « Egonne ». (N.D.A.)

Renseignements :

Québec/Amérique  
450, rue Sherbrooke est, bureau 801  
Montréal (Québec)  
Canada H2L 1J8  
Téléphone: (514) 288-2371

BIOGRAPHIE

Après une licence et une maîtrise en lettres (1946), Gérard Bessette, qui est né à Sabrevois le 25 février 1920, obtient un doctorat ès lettres de l'Université de Montréal en 1950. Il poursuit depuis 1947 une carrière de professeur de français au sein de diverses institutions universitaires ou collégiales : l'Université de la Saskatchewan (1947-1951), l'Université Duquesne de Pittsburgh (1953-1958), le collège militaire royal de Kingston (1958-1960), l'Université Queen's de Kingston (depuis 1960) et l'Université Laval (1966-1967). Son oeuvre littéraire où se côtoient la poésie, l'essai et le roman, a été ponctuée de nombreuses distinctions parmi lesquelles il faut mentionner les Concours littéraires du Québec de 1947 (poésie) et de 1965 (roman), les prix du Gouverneur général de 1966 et 1971 qui lui furent attribués respectivement pour *L'Incubation* et pour *Le Cycle*, et enfin le prix David 1980 pour l'ensemble de son oeuvre. Certains de ses romans ont fait l'objet de traductions en langue anglaise et en tchèque. Gérard Bessette a été élu à la Société royale du Canada en 1966.

RÉSUMÉ

« Voilà déjà plusieurs lustres qu'Omer Marin est disparu et je n'ai rien fait. Pourtant s'il m'a légué ses manuscrits, c'est sans doute parce qu'il souhaitait que je les utilise, que j'en publie certains. Et si j'ai moi-même conservé dans mes notes d'ancien étudiant à Lanal puis à Narcotown, et à la suite de nos entretiens, de considérables extraits ou résumés de ses « dires », n'était-ce pas dans le même but ?

Pourtant pendant toute cette longue période je suis resté silencieux avec, sur la conscience, le poids de ce « devoir » qui me rongait et assombrissait la vie.

Maintenant que j'ai enfin fait le premier pas, je me rends compte plus que jamais que j'en voulais à Omer Marin d'être mort, c'est-à-dire de m'avoir quitté sans me prévenir. Voilà à quel point, au cours de toutes ces années, j'ai gardé à son égard des sentiments « filiaux », voire infantiles.

Mais est-il mort de mort naturelle ? ... »

(Gérard Bessette)

EXTRAITS DE CRITIQUES

« Et ce qui naît du texte, ce n'est donc pas, quoi qu'il y paraisse, la confiance d'un individu appelé Gérard Bessette (ou Omer Marin), un écrivain protégé par la clôture de l'individualité, mais ce que Blanchot appelle « une voix parmi les autres », mêlée aux autres, et d'autant plus forte qu'elle porte en elle les contradictions — et les peurs — qui sont la vie même du langage d'aujourd'hui. »

(Gilles Marcotte, Lectures de Gérard Bessette, Québec/Amérique)

« Bessette, par l'intermédiaire de ses romans, poursuit sans doute la même entreprise que Marin. En rédigeant ses oeuvres, Bessette s'érigerait à la fois en parturiente créatrice et en vampire de son propre psychisme qu'il chercherait à transcender. Que la parturition soit réussie, que l'enfant de mots ainsi produit vive de sa propre énergie, que la transcription (ou trans-scription) langagière de cette auto-analyse ait surmonté les périls que lui tendait son géniteur, voilà la seule chose qui importe au lecteur; et voilà ce qui permet à Bessette d'occuper, dans le monde des lettres québécoises, une superposition. »

*(Guy Monette, Lectures de Gérard Bessette, Québec/Amérique)*

---

« Tel qu'en lui-même l'Évolution — la grande, celle des espèces et celle des styles — le renouvelle et le confirme, récitant cette fois sans relâche le geste insolite de créatures issues du fond des âges archaïques, le romancier Gérard Bessette reste à mes yeux essentiellement fidèle à sa démarche de toujours. »

*(Réjean Robidoux, Lettres québécoises, septembre 1978)*

EXTRAIT

Voilà déjà plusieurs lustres qu'Omer Marin est disparu et je n'ai rien fait. Pourtant s'il m'a légué ses manuscrits, c'est sans doute parce qu'il souhaitait que je les utilise, que j'en publie certains. Et si j'ai moi-même conservé dans mes notes d'ancien étudiant à Lanal puis à Narcotown, et à la suite de nos entretiens, de considérables extraits ou résumés de ses « dires », n'était-ce pas dans le même but ?

Pourtant pendant toute cette longue période je suis resté silencieux avec, sur la conscience, le poids de ce « devoir » qui me rongeaient et assombrissait la vie.

Maintenant que j'ai enfin fait le premier pas, je me rends compte plus que jamais que j'en voulais à Omer Marin d'être mort, c'est-à-dire de m'avoir quitté sans me prévenir. Voilà à quel point, au cours de toutes ces années, j'ai gardé à son égard des sentiments « filiaux », voire infantiles.

Mais est-il mort de mort naturelle ?...

Si je me reporte à nos entretiens des ultimes années, alors qu'Omer n'enseignait plus, je me souviens qu'il avait à quelques reprises glissé des allusions à ses forces déclinantes, au fait qu'il ne serait pas toujours là ou que toute vie était une mauvaise plaisanterie, etc. Je ne portais guère attention à ses paroles; ou je refoulais d'autant plus facilement qu'OM s'empressait souvent d'ajouter : « Voilà encore cette bonne vieille nosophobie familiale qui montre le bout de l'oreille et a accompagné ma mère jusqu'au seuil de son centenaire. » En fait, pour moi et pour mon affectivité, OM, c'est-à-dire son image, me paraissait immortel(le). C'est pourquoi la nouvelle de son décès m'a frappé comme un coup de massue en plein crâne.

Et, étrangement, ma première réaction en recevant les caisses de bouquins qu'il m'a léguées (le reste de sa bibliothèque se trouve maintenant à la *Pompous-Glassful Library*) et surtout les deux malles de manuscrits — qu'il appelait ses paperasses ou encore ses « manusses » — ma première réaction fut une réaction de dépit, presque de révolte. Encore un fardeau, un pensum sur les épaules, me disais-je comme au temps lointain où je faisais mon interminable thèse sous sa direction et que mon texte me revenait sabré-zébré-remanié à l'encre rouge et accompagné de remarques qui me paraissaient acerbes et qui l'étaient peut-être.

Acerbes ? — Non, je me trompe.

Ses observations tendaient plutôt à m'avilir afin de prolonger indéfiniment ma dépendance à son égard. Pourtant, je ne manifestais jamais le moindre signe d'impatience. Toutefois, lorsque prit fin ma servitude thésique, quel profond-libérateur soupir de soulagement je poussai !.. Hélas, cette euphorie ne dura guère : elle fut bientôt remplacée par un sentiment de vide, de « manque » semblable à celui du narcomane en période de sevrage.

Néanmoins (ah ! comme la nature humaine est *resilient* !), peu à peu, péniblement, au sein d'horribles souffrances, je me sentis comme renaître :

convalescent d'une affreuse-cauchemardesque maladie, je redevins insensiblement (relativement) autonome, comme à la suite de mon ulcérate rupture avec Odile : la vache, la chienne, la sangsue, que le diable l'emporte, qu'elle crève dans son jus amniotique.

Mais non, mais non : ces deux crises-ruptures-sevrages ne se comparent pas, ne sont pas de même nature.

Mais pourquoi, Nazaire-Élie (oui, ce fut moi, cet imbécile), pourquoi as-tu continué si longtemps à vider obsessionnellement tes maudites couilles dans le tunnel gluant (adoré-détesté) mais si jouissivement élastique de la connarde Odile que tu aurais voulu pénétrer-défoncer jusqu'à la faire hurler de plaisir : mais la chienne couchait aussi, sûrement, avec d'autres, pensait sans doute à d'autres même lorsqu'elle me badigeonnait la face de ses baisers baveux-ventousiens. Mais ne te soulageais-tu pas aussi les lobes cervicaux grâce à un torrent textuel qui alimentait ta thèse et aboutissait vaseusement chez Omer Marin, déversoïr analogue à l'ambivalente Odile ?

Quoi qu'il en soit, quand tout fut terminé et qu'on t'eut décerné à la collation des grades ton parchemin, rouleau crémeux retenu par un ruban à cocarde amarante, fus-tu vraiment plus avancé ? « Est-ce pour ça, Nazaire-Élie, me dis-je, que tu as consacré tant d'années et d'efforts, accumulé tant de pages souvent vasouilleuses, afin de recevoir sur une estrade, des mains du Principal, cette piètre « récompense », face à la quadruple rangée de profs en togés, dont Omer Marin — viduité-vertige-déception — ne faisait pas partie, ô Nazaire-Élie trahi abandonné-abandonnique; Omer Marin n'aurait-il pas dû pour une fois déroger à son absentéisme pour te témoigner une certaine estime-affection ? Longtemps, longtemps tu portas ensuite en silence ta blessure sans en glisser un mot à quiconque, sauf à Odile, déversoïr — dépotoir — commode et accueillant à tous les niveaux, *because of love, my God, my God* (Odeïl-Odile parlant à peine, et mal, le français), Omer t'avait-il accompagné si loin, guidé voire encouragé pour te laisser tomber à ce dernier (et solennel) moment ? Oui tu lui en voulais, tu lui en voulus longtemps-longtemps, tu lui en veux peut-être encore de cette trahison-abandon (sentie telle et que vint des années plus tard renouveler-raviver (quel macabre jeu de mots) sa mort qui te secoua-surprit plus qu'elle ne te chagrina, car tu croyais-fantasmait Omer impérissable, immortel parce que jamais son souvenir en toi ne disparaîtra). D'autant moins qu'il me légua en disparaissant ces deux énormes malles de paperasses-manusses. Je lui en voulus d'autant plus que ce legs imposait à son légataire un nouveau travail sisyphien.

Ma première réaction en recevant dans mon appartement-cagibi ces deux monstrueuses malles bosselées fut donc une réaction de dépit, presque de révolte : je devenais l'esclave lige d'un squelette infra-terrestre. Tout comme au temps jadis où je composais-scribouillais sous sa direction ma vasouilleuse thèse dont les tranches me revenaient sabrées-charcutées par l'implacable-sadique stylet sanguinolent.

Tout en sacrant tempête, j'eusse toutefois été aigri écorché-vif si Marin avait légué à un autre ses deux encombrantes malles monstrueuses qui me poussèrent à relire ce court passage du TRIMESTRE me concernant :

Depuis que j'enseigne depuis donc un tiers de siècle — cruelle-vertigineuse pensée — Virginia Napier est sans doute la seule étudiante qui se soit profondément attachée à moi (il y avait aussi mais c'était moins certain un étudiant nommé Jean-Louis Pasquier qui avait suivi Omer de Natashquan à Narcotown pour bricoler une thèse sur la spatialité romanesque et qu'Omer avait dû éloigner à regret car il lui mangeait un temps fou — attaché à lui par l'oedipe comme Virginia.)  
p. 153.

Selon sa coutume dans le TRIMESTRE il a légèrement modifié mon nom mais de façon transparente puisque je m'appelle Nazaire-Élie Pasquier dit l'Écuyer.

Lorsque je perlustrai LE TRIMESTRE la première fois, la phrase précipitée avec mon nom insultamment modifié m'avait plongé dans une ire noire. PASQUIER me rappelait fâcheusement le roman de Duhamel, aujourd'hui bien oublié-démodé : une espèce de déchet littéraire — comme moi qui avais été rejeté par Marin, même si c'était « avec regret » (ces deux mots n'avaient-ils pas pour unique but de dorer la pilule?).

Mais, pour en revenir à la période anthume, nous avions comme par miracle renoué après une séparation de trois ans. Ces « retrouvailles » ou cette cicatrisation m'avaient paru de nature presque magique : preuve patente que je n'avais pas encore assimilé mon imago paternelle.

Je ne citerai pas les quelques lettres que Marin m'adressa à l'époque — déjà éloignée — qui suivit la parution du TRIMESTRE car celles-là (contrairement à celles qui contiennent les deux malles) sont vraiment à moi. En tout cas, c'est lui qui fit le premier geste, le premier pas...

« Le premier pas », je m'aperçois que je viens d'employer la même expression qu'au début de ce cahier qui, dès le départ d'ailleurs, a pris une tangente inattendue. Mon propos n'était pas de parler de mes relations avec Marin, mais bien de rappeler ses « dires ».

*Faire le premier pas* au tout début du texte signifiait simplement écrire la première ligne, le premier paragraphe...

Je dois d'ailleurs me rendre cette justice que, passés mes premiers mois de mélancolie consécutifs à la mort d'OM, je ne restai pas inactif. Je commençai peu à peu à dépouiller ce qu'il appelait ses paperasses et que je préfère nommer ses archives.

Mais comment procéder, comment faire le tri ? Et dans quel dessein ? Au début, je me contentai d'ouvrir au hasard les liasses dont quelques-unes étaient enveloppées dans des sacs de plastique (à ordures ménagères) verts ou

blancs, portant une étiquette : notes de cours, notes sur Nelligan, journal, manuscrit de *L'Élucubration*, de *L'Épicycle*, lettres reçues et envoyées (d'ordinaire avec la mention de la date), autres manuscrits déjà publiés, livres, manusses inédits, soit de recherche soit d'imagination... Comment utiliser cette gargantuesque salade, comment y mettre de l'ordre ? ne demandais-je avec humeur et rancoeur, car j'y voyais la preuve qu'OM voulait d'outre-tombe s'y venger, renverser les rôles, me remettre des déchets semblables à ma thèse-ordure indéfiniment inchoative.

Il ne faut pas que le lecteur croie — quelle folie de m'adresser au lecteur alors que j'ignore si ce manuscrit, trop longtemps incubé, verra jamais le jour, bref, il ne faut pas que le lecteur optatif s'imagine que je « travaillais » tous les jours à cette tâche. En effet, après mon congé de maladie (psychosomatique ?), il me fallait reprendre mes cours au cégep de Limoilou. Ces cours me furent d'abord d'un pénible, d'une difficulté atroce. Il m'arrivait souvent de subir en pleine classe des attaques de vertige, des blancs absolus, de stopper au milieu d'une phrase, de perdre le fil de mes pensées et de me mettre à bégayer puis de rester coi en proie à une angoisse intense. Je pris alors le parti de dire carrément à mes élèves que je ne me sentais pas bien et de les inviter à travailler par eux-mêmes jusqu'à la fin de la période. Eux qui étaient auparavant plutôt chahuteux et moqueurs-sarcastiques (je n'ai jamais su employer à leur égard la méthode forte), ils se montrèrent surprenamment compréhensifs, travaillant à leurs devoirs ou se parlant à voix basse, alors que moi, affaissé sur la chaise, coudes sur mon bureau, yeux fermés et menton appuyé au creux de mes paumes, je m'abîmais dans le souvenir du TRIMESTRE où — dédoublement — Omer Marin, travaillé par une sourde-couveuse infection, éprouvait lui aussi d'énormes difficultés à enseigner, à se concentrer. Je souffrais à l'évidence d'une crise d'identification ou d'introjection aiguë (ce qui, paraît-il, est un symptôme d'ambivalence)...

Mais je pensais aussi aux étranges années de silence littéraire qui suivirent la retraite d'Omer Marin, d'autant plus inexplicables que Marin avait censément pris sa retraite dans le but d'écrire davantage, de noircir plus de papier, lui dont la production, sans être abondante, avait durant un quart de siècle accusé une régularité plus qu'honorable.

Je récapitulais aussi dans mon crâne les nombreuses années, une dizaine en fait, où j'allais lui rendre visite une fois par trimestre environ à Narcotown — sauf les deux ou trois occasions où il dut se rendre à Montréal pour affaires et où je m'empressai d'aller le rejoindre — presque toujours à Narcotown donc où apparemment il ne voyait pour ainsi dire personne et où je ne comprenais pas qu'il s'obstinât à demeurer, petite ville somnolente comme le suggère son nom et qui n'offre que très peu de stimulants intellectuels, sauf à la *Princess University* où Marin ne se rendait jamais, même pas pour prendre un repas au Faculty Club. (Ses anciens collègues m'ont affirmé ne l'y avoir vu que trois ou quatre fois en une douzaine d'années.)

Je me demande aujourd'hui si, revenu de tout, dépourvu de projets, d'ambition, d'élan vital, sachant peut-être qu'il était condamné à, mettons, moyenne échéance, s'il était tout simplement-tranquillement contenté d'attendre la faucheuse... Heureusement pour lui — pourquoi heureusement? — il ne fut pas obligé de mettre lui-même fin à ses jours comme il m'a affirmé qu'il le ferait le cas échéant. Je me rappelle encore textuellement ses paroles :

— Si jamais je devenais vraiment souffrant, c'est-à-dire en proie à une douleur physique aiguë qui menaçait de se prolonger, je n'hésiterais pas un instant à y mettre fin...

Les deux premières années qui suivirent sa retraite furent peut-être celles où je me sentis le plus près de lui, en particulier la semaine que je passai en sa compagnie en juillet 197...

Au début de sa retraite, je lui demandais naturellement où en étaient ses travaux. Il me répondait d'abord qu'il s'accordait des vacances, puis qu'il batifolait, s'amusait à griffonner une parodie des dialogues de Platon (qui, naturellement, ne vit jamais le jour et dont je retrouvai des fragments dans une des caisses). Puis à mesure que les années passaient, ses réponses se firent plus vagues, même évasives. Il mentionnait parfois un projet qu'il mijotait-incubait, mais il le faisait sans grande conviction; il m'interrogeait sur mes ambitions, mes « activités littéraires ». Hélas, mes réponses restaient en général aussi évasives que les siennes. Non pas que je n'écrivisse plus : au contraire. Bien que ce fût par à-coups, par « crises ». Mais je n'arrivais pas à donner à mes graphorrhées fienteuses (ainsi en suis-je venu à les baptiser) une forme qui me satisfît. Je les laissais donc dormir dans mes cartables. Et jamais je n'osai les montrer-soumettre à Marin. Était-ce par appréhension, rancune-rancoeur ? Peut-être.

Toujours est-il que, les trois ou quatre fois où, décidé de sortir de ce marasme (les manuscrits s'accumulant dans mes tiroirs et dans mes demi-malles : transatlantiques aussi amples mais deux fois plus plates que celles de Marin), je les sortis et me mis à en dactylographier quelques-uns « au propre » et les soumis à des éditeurs : ou bien on me les refusa ou bien on suggéra des remaniements si radicaux-cataclysmiques (et qui à mon sens manifestaient de la part des comités de lecture une telle incompréhension) que je laissai tomber mon projet (non sans soulagement ambigu).

Et au bout de quelques années, alors que nos rencontres étaient devenues bisannuelles, je renonçai à poser des questions à Marin sur son silence, sa stérilité littéraires. Lui faisait de même à mon égard, peut-être par délicatesse ou ennui (parce qu'il ne voulait plus jouer les mentors vis-à-vis de moi), peut-être par conviction que, côté roman, je ne produirais jamais rien qui vaille...

Il m'arriva de me demander si le silence de mon ami — car il l'était devenu même si je ne réussis jamais à l'appeler autrement que monsieur Marin (alors que lui, sur mes instances, avait fini par laisser tomber le

monsieur et me nommait Nazaire-Élie, mais jamais Nazaire tout court comme mes autres amis), il m'arriva donc de me demander si le cerveau d'Omer Marin s'était détérioré-tari au fil des années. Mais je chassais bien vite cette pensée en me rappelant la vivacité, la clarté de sa conversation et de ses propos-reparties, l'intérêt qu'il portait toujours à nos lettres dont il suivit jusqu'à la fin les principaux développements.

Je me disais alors qu'il préparait peut-être de longue main un « grand oeuvre » dont il préférerait ne pas parler. En dépouillant ses archives, je me suis rendu compte qu'il n'en était rien à moins que des extraits de son journal n'en puissent constituer la matière (de ce « grand oeuvre »).

J'y ai pris un intérêt trop personnel pour en juger. Je doute toutefois que cela puisse constituer une oeuvre aussi importante que LE BIBLIOTHÉCAIRE, L'ÉLUCUBRATION, L'ÉPICYCLE, LES HOMINIENS ou LE TRIMESTRE. Toutefois, ce sera au public d'en décider, si toutefois ce JOURNAL voit le jour.

Moi, je l'ai parcouru dans une optique trop nombriliste, trop *self-involved* pour le jauger. C'est dire que mes sentiments « filiaux » et mon imago envers Marin sont loin d'être morts.

Mais trêve de ces remarques préliminaires déjà trop longues. Trop longues ? — Par rapport à quoi<sup>1</sup> ? Ne forment-elles pas une toile de fond susceptible de donner plus de vie et d'intérêt aux DIRES proprement dits ? D'ailleurs, suis-je maître de ma plume<sup>1</sup> ? OM lui-même n'avait-il pas coutume de déclarer : « On n'écrit pas ce qu'on veut mais bien ce qu'on peut. » ?

Il me reste en tout cas à expliquer la provenance diverse des DIRES D'OMER MARIN. Et à indiquer d'abord pourquoi j'ai choisi ce titre ou pourquoi il s'est imposé à moi.

En premier lieu, le recours à un personnage romanesque a assuré chez moi un certain déblocage affectif; il m'a permis une distanciation par rapport à l'homme « réel » (même s'il n'existe plus). Ce processus me libère de l'espèce de terreur religieuse (ce que les anglos appellent *awe*) que je ressens à la pensée de désacraliser en quelque sorte mon imago (c'est une métaphore, mais quel autre terme serait plus juste ?), d'altérer, falsifier des textes issus de la plume du « père ».

« Dires » au lieu de « écrits » me permettaient une distanciation de même nature. *Verba volant, scripta manent*. Si on fait jamais une édition critique des oeuvres d'OM, il sera toujours temps de rétablir les « textes » (que j'ai remplacés à l'occasion par ses paroles) qui sont souvent de simples notes difficiles à déchiffrer, et que je me suis permis de compléter ou plutôt d'explicitier dans la mesure de mes moyens.

Toutefois, je ne me suis pas fié à mes seuls souvenirs (les deux cours suivis à Lanal et à Princess, nos nombreux tête-à-tête, etc.). Dès la disparition de Marin, j'ai conçu un projet de recherche-reportage qui a considérablement soulagé mon trauma et mon deuil et celui de l'héritage des deux

encombrantes-indigestes malles transatlantiques dont j'étais à mon dam (et orgueil) le gardien-archiviste aux termes du testament olographe, dont je devais « assurer la promotion-diffusion dans la mesure du possible ». Tout cela pesait d'un poids énorme sur ma conscience et mes épaules : sans métaphore, je me sentais physiquement lourd et gourde.

Pendant des mois, je n'ouvris qu'une fois les deux malles maléfiques et menaçantes blotties dans un recoin de mon appartement miteux de Sainte-Foy, de sorte que je pénétrais le moins possible dans cette étude et travaillais plutôt dans mon vivoir — incommodément — corrigeant les essais foireux de mes élèves sur mes genoux et scribouillant irrégulièrement dans mon journal. Et pendant tout ce temps la névrose en moi s'ancrait, c'est-à-dire la présence introjectée de ces monstrueuses malles, inassimilables aussi longtemps qu'elles restaient verrouillées.

Je les avait pourtant ouvertes une fois pour en extraire le journal et le faire photocopier. (Longues séances anxiogènes où je voyais la « technicienne » aux petits seins pointus mâchant sa gomme et maniant les précieux cahiers avec une indifférence de ruminante.)

Mais je n'osai pas les ouvrir derechef jusqu'au début des grandes vacances, que j'abordai dans un état de tension et d'épuisement insupportables. C'est pourquoi, souffrant sans doute de claustrophobie, je décidai de fuir, sautai dans ma Renault-monobougie (les moteurs rotors venaient de faire leur apparition) après avoir empilé au hasard quelques vêtements dans une mallette pour faire le tour du lac Saint-Jean (voyage qu'OM avait effectué une trentaine d'années plus tôt, compulsion à la répétition-imitation, mais je ne me le rappelai qu'une fois rendu à Péribonka...)

Je descendis ensuite jusqu'à La Tuque, un autre endroit dont Omer m'avait parlé : son étang entouré d'un parc en forme de coquillage l'avait frappé en lui rappelant la piazza de Sienne. C'est bien ailleurs le seul trait intéressant de La Tuque, petite ville léthargique et fumante vivotant de l'industrie forestière et dont la rue principale rappelle les villages du far-west dans les films de cow-boys.

J'y restais pourtant des jours et des jours, dans un état de flemme et d'indécision, passant des heures dans une minable chambre d'hôtel chaude comme une étuve, étendu dans mon lit à regarder le plafond et à feuilleter des revues pornos que j'achetais à la tabagie Paiement. Pour me dégourdir les jambes, je me promenais à la brunante en compagnie de Zophia Parkas, la commise de la tabagie avec qui j'avais lié connaissance et qui m'avait tout de suite attiré parce qu'elle me rappelait mon ancienne femme Héloïse. Et aussi à cause de son accent : elle était d'origine serbe mais parlait très bien le français.

Elle m'évoquait aussi par le roulement discret de ses « r » la seconde femme de Marin née Janina Malinowski, d'ascendance tchèque qui par son comportement maternel et son faciès extraordinairement expressif m'avait jadis puissamment attiré. Elle était sans doute aujourd'hui devenue une vieillearde

octo-nonagénaire. Au cours d'une promenade, Zophia Parkas m'apprit que l'«étang» était en fait un lac artésien par conséquent autonome. Ce renseignement me plut beaucoup : moi aussi j'étais né à l'intérieur des terres et espérais apporter à notre littérature une source nouvelle.

Le soir où je fis ce rapprochement je reparcourus le passage du TRIMESTRE me concernant, moi Nazaire-Élie Pasquier (qui rime avec mon vrai nom : Jean-Louis L'Écuyer).

J'ai depuis tenté de faire une analyse psychonomastique du nom de Pasquier, Pasquiet : selon la prononciation, qui est inquiet, insatisfait, qui n'est pas tranquille, qui va donc parler; ou encore qui n'est pas (pas qui est) mais qui peut censément renaître, etc. Ces découvertes me bouleversèrent : j'y crus percevoir le dynamisme et l'ambivalence frémissante qu'OM entretenait à mon égard.

Le lendemain à la barre du jour, je payai ma note de l'hôtel, pris mes cliques sans prévenir Zophia et regagnai Sainte-Foy d'une seule traite à tombeau ouvert. Qu'est-ce que je fuyais qu'est-ce que je cherchais ? — Je l'ignore. Ou plutôt je le sais, mais ce n'est pas mon histoire que je raconte ici. Quel sacrilège ce serait de vouloir me substituer à Omer Marin.

Dès que ma Renault-mono fut dans sa niche au sous-sol, je me ruai vers l'ascenseur puis dans mon appartement. Ouvris une des malles : quel soulagement ! Perlustrai en diagonale le reste du journal où il était trop peu question de moi ; me plongeai dans les abondantes notes de cours, dont j'avais suivi quelques-uns ; attaquai la seconde malle, plus précieuse et broussailleuse que la première et où je dégotai un second journal intime-scandaleux dans lequel je me plongeai érotiquement sans arrêt et sans manger jusqu'aux petites heures du matin, alimentant ma boulimie marinienne à coups de cafés noirs comme de l'encre, tout en me sermonnant que j'étais maboul d'attacher tant d'importance à ce qu'un mort avait pu penser-fantasmer de moi (d'ailleurs chichement).

Ce texte, me promis-je, je ne le rendrais public que cinquante ans après sa mort lorsque viendrait le temps de le déposer à la BNQ. Tout cela, je m'en rends compte, relevait d'une espèce de délire. Peu importe : j'éprouvai une immense satisfaction-soulagement qu'aucun manuscrit inédit postérieur à 1963 (année où je fis la connaissance d'OM) ne figurait dans ses manusses.

Il y avait bien trois extraits de dialogues. Mais le premier, plutôt infantile, datait des années 40; et le deuxième, négligeable, des années 50, pataugeant dans une pataphysique.

Le troisième, beaucoup plus au poil et plus récent, était, au dire du sous-titre, platonicien-rabelaisien et s'intitulait LE CUL DE CHRISTOPHINE. Il s'agissait surtout d'une satire scatologique des milieux universitaires montréalais (et lanalien) : tant de la DESQUAM que de la MONTÉRÉGIENNE ? Où Porche-Hanté Cochon, directeur des BLUETTES FRANÇAISES et Haridelle Rosse, directrice des P.U.T.E.S., en prenaient pour leur rhume. Je ne vais pas

résumer ce dialogue assez farfelu, beaucoup plus rabelaisien que platonicien. Il semblait se terminer abruptement à la fin d'un cahier cartonné.

J'allais en faire mon deuil lorsque je découvris un autre cahier portant pour titre LE « JE » DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS, étude historico-psycho-critique (sans date) que j'ouvris et feuilletai pour me rendre compte qu'il s'agissait en fait de la suite du CUL... Mais un passage devait manquer : le ton n'était plus du tout le même. Sans être « platonicien », même si Marin y cite un extrait de *La République*, le texte se fait plus sérieux, vaguement philosophique et peut-être influencé par Borges. La trame devient difficile à suivre et Omer Marin eût sûrement clarifié le tout s'il en avait eu le loisir.

Mon nom figure derechef dans ce passage (enfin, je le suppose) puisqu'un dénommé Cataraqui Reinguier y apparaît en tant que disciple de Pinard Mazette. J'y arbore une figure chafouine-terreuse, des « lunettes loupiniennes » et manifeste une inclinaison pour les élucubrations sulfureuses.

Le susdit Mazette — car nous tournons toujours autour du CUL DE CHRISTOPHINE — a fait un voyage à Montréal dans le but d'assister à un raout scato-porno offert par la dite Christophine et son mari Gigi dit Gigot.

<sup>1</sup>Même si je me sens un peu ridicule, j'indique en note que je n'avais pas de plan en commençant ce... brouillon (fourre-tout-torchon), qui s'est développé (a proliféré) en cours d'écriture. Est-ce à dire que je n'ai rien corrigé, rien remanié du « premier jet » ? — Non : j'ai apporté certaines modifications mineures ; par exemple : je me suis mis par hasard (mais rien n'est hasard) à employer les initiales O.M., puis OM (sans points) au lieu d'Omer Marin. Cela m'a aidé à me décoller distancier de l'homme (dont OM est l'homophone !).

# MARIE-CLAIRE BLAIS

## LES NUITS DE L'UNDERGROUND

---

### *Renseignements :*

*Les droits sont libres dans toutes les langues étrangères sauf pour l'anglais.*

Les éditions internationales Alain Stanké  
Itée

2127, rue Guy  
Montréal (Québec)  
Canada H3H 2L9

Téléphone: (514) 935-7452

### BIOGRAPHIE

*Marie-Claire Blais naît à Québec, d'une famille ouvrière, le 5 octobre 1939. Après des études classiques et commerciales, elle occupe de modestes emplois avant de publier, en 1959, La Belle Bête, son premier roman, qui fut une révélation. Boursière du Conseil des arts du Canada et de la fondation Guggenheim, protégée du grand critique américain Edmund Wilson, elle passe plusieurs années à l'étranger : Paris, Cape Cod, Bretagne. Une saison dans la vie d'Emmanuel (prix Médicis 1966) la propulse au premier rang des écrivains québécois contemporains. Elle vit aujourd'hui à Montréal et en Estrie, où elle poursuit une oeuvre qui compte plus de quinze romans, deux recueils de poèmes et de nombreux écrits pour la radio et le théâtre. Les prix et récompenses les plus prestigieux lui ont été décernés dont : le Prix du Gouverneur général du Canada, le prix France-Québec, le prix Athanase-David.*

### RÉSUMÉ

L'amour de Geneviève Aurès pour Lali Dorman naquit comme une passion pour une oeuvre d'art. Sculpteur, Geneviève éprouvait déjà, pour le visage humain, une curiosité profonde; cet amour de l'art lui avait fait parcourir de nombreux pays, et elle préparait une exposition au Canada, et une autre à Paris, lorsqu'elle vit pour la première fois, dans les chaudes ténèbres d'un bar, par une nuit d'hiver, ce visage dont elle s'éprit peu à peu, croyant découvrir dans ces traits aveugles les plus pures expressions, austères jusqu'à la morosité parfois, de la peinture flamande. Longtemps, elle ne sut le nom de l'être qui portait un tel visage, car, inconnue dans ce bar, elle n'osait parler à personne, elle ne comprit pas non plus pourquoi, à mesure que se rapprochait l'heure de son retour à Paris, son coeur s'élançait douloureusement car, à trente ans, elle croyait avoir dépassé l'âge de la déraison amoureuse et avait la certitude de ne plus jamais pouvoir aimer.

---

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

---

« Tous ses personnages, Marie-Claire Blais les dessine d'un trait sûr, précis, comme elle excelle à rendre l'atmosphère de complicité qui règne à l'Underground. À cet égard, le roman constitue un excellent documentaire, une étude de milieu comme il s'en est peu fait dans notre littérature. »

(Gilles Marcotte, *Le Devoir*, 25 mars 1978)

---

« De cette météorologie variable, de ces bourrasques à démâter les âmes, de l'accalmie d'une parole inattendue ou d'un regard qui provoque, Marie-Claire Blais a fait un des plus beaux livres de l'année. Il aurait pu être un document, une réhabilitation de ces femmes nocturnes, bafouées, rebelles, incomprises, chez qui la virilité s'est installée là où elle peut, le long d'un dos, sur la poitrine sans seins de Lali, dans la courbe d'un nez. Mais c'est l'universalité de l'amour qui l'a trahie, en portant son livre à cette ampleur, à cette altitude. »

(Anne Pons, *Le Point*, 17 avril 1978)

---

« Le secret de son talent réside dans une phrase ample, sinueuse, qui prend le temps de respirer par de multiples parenthèses, à la ponctuation sèche, comme pour épouser les humeurs de l'âme et ses folles randonnées de l'instant.

*Les Nuits de l'Underground* est une peinture raffinée et pénétrante du monde intérieur, un livre exigeant et secret où pourtant tout est dit. »

(Sylvain Fourcassie, *Les Nouvelles littéraires*, 25 mai 1978)

---

« If you've been looking for a good love story to get lost in for a couple of days, this is it. The book does have universal appeal. The study of human relationships is admirably perceptive. Why love, how much love, can one be noble and still love, and oh how healthy and good is the love between friends, the sense of community and camaraderie. »

(Deborah Martens, *University of Toronto*, 21 septembre 1979)

---

« Blais has written a moving and necessary book — as intense as Radclyffe Hall's *The Well of Loneliness* or *Portrait of a Marriage*, the story of Vita Sackville-West. In it, Blais tries to describe in words the gay milieu and the psychology of gay women. Her characters burn their way through the pages. There is the vulnerable sculptress Genevieve, married but distant from her husband. Her first love is Lali, who is "more than just a person who refused to belong to the female caste; she was a woman who loved women. Her breed had long been condemned and she had been atoning for years without even realizing it. Thus her dream went beyond her, personally, to connect with other prisoners..."

(Adele Freedman, *The Globe and Mail*, 15 mai 1979)

EXTRAITChapitre 1

L'amour de Geneviève Aurès pour Lali Dorman naquit comme une passion pour une oeuvre d'art. Sculpteur, Geneviève éprouvait déjà, pour le visage humain, une curiosité profonde; cet amour de l'art lui avait fait parcourir de nombreux pays, et elle préparait une exposition au Canada, et une autre à Paris, lorsqu'elle vit pour la première fois, dans les chaudes ténèbres d'un bar, par une nuit d'hiver, ce visage dont elle s'éprit peu à peu, croyant découvrir dans ces traits aveugles les plus pures expressions, austères jusqu'à la morosité parfois, de la peinture flamande. Longtemps, elle ne sut le nom de l'être qui portait un tel visage, car, inconnue dans ce bar, elle n'osait parler à personne, elle ne comprit pas non plus pourquoi, à mesure que se rapprochait l'heure de son retour à Paris, son coeur s'élançait douloureusement car, à trente ans, elle croyait avoir dépassé l'âge de la déraison amoureuse et avait la certitude de ne plus jamais pouvoir aimer. Il lui semblait avoir déjà perdu beaucoup de temps auprès du même homme, pendant ces dix dernières années à Paris, et même si son amant, comme il le lui avait souvent exprimé avait « espéré lui faire passer cette mauvaise habitude d'aimer les femmes », sa présence dans ce bar, songeait-elle, ne pouvait mettre en danger ce qu'elle n'avait plus l'intention d'offrir à personne, elle-même, et son désir de solitude. Une femme, comme un homme, pouvait vivre à l'écart des sentiments et pour le plaisir de son art. Mais une femme pouvait-elle toujours vivre seule, lorsque tout, en elle, l'isolait des lois sociales? Un groupe de jeunes ouvrières discutaient à ses côtés, et Geneviève qui protégeait son indépendance d'un air ombrageux, se couvrant le front de sa main pour mieux exprimer qu'elle n'était pas « dans le milieu pour *cruiser* » (elle avait oublié le langage des filles d'ici, et venait d'apprendre qu'on « *cruisait* beaucoup les vendredis soir, après la paie du jeudi») mais pour réfléchir au sens de sa vie, espérant pourtant être enchaînée malgré elle dans la trépidante conversation de ses compagnes, mais les jeunes Québécoises parlaient toutes si vite et en sautant parfois des syllabes et des mots entiers, qu'elle craignait aussi, elle qui se jugeait encore étrangère parmi elles et un peu lente d'esprit quand elles semblaient toutes si vives, de ne pas pouvoir les suivre dans leur dialogue jazzé que rythmait non seulement la criarde musique du bar, mais qu'accompagnaient aussi les mouvements de leurs corps, l'envol de leurs bras sur la table où reposaient leurs bières alignées, lesquelles étaient aussi agitées par ces cyclones de mots, de rires, rires qui surgissaient brusquement des humeurs plutôt graves. « Mais non je n'ai pas trop bu la soirée est encore fraîche je m'arrête à la cinquième puis je me convertis au jus de tomate tiens La Grande Jaune qui arrive toujours *stoned* comme d'habitude elle est pas parlable quand elle est gelée c'est jeune ça Mon Dieu que c'est jeune et ça marche qu'avec un joint comme s'il n'avait que ça dans la vie mais c'est son affaire qui est la fille à côté de toi Marielle je sais pas connais pas elle est gênée laissons-la tranquille un beau genre mais une intellectuelle c'est pas nous qui l'intéressons non c'est l'Autriche au bar dis-lui quand même bonsoir toi Marielle oui toi qui parles à tout le monde je suis pas assez intéressante pour quelqu'un comme ça moi mais oui tu l'es voyons t'es spéciale bonsoir je suis Marielle et je ne suis pas dangereuse c'est vrai elle n'est pas dangereuse tu veux une bière...? »

Ainsi Geneviève répondit au large sourire de Marielle par une poignée de main.

— Viens à notre table, dit Marielle à Geneviève, on a toujours la crème à notre table, c'est pas vrai, Lucille? Lucille est née en Haïti, mais c'est quand même notre championne de hockey, viens que je t'embrasse, Lucille, je ne suis pas dangereuse, une bière, deux, oui, Tony... quand Lorraine danse avec quelqu'un, c'est Tony qui apporte les bières, il les dépose sur la table sans regarder les filles puis retourne derrière le bar, il est cool, bien gentil, disait encore Marielle, et comme nous autres, il a toujours des problèmes avec les femmes. Geneviève Aurès c'est bien ton nom? T'es sûre que t'es Canadienne française, t'es sûre avec un nom à coucher dehors comme ça? Ah! oui, tu arrives d'Europe, moi j'ai vécu trois ans avec la même fille à Vancouver, mais l'affaire a cassé, me voilà revenue au Québec, tu regardes beaucoup vers la porte hein, Geneviève? Ah! parce que tu es sculpteur... ah! oui, on connaît ça... elle te plaît hein... Oui, la fille aux cheveux courts dans son manteau militaire vert sombre, elle est bien, je pense, je l'ai vue souvent ici, tu veux que je lui parle pour toi, tu veux que...

Cette cadence verbale, cette ivresse, Geneviève en avait perdu l'habitude. Ces filles étaient ardentes, chaleureuses, et comme Lali Dorman qui ne regardait personne, assise au bar, elle était, elle aussi, capable de cette froideur, de ce détachement. Et pourtant, combien lui était agréable, soudain, la compagnie de Marielle et de ses amies! Là où Geneviève croyait admirer un tableau de Van Eyck, n'osant pas convoiter un visage qui incarnait pour elle une lointaine et mélancolique spiritualité, Marielle qui avait «changé des lits sales toute la journée à l'hôpital, et décrotté les robineux de la ville», ne comprenant rien à ces timides espoirs «d'une fille *gay* en retard pour son âge», bondissait de table en table dans son jean délavé mais propre, allait au bar de sa démarche un peu déhanchée, et recueillait de cette inconnue qu'elle traitait familièrement, un regard, un sourire à peine esquissé, et venait se fondre aux côtés de Geneviève avec tous ces dons qu'elle prodiguait le plus naturellement du monde, en disant :

— Elle s'appelle Lali Dorman, elle vient de quelque part, en Europe, l'Autriche, je pense, elle est fatiguée ce soir et ne veut parler à personne... Y a bien six ou sept ans que je la vois chez nous... Je l'ai aperçue dans un autre bar, un soir de bataille, elle était seule comme ce soir... un peu triste, c'est normal... pourquoi s'amuser quand on *feele* pas pour ça? Elle est médecin je pense... c'est pas une vie drôle, toujours à l'hôpital comme moi, on en voit de toutes les couleurs! Elle pourrait peut-être boire un verre avec nous demain, si elle est en forme? Moi aussi j'ai mes jours noirs, et dans ce temps-là, y faut pas me parler, je pique... je mords...

— Et tu es dangereuse, dit Lucille.

— Non, ne te lève pas pour partir, dit Marielle, en retenant Geneviève d'un poigne vigoureuse et brûlante, attends encore un peu, le *fun* commence,

c'est pas le moment de partir, personne ne peut sortir du bar, il neige trop. Tony, quand est-ce qu'on les aura nos bières si Lorraine continue de flirter comme ça avec son amie ?

— C'est son soir de congé, dit Tony.

— J'ai vu son petit garçon à neuf heures, il l'aidait à ranger les bouteilles... Un beau bonhomme...

— Oui, mais il n'aime pas l'école, dit Tony, ni l'école, ni les fifis, vous autres, les filles, il comprend, mais les gars, il aime pas...

— C'est pas bien, ça, dit Marielle, c'est l'âge peut-être, à onze ans, t'es conventionnel encore à cet âge-là...

Depuis plusieurs nuits, déjà, Geneviève s'habituaît à la présence de Lali qui ne savait toujours rien d'elle : Marielle lui apprenait parfois, en bourdonnant à son oreille dans la clameur générale, « que la fille était souvent d'une humeur massacrant quand elle avait vu des patients toute la journée, et puis elle travaille avec des cancéreux, c'est déprimant à la longue », promettant que le lendemain elle deviendrait plus humaine, « moins raide », mais Geneviève admirait chez Lali ce refus à toute promiscuité, jugeant cette rébellion et cette âpreté comme les signes d'un noble caractère, et n'attendant donc rien d'elle, sinon qu'elle fût là, comme elle la voyait maintenant, ne vivant que de son propre rayonnement un peu glacé, pendant que les autres riaient et bavardaient autour d'elle, formant dans les lueurs rouges des lampes les figures du bas-relief dont Lali Dorman était le centre. Les nuits de neige, les filles se hâtaient de déposer au vestiaire leurs manteaux trempés, mais, bien souvent, Lali Dorman ne se dévêtait pas de sa « capote », peut-être parce qu'il était tard, et qu'elle « ne venait que pour une bière », comme elle le disait à Marielle en la chassant de la main, d'un air ennuyé, mais les heures passaient et Lali buvait toujours, avec une lenteur cérémoniale, regardant fixement devant elle, son long cou surgissant, orgueilleux et nu, d'une écharpe noire, laquelle rendait plus sombre encore le drap de son manteau, et tournant par instants, dans un mouvement d'affectueuse distance sa tête vers une amie, une connaissance, cette tête qui, en se rapprochant d'une autre, manifestait aussitôt combien elle était singulière et différente de toutes celles qui l'entouraient. C'est que dans cet univers clos du bar où la vie devenait théâtre, les femmes, pour Geneviève qui ne cessait jamais de les découvrir, n'étaient pas que riches en parfums charnels, en plumages et fourrures contre le froid, mais aussi toutes lui semblaient glorieuses, ruisselantes de cheveux, l'audace de ces cheveux, leur fantaisie, errant autour d'elles comme leurs désirs, et leur servant parfois d'instruments de conquête, deux coupes « Afro » pouvaient soudain éclore en une seule caverne effaçant deux visages, deux bouches qui se rejoignaient, cheveux gonflés, brefs ou longs, chacune portait sa tête avec triomphe, la livrant avec volupté aux regards des autres, et dans ce bouquet de têtes unies ou séparées, seule Lali Dorman promenait au large sa tête aux cheveux presque ras, épars et doux comme le duvet des oisillons, cette tête étrange et qui paraissait venir d'un autre temps et d'un autre monde

et qui exprimait pour Lali ce qu'elle taisait, qu'elle était vraiment d'ailleurs, et que parmi ces fleurs épanouies à un soleil hivernal mais joyeux, elle était, elle, dont on connaissait si peu le passé et la vie, une fleur de la désolation, une fille de l'Europe d'après-guerre et une orpheline de sa nouvelle patrie. Lali ne possédait pas que cette ambiguïté : en un lieu où beaucoup de filles ressemblaient physiquement à leurs soeurs du dehors, attirant comme elles les hommes et réveillant bien souvent sans le vouloir chez eux, « l'espoir de fonder un jour un foyer », etc., et parmi elles, même les plus masculines comme Marielle à qui répugnait ce genre de tâches, Lali, elle, se distinguait par une affirmation profonde d'un idéal sexuel qu'elle portait dans toute sa personne, et cela, sans aucun compromis, il était écrit sur son visage aux traits purs et sans fard, comme dans la sobriété de ses vêtements de garçon, dans ses gestes économes, monastiques, éclaircis parfois d'une lueur de grâce, qu'elle était de ceux qui depuis longtemps assument le choix d'une sensualité prisonnière des lois du monde, d'un amour poli et travaillé comme une science, dont ils sont, malgré les fers sociaux qu'ils ont dû porter, non plus les victimes ou les martyrs de jadis, mais les radieux libérateurs de la race fière qu'ils représentent aujourd'hui.

Tard la nuit, même lorsque depuis longtemps déjà Tony et Lorraine avaient annoncé le *last call*, il arrivait à Lali de sortir soudain de son isolement, et toujours vêtue de son manteau long et droit qui épousait généreusement sa maigreur, les mains enfouies dans des gants d'hommes doublés de mouton, d'inviter à danser la femme la moins charmante de l'assemblée, souvent une femme démesurée et lourde en qui elle éveillait aussitôt une voix suave, une gratitude émue, et qu'elle invitait au milieu de la piste de danse, à l'heure où tout le monde se préparait à partir, pour une dernière valse dans la nuit agonisante, continuant à valser ainsi calmement, même lorsque d'un seul éclairage au néon, Lorraine et Tony détruisaient le décor et rendaient au jour ce qui ne doit appartenir qu'à la nuit. C'est qu'on avait l'impression, bien souvent, qu'avec la monotone intervention du jour qui avançait, c'est toute la magie des liens créés en quelques heures, pendant la nuit, et une nuit s'accroissant pour chacune comme une extase, qui s'évanouissait avec ces quelques mots *last call*, avertissement que Lorraine ponctuait à la fin avec énervement, ajoutant en s'emparant des bouteilles encore pleines sur la table : « Dehors, les petites filles, c'est l'heure d'aller vous coucher ! » Geneviève avait connu, en sortant des mêmes bars, le silence de plusieurs villes d'Europe, la nuit, elle avait frôlé, avec ce sentiment craintif des rôdeurs que rien ne protège, des murs déserts, des rues givrées, endormies, qu'envahissait soudain de son ombre douteuse la silhouette d'un homme errant sans but, ou errant, le sexe affamé, vers une femme, mais elle avait peu connu encore ces nuits peuplées de visages, d'étreintes de femmes qui ne voulaient pas se quitter, même jusqu'au lendemain soir, car d'un soir à l'autre, ne risque-t-on pas de s'aimer moins, de commettre quelque acte de négligence irréparable, et elle aimait s'étendre elle-même avec ces nuits qui n'en finissaient plus, lesquelles se poursuivaient souvent dehors, à la sortie du bar, pendant que tombait la neige et que sifflait le vent...

Sourde au troisième *last call*, Lali Dorman dansait doucement, délectant, eût-on cru soudain, les derniers bienfaits de la nuit, mais sans hâte, ne cessant de danser, pensait Geneviève qui l'observait à la dérobée, que pour rejoindre au bar son sélectif groupe d'amies, si lentes à venir clore la nuit, ces amies, qu'arrivant vers 2 heures du matin, elles semblaient ne venir, tels dans les tableaux ces séraphins dont les plis du costume sont en désordre, comme s'ils s'apprêtaient à franchir toutes les tempêtes du ciel, que pour soulever dans leurs bras et arracher à son refuge ténébreux, Lali, que de sombres pensées agitaient. Auprès d'elles, sous leur protection réservée, elle osait s'abandonner au rire, à la tendresse. « C'est le moment, en passant devant ses *chums* pour aller dehors, suggérait alors Marielle à Geneviève, c'est le moment de lui parler... tu peux pas l'approcher, la fille, si tu lui parles pas... Tu peux lui dire, par exemple, qu'on aimerait lui offrir un *drink* toi et moi, tu vois bien qu'elle s'est adoucie et elle est bien quand elle est comme ça... » Son béret de laine au sommet de la tête, Marielle happait d'un coup de patte Geneviève qui lui résistait, marmonnant : « Ces filles de chez nous qui reviennent d'Europe, je ne les comprends pas, elles sont pires que celles de Vancouver, si tu lui parles elle te mangera quand même pas, pourquoi que t'est gênée comme ça ? C'est vrai que je le serais aussi si c'était pour moi-même, pour les autres c'est plus facile, arrête donc de regarder le plafond, et suis-moi... »

— Bonsoir, c'est nous autres, s'écriait Marielle en marchant sur les pieds de Lali et de ses amies, excusez si je vous écrase les orteils en passant mais c'est pas bien large ici, y a une fille timide qui veut juste vous dire bonsoir...  
— C'est René et Louise, mes amis, dit Lali en serrant la main de Geneviève d'un air prudent, *I never saw you here before...*

— *She is shy, you see*, dit Marielle, bon ben où elles sont les autres ? J'espère qu'elles vont m'attendre pour le taxi...

Geneviève entendit vite le murmure de la voix étrangère de Lali qui confiait à ses amies dans un sourire moqueur " *She is shy... very shy* », et elle disparut avec Marielle vers la rue, les filles attendries qui s'appuyaient les unes contre les autres, en attendant leur taxi, pendant que sévissait un froid brutal.

— Tu viens chez moi, Marielle ? demandait une jeune fille ivre à Marielle, tout en l'invitant à monter dans sa voiture.

— J'attends mon taxi, voyons donc, tu peux pas t'en aller seule ?

— Trop triste ce soir.

— Tu dis ça tous les soirs, dit Marielle, moi j'ai ma *job* de bonne heure demain matin, je peux pas faire de folie...

— Viens que pour me tenir compagnie, on mangera des toasts, du café pour se réveiller, tu partiras après...

— Promis ?

— Je veux pas être toute seule, c'est tout.

— Bon, ben attends un peu, dit Marielle en ouvrant la bouche toute grande comme pour boire de la neige, j'ai oublié mon sac sous la table, on en perd du temps tous les mois avec ces histoires-là, tout ce que je peux te dire, c'est que c'est injuste, le bon Dieu n'aimait pas les femmes, c'est sûr, une semaine de vie perdue par vie de femme, c'est trop sur la terre... Marielle revint en galopant vers le bar et dit en passant entre Lali et Geneviève: « Y manquait plus que ça, les filles, j'suis invitée pour un café chez Berthe, un café, chez un fille qui est sexuelle à mort, on verra ce que ça donne, mais j'ai pas le coeur à ça, j'ai trop mal au ventre, mille pardons si je vous écrase encore les pieds... » puis, son sac sous le bras, elle remonta vers la rue tout en reniflant l'air avec inquiétude: « En plus qu'y fait pas chaud pour l'amour. »

— Tu viens? demandait Berthe.

— T'es contente? Elle t'a souri, t'as vu, dit Marielle à Geneviève sans se soucier de Berthe qui l'appelait, si t'es contente, je le suis aussi... Bonsoir, y a cette copine-là qui m'amène, on peut pas dire que ça me tente, reviens demain, je serai là, on jamera... Même si on risque pas beaucoup de se comprendre... On peut toujours essayer...

Lorsque Geneviève revenait au bar, le lendemain soir, des changements de scènes avaient déjà eu lieu: seule Marielle venant vers elle en bondissant, dominant de son visage serein la monotonie journalière, inspirait, à qui la voyait, que si toutes changeaient autour d'elle, d'une nuit à l'autre, qu'elle ne permettait pas à la nuit de la transformer, immuable comme le devoir, elle enlaçait une amie, réchauffait entre ses mains brûlantes une main engourdie par le froid, et ne montrait pas ce qu'il était si aisé de montrer, qu'elle aussi, comme les autres, avait ses soucis, ses déceptions. « La Grande Jaune » (que Marielle désignait ainsi « à cause de ses cheveux jaunes comme le foin ») languissait devant un verre vide, courbant vers le comptoir du bar son imposante stature, et pressentant en elle « un fond de tristesse », Marielle lui tapa sur l'épaule en disant:

— Ça va, toi, la Grande?

— Ne lui parle pas, elle est « gelée », dit Tony.

— Non, j'attends ma femme.

— Celle d'hier? demanda Marielle.

— Pas celle-là, je l'ai perdue.

— Mon Dieu que tu changes souvent!

— Elle préfère peut-être « le pot » aux femmes, dit Tony.

De nouveaux couples entraient, des collégiennes arrivaient par bandes, échangeaient des blagues qu'elles seules pouvaient comprendre, deux poètes s'isolaient dans un coin, roulant leurs cigarettes mutuelles d'un air consciencieux, mais de toute cette atmosphère que Lali Dorman n'avait pas

encore foulée de son spectre délicat, à la fois compact et austère (car elle n'était toujours pour Geneviève qu'une suite de visions) tous les désirs de la veille ne semblaient plus que cendres, les femmes ayant été remplacées par d'autres, les corps d'hier volatilisés dans la nuit et suppléés par une vigoureuse jeunesse que Geneviève ne connaissait pas.

— Un tas de p'tites jeunes, dit Marielle, au moins, elles s'amuse. Regarde-les danser par gangs et se sauter au cou l'une de l'autre, dire que depuis Vancouver, j'ai tellement vieilli... Mais il me fallait ça... La vie, par elle-même, nous fait tout comprendre, alors, qu'elles en profitent, c'est si court ce temps de l'inconscience...

Aux heures tardives, Geneviève apercevait Lali, de dos, parlant à une autre femme : elle n'était plus seule, ne fixait plus le vide de son regard étrange, endolori.

— Pas de chance, ce soir, dit Marielle, elle a une amie... Ah ! Je la connais... Une Française de Bretagne, très gentille... On les invitera quand même à boire un verre avec nous, s'il y en a pour une... il y en a pour deux...

À la tristesse qu'elle ressentit soudain, Geneviève aurait pu comprendre qu'elle aimait Lali, mais elle se laissa rassurer par la pensée de son prochain départ, son travail, Paris. Elle n'aimait pas Lali, elle aimait en elle la beauté, la perfection de l'art. Mais ce qui la désespérait, c'était de comprendre que l'art est partout vivant et charnel, que ce qu'elle avait vu au loin et sans danger, dans la confiance des musées, vivait et frémissait tout près d'elle, dans sa vie même, cette oeuvre vivante c'était Lali, vulnérable, soumise à toutes les puissances contraires à l'amour de la vie et de l'art, la violence, la guerre, la bêtise : si Geneviève l'aimait, comment la préserverait-elle de cette rudesse, de cette violence qui menacent les oeuvres périssables ?... Comme tant d'autres créateurs, Geneviève avait ce sentiment d'apprendre à conquérir un métier, un art, pour la futilité d'une immense haine née du coeur de l'homme qui engloutirait avec lui, dans le triomphe de ses oeuvres mauvaises toutes les oeuvres belles, même les futures dont on ne connaissait rien encore.

Geneviève se disait en même temps qu'il était bien vain de réfléchir ainsi, car s'éveillant à la nuit, La Grande Jaune mimait pour Marielle « un strip-tease » comme elle en avait vu « chez les topless du bas de la ville parce que j'avais une femme qui en était une, une fois, c'était pas drôle, habille, déshabille, je préfère travailler chez Eaton, on grelotte moins en hiver... », nouant et dénouant sa ceinture, déboutonnant sa veste de bûcheron, La Grande Jaune épanchait ainsi la sensualité de sa rustre adolescence, pendant que Marielle observait en riant :

— Une topless, d'habitude, ça a des seins, et toi, t'as rien, seulement le rythme...

— Attends, tu vas voir, un jour, Marielle !

Marielle et ses amies poursuivaient leurs activités tranquilles, le bras de Marielle enveloppait parfois la taille de Geneviève, c'était là, pour Geneviève,

le solide, l'affectueux réel, quand au même instant, à quelques pas, Lali dansant avec une amie sur une ombreuse piste de danse, l'entraînait vers une zone de contemplation intérieure que tout séparait de ce réel, même de ces autres femmes pourtant si aimables, riant et bavardant près de Geneviève.

— Alors elle est arrivée, ta femme ? demandait Marielle à La Grande Jaune.

— Non, mais ça ne fait rien, si elle ne vient pas, j'en trouverai une autre.

— Tu apprendras, ma fille, qu'on est toujours seule dans la vie.

— C'est des histoires, ça. Hier, j'avais une femme, demain ce sera pareil. C'est comme le « pot », y en a toujours. J'ai même eu une femme qui parlait que le grec.

— Ah ! Oui, qu'est-ce que t'as fait ?

— J'ai appris le grec, une dizaine de mots.

La danse achevait : acceptant l'invitation de Marielle, Lali et son amie vinrent se joindre au groupe. Assises l'une près de l'autre, main dans la main, Lali et « Le Croisic » (Marielle donnait souvent le nom des lieux à celles dont elle ne connaissait pas le prénom encore) environnées de la chaleur des amies, donc ayant déjà quitté le domaine de leurs rêves personnels et laissant courir au dehors ce qu'elles avaient concentré, en dansant, l'une en l'autre, les deux amies, peut-être parce qu'elles étaient toutes deux Européennes dans un monde qui ne leur ressemblait pas, paraissaient soudain ne plus former un couple d'amantes mais de soeurs. Était-ce un rite, pensait Geneviève, pour Lali, de prendre aussi délicatement la main d'une amie, de préserver, malgré ses sourires pleins d'hommages à la femme élue, une prudence et une froideur qu'elle conserverait peut-être jusque dans la solitude de ses étrointes ? Même habitée par cette présence voisine, elle-même mélancolique et qui livrait au clapotis des conversations et de la musique qu'elle jugeait « barbare », la fraîcheur d'un accent venu d'un des plus beaux ports de France, et en ce chaos de sons charmants, la rigueur de la langue française, Lali ne semblait pas jouir de tout ce qui était pour Geneviève si doux à entendre et aussi à voir... Sa main seule, en un mouvement gracieux qui n'était pas dépourvu de raideur, retenait à elle, comme la corde d'un naufragé suspendue à un roc au milieu de la mer, l'autre, fermée et secrète, l'amie à qui tout était promis pourtant et qui était déjà « la sienne », l'amie de Lali, pour la longue nuit qui venait, mais l'amie qui doutait peut-être, elle, promenant vers l'ascétique profil de Lali son regard timide, si Lali Dormant qu'elle ne connaissait pas quelques jours plus tôt, était aussi consentante qu'elle-même. On sait si peu de choses, pensait Geneviève en étudiant le subtil jeu de séduction de Lali auprès des femmes, de la sexualité des femmes entre elles (car presque toujours, celle-ci est aperçue du point de vue de l'homme, soit qu'elle le gêne dans son expression virile, soit qu'elle lui serve de luxe pour amplifier ses plaisirs secrets auprès de sa femme, de sa maîtresse, et était-ce vraiment un « jeu » quand une femme exerçait auprès d'une autre, comme le faisait maintenant

Lali, son pouvoir, par l'intensité des regards plutôt que par la contrainte des gestes, laissant comme au repos son corps pendant que s'élève au fond de ses prunelles un feu dont elle maîtrise tout le langage ? Il est vrai que toutes n'étaient pas aussi patientes que Lali et son amie. « Comme ça, t'as passé la nuit avec Berthe ? » demandait La Grande Jaune à Marielle. « Ah ! parle-m'en pas, quelle agrippeuse, celle-là, je saute dans son auto pour rentrer chez moi plus vite et elle m'invite pour le café et tout de suite après c'est le gros *french-kiss*, mais c'est la dernière fois qu'on me prend comme ça... si j'ai pas accepté ça des gars, pourquoi je l'accepterais d'une fille ? Quand est-ce qu'elle va vieillir, Berthe ? Apprendre à respecter les autres, hein ? Ça se dit plein d'amour universel et, à la première occasion, bang, ça vous dévore, j'aime donc pas ça, sais-tu ce que ça ma rappelle ? Je faisais du service social dans une famille d'émigrants, l'an dernier, j'avais un idéal, toute la patente de la charité dans le monde, tu sais, du matin au soir, je lavais les planchers, je faisais manger mes invalides quasiment sur mes genoux, un jour j'allais dans une famille italienne où la mère était trop faible pour faire le lavage, le lendemain, ailleurs, et je me disais, ça c'est vivre avec décence, tu sais ce qui m'est arrivé ? Un bon matin, j'étais seule dans une maison comme ça avec un bonhomme paralysé d'un bras, j'étais à quatre pattes, lavant le plancher et tout à coup, le bonhomme se lève, et l'idée lui prend de vouloir me violer... Imagine-toi, moi, me violer ! Alors, j'ai fini le service social, et Berthe aussi, c'est fini... »

— Tiens, ça doit être mon genre, je vais lui demander à danser, dit La Grande Jaune qui regardait ailleurs et qui n'écoutait plus Marielle depuis longtemps déjà. Le « genre » dont parlait La Grande Jaune était encore une fois pas le sien. Là où cette fille dans sa maladresse ne pouvait approcher quelqu'un sans se dandiner comme un singe, les divers « genres » qui l'attiraient étaient souvent de passage et d'une qualité exotique, éthérés qu'elle ne pouvait saisir qu'à travers la fumée « de la mari » dont elle remplissait son être, jusqu'à la stupeur, assise dans les toilettes. Ainsi se succédaient pour elle des rêves, d'abord très sensuels qui mettaient l'eau à la bouche à l'animal qu'elle était, lesquels, peu à peu, sous l'effet de la drogue, dissous comme des ombres, rendaient à la civilisation La Grande Jaune et sa gloutonnerie domptée par un autre vice. Ses yeux pétillaient encore, mais vaguement assoupis, lorsque plongeait soudain dans l'aquarium échauffé de ses désirs un modèle noir new-yorkais repoussant d'un seul de ses superbes mouvements, toutes celles qui soudain n'avaient plus l'air de danser mais de trotter sur place, alors emportée par les transees de la somptueuse visiteuse, La Grande Jaune s'écriait des profondeurs de la brume : « *Oh ! Beautiful ! Beautiful ! Oh ! boy, so beautiful !* » comme si la drogue lui eût prêté pour la nuit l'art de ressentir ce qu'elle ressentait peu en temps ordinaire, que la déesse qu'elle contemplait ne lui était pas que supérieure dans son autorité animale, mais parce que tout, en elle, des pas, de la révolte cabrée des épaules et des hanches, tout en elle était musicien...

— Ah! c'est Rita June, dit Marielle, elle vient nous voir une fois par mois, quand elle passe par ici pour sa *job*... mais c'est toujours très vite, comme une étincelle...

— *Beautiful*, répétait La Grande Jaune, en bégayant de bonheur, *hello, Rita June, come with us...*

Sans se soucier de ses admiratrices, la jeune femme dansait seule et pour elle-même, elle eût dansé ainsi toute la nuit, mais « quelqu'un l'attendait toujours », disait Marielle, aussi essuyant dans son éblouissante chevelure ses mains moites de sueur, Rita June interrompait à regret l'allègre sacrifice qu'elle venait de faire d'elle-même (car c'est à une danse du sacrifice que par instants elle avait arraché comme des temps antérieurs, de la forme de ses doigts osseux, des appels saccadés de ses mains, de l'offrande délirante de sa tête) mais cette fois-ci un sacrifice victorieux, pour mieux revivre, et livrant aux filles, avec la blancheur du blanc de ses yeux, l'intacte blancheur de ses dents, elle les provoquait maintenant par une invitation qui ressemblait à un refus :

— *Sorry, girls, no time for a drink!*

— *Just one, please!*

— *O.K. girls... si cela plaît à vous, cela plaît à moi aussi...*

Malgré son état comateux, La Grande Jaune se réveillait toujours lorsque Rita June, venue pour elle « du monde de la gloire, un modèle de New York, tu t'imagines, avec nous autres, à l'Underground », jetait soudain, par-dessus sa tête son chandail, « un chandail de chez Dior », soupirait La Grande Jaune, tel un objet qui la gênait, faisant ainsi dons, et le sachant bien, à l'odorat gourmand des unes, de ses aisselles ruisselantes dans la toile du chemisier rouge qu'elle portait cette nuit-là. Plus enivrée par leur parfum que par l'odeur de sa cigarette, La Grande Jaune n'avait que le temps de goûter sans la prendre cette contente sauvagerie, et vite emmitouflée dans son manteau de léopard, le modèle noir s'éloignait en disant : « Au revoir, *girls, somebody is waiting for me...* »

— Ben c'est comme ça, soupira La Grande Jaune, elle s'en va déjà, y a donc du monde chanceux, y dorment jamais seuls...

Ce serait bientôt la fin de la nuit, pensait Geneviève avec soulagement, lorsqu'elle vit Lali et son amie qui se levaient à leur tour pour partir, Lali s'attardant selon son habitude à quitter ces lieux qu'elle aimait, délaissant sa compagne pour aller saluer ses intimes, René et Louise, boire un dernier verre à leurs côtés. « On revient, oui on revient d'un *party*, dit René, cela ne se voit pas avec mon bel habit de tweed et ma cravate à pois? » « Belle, dit Lali, en souriant... » « Non, beau, corrigea René, arrête de te gratter la joue comme ça, Louise, c'est laid, cette sorte de nervosité (cette remarque de René s'accompagnait d'une giflette légère que Louise reçut sans se fâcher, levant vers le plafond d'un air tolérant sa haute tête de statue étrusque), tu viens dormir chez moi ce soir, *little brother*? » Lali ne répondit pas, indiquant seulement par

la complicité d'un regard vers son amie française qui attendait son manteau, au vestiaire, qu'elle ne serait pas libre ce soir.

— Et tu vas chez cette personne, pour la nuit, dit René, sans même connaître son prénom, je parie, c'est bien comme toi, *brother*. Élise... elle s'appelle Élise, c'est une femme cultivée et sensible, et toi, tu ne lui poses aucune question... Est-ce qu'on vous apprend les bonnes manières en Autriche ?

— Vous venez ? demanda Élise à Lali d'un ton inquiet, il est déjà tard...

— *Yes, yes*, dit Lali, encore *a few minutes*...

— C'est que j'ai des cours très tôt demain matin, dit Élise, avec un expression digne, et vous aussi m'avez-vous dit, vous avez des obligations professionnelles tôt demain...

Geneviève voyait de plus près maintenant la noble Française aux yeux cernés, n'y avait-il rien de plus émouvant parfois, songeait-elle, qu'un visage de femme mûre, marqué par la fatigue et traversé de ce doute : « Suis-je aimable ? Viendra-t-elle ? » Ce visage se détendit soudain, se comparant peut-être à cet autre visage que Lali emporterait dans la nuit, quelques heures plus tard, celui des Vierges bretonnes dont on peut encore contempler les vestiges dans les fresques des églises, en quelque village perdu, là où le temps a effacé la finesse des traits, le regard bleu persiste, s'obstine à de tendres méditations.

Lali était là, elle prenait à nouveau la main d'Élise dans la sienne, comme pour la guider, étant des deux la plus grande, la plus alerte, et même si par modestie Élise hésitait encore à la suivre, les yeux bleus de la Vierge n'étaient plus résignés qu'à la sollicitude maternelle, ils disaient ici à une femme : « Je suis à vous. »

*Renseignements :*

*Tous les droits sont disponibles.*

Les Éditions du Boréal  
5450, chemin Côte-des-Neiges  
Bureau 212  
Montréal (Québec)  
Canada H3T 1Y6

Téléphone: (514) 735-6267

*Belgique-Canada lui ont été décernés pour l'ensemble de son oeuvre. En 1985, le Québec lui remettait le prix Athanase-David.*

**BIOGRAPHIE**

*Jacques Godbout est né à Montréal le 27 novembre 1933.*

*Après avoir obtenu une maîtrise ès arts à l'Université de Montréal en 1954, il enseigne en Éthiopie jusqu'en 1957.*

*En 1958, Jacques Godbout se retrouve publicitaire avant d'entrer à l'Office national du film où il entreprend et poursuit jusqu'à aujourd'hui une carrière de cinéaste. Il a réalisé, entre autres, Ixe-13 (1972), La Gammick (1974), Derrière l'image (1978) et Comme en Californie (1983). La plupart de ses courts métrages ont remporté des prix dans les différents festivals internationaux.*

*Poète, romancier, essayiste et journaliste, il est l'un des membres fondateurs de la revue Liberté, collaborateur à la revue L'Actualité et président-fondateur de l'Union des écrivains québécois.*

*Plusieurs prix importants ont couronné son oeuvre littéraire : le prix France-Canada (1962) pour Le couteau sur la table, le Prix du Gouverneur général (1967) pour Salut Galarneau, le prix Dapau de l'Académie française (1973) pour D'Amour P.Q., le prix Duvernay et plus tard, en 1978, le prix*

---

**RÉSUMÉ**

Le murmure marchand, c'est le nom que Jacques Godbout donne au chant des Sirènes de notre temps : télévision, publicité, informatique, communication. Murmure séduisant entre tous, qui promet puissance et plaisir, et qui submerge ou détourne à son profit toutes les voix qui jusqu'ici nous avaient tenu le langage qu'on croyait celui de l'homme : littérature, art, histoire, philosophie.

« Je suis obnubilé, écrit Jacques Godbout, par cette conscience quotidienne que le sens (de la vie, de la culture, de la société) est aujourd'hui une production industrielle. J'ai le sentiment profond que la propagande (publicitaire) dicte jusqu'aux débats de société. Je pense qu'il y a dans les objets et leur aura publicitaire une odeur de mort culturelle. J'espère, contre toutes les preuves accumulées, m'être trompé. »

Livre de dénonciation, mais aussi de lucidité, de conscience et de style, *Le Murmure marchand*, en s'intéressant aux ordinateurs, à la publicité télévisée, au cinéma, au roman, au Québec ou à l'an 2000, c'est un peu le journal d'un écrivain au pays des merveilles ambiguës d'aujourd'hui.

---

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

« Provoquer chez Godbout est une tentation à laquelle il ne résiste pas, un plaisir qu'il ne se refuse jamais et finalement un art dans lequel il excelle... En ce qui me concerne, hanté par le journalisme, c'est dans ce domaine que *Le Murmure marchand* a provoqué chez moi interrogations, curiosités et finalement réflexions. Et c'est bien ce qu'on attend de textes semblables. »

(Nuit blanche)

---

« Ces textes dissèquent, avec une lucidité sarcastique, tel de nos travers, les hauts et les bas du métier d'écrivain, les penchants de la génération du « baby-boom ». Du style et un scalpel fervent et entêté. »

(Le Soleil)

---

« Jacques Godbout stimule. Rien n'est plus important. »

(La Presse)

EXTRAIT(Quelques notes prises devant le petit écran)

*Dites-moi, est-ce que l'homme  
est sur terre pour produire des  
marchandises ?*

H. LABORIT

Ce n'est pas parce qu'à la fin de ses études secondaires un enfant en Amérique a déjà contemplé plus de 18 000 meurtres électroniques que la télévision accepte d'emblée l'idée de la mort. Bien au contraire, le principal reproche que l'on peut faire au système de représentation audio-visuel, sur le mode où il est présentement vécu, c'est de réussir à faire écran entre l'homme et sa mort.

La télévision n'a pas non plus d'odeur : elle n'en permettra pas moins l'expansion invraisemblable de la parfumerie. La télévision ne crée pas le *village global*, mais l'*usine globale* : on y produit des consommateurs pour que les objets de la chaîne automatisée ne tombent pas dans le vide. Intégration verticale totale. La société marchande a trouvé là son instrument de reproduction, qui s'adresse directement au cerveau malléable du nouveau-né comme aux cellules grises des vieillards. Le discours de l'appareil ne cesse jamais, et qu'importe qu'en pouponnière ou maison de retraite les yeux parfois se ferment, le murmure marchand rassure : le silence serait mort d'usine, ce qui est pire encore que mort d'homme.

Tout renvoie à la télévision dont la lueur remplace la lumière des saisons et des jours. Chacun a son modèle de voiture, ses couleurs préférées de sous-vêtements, ses nourritures, son ameublement mais tous, dans le village imaginaire, nous avons en commun la télévision, peu importe le meuble dans lequel est encastré le tube dont la fonction est hypnotique.

L'argent-spectacle

Les moralistes affirment que nous connaissons « un malaise de civilisation » et que les « morales traditionnelles » ne sont plus « respectées ». Ils parlent d'un système d'éducation qui ne « transmet » plus ce que nous avons « de plus sacré ». Ils disent : « on a enlevé le crucifix des écoles ». Ils disent aussi : « les jeunes n'ont plus le sens des valeurs ».

Ce qu'il faut entendre, c'est que l'argent n'a plus le même sens qu'hier et que grugée par l'inflation la monnaie perd rapidement sa crédibilité. Les valeurs boursières sont à la baisse et par voie de conséquence des enfants s'amènent qui n'ont plus le sens des valeurs. Ils en ont un autre. Les valeurs, en effet, n'ont de sens que si on leur en donne. Quand l'argent ne sert plus à agrandir, améliorer, enrichir ou constituer le patrimoine, mais à se procurer des biens manufacturés qui ne se transmettront pas par héritage — puisqu'ils seront obsolètes — on peut dire qu'il y a transmutation du sens de la valeur « argent » et par conséquent des valeurs morales que ce symbole véhicule.

Par exemple : le travail. L'argent est le théâtre du travail, la partie visible du labeur, à moins que d'être fermier. (Car alors une truie chaque année

donnera naissance à cinq ou sept porcelets, aussi régulièrement que reviennent les saisons; nourris, logés, ces animaux deviendront l'argent du cultivateur, réalité et symbole de son travail.) Mais l'employé des postes est payé en papier. Il met ses porcelets dans son portefeuille, c'est plus commode pour circuler, et si tout le monde est d'accord pour donner à ces morceaux de papier une *valeur de représentation*, l'employé peut acheter ce que bon lui semble et même des porcelets. Mais si la valeur de l'argent varie, de même le travail et sa valeur de société.

À mesure que la gêne (cette étrange sensation devant les biens que l'on voit d'autres consommateurs se procurer) remplace la misère, la lutte des classes conçue comme une lutte entre la misère et la richesse devient une course entre des consommateurs: qui pourra se procurer désormais le premier un bien dont *tout le monde* pouvait hier encore se passer? L'indispensable n'est plus la garantie de l'argent, il n'y a plus d'adéquation entre l'effort, l'intelligence, la responsabilité, l'expérience, les connaissances et le salaire. Un instituteur gagne deux fois moins qu'un policier qui reçoit quatre fois plus d'argent que le commis de banque. Le salaire de l'instituteur, du policier et du commis de banque ne font pas la moitié de celui d'un seul joueur d'une équipe de base-ball professionnelle. Qu'est-ce donc qui a une « valeur » et qu'on doit respecter?

*L'enfant découvre vite que plus une tâche est en représentation, plus le salaire en est élevé, sans égard aux compétences réelles.* Et les combats de barricades sont remplacés par des luttes théâtrales, où la pancarte, la manifestation, le défilé cherchent à être spectaculaires pour trouver place justement au spectacle des nouvelles télévisées. Les plus gros salaires sont payés aux vedettes de la télévision, du cinéma, de la musique ou des sports. Alors un syndicat doit faire de ses membres de vedettes aussi, s'il veut arracher l'augmentation de traitement désirée.

Une vedette est un désir fait homme. *La société marchande de représentation est une société du désir. Ce n'est plus un désir de société.* Dans un tel contexte les valeurs doivent pouvoir varier à l'infini. Il n'y a plus de morale: il y a des *gammes* de comportement. Il n'y a plus de prêtres: il y a des sociologues.

### Feu le citoyen

La liberté de la presse disparut après la première grande guerre du XX<sup>e</sup> siècle, quand un journal qui coûtait cinq sous à produire se vendit tout de même trois sous, les deux autres étant payés par « la publicité ». Les marchands commencèrent de ce jour à subventionner le lecteur des imprimés, puis l'auditeur du radiophone, et, après la deuxième grande guerre, le téléspectateur.

Le *citoyen* aurait pu s'insurger. Mais il n'existait qu'en sursis: l'Amérique peu à peu remplaçait ses habitants par des consommateurs. Les « années folles » permirent l'entrée de la femme dans le système de la consommation,

l'après-deuxième-guerre vit les enfants suivre la trace des parents. Ils étaient devenus des « groupes-cibles ».

La publicité dans les magazines et les journaux marqua donc l'initiation de l'homme à l'ère du « pouvoir d'achat », la radio fut le chemin des dames et la télévision la voie royale des enfants vers les montagnes sacrées des produits manufacturés.

Depuis, en Amérique, journaux, radio et télévision déversent un murmure marchand qui n'a plus rien à voir avec l'information, la musique, le drame ou la comédie, et ce murmure est le fond sonore des bonimenteurs de la nouvelle civilisation. Les seuls nouveaux partis politiques originaux seront désormais ces « regroupements » de consommateurs, pour la protection du plaisir de consommer. Au travail les mêmes consommateurs sont pris en charge par les syndicats qui veillent à ce qu'ils ne perdent pas leur pouvoir d'achat. La liberté de presse n'avait plus besoin d'exister : le citoyen était disparu par la porte ouverte du *Shopping Centre*, noyé dans une musique douce.

#### La bombe propre

Il n'est plus aucun besoin de bombardiers et de chars d'assaut pour conquérir un pays. Il suffit que chaque foyer ennemi possède un téléviseur. En quinze ans, par exemple, les États-Unis ont pris possession du territoire mental des Canadiens anglais. Les sociétés américaines, par filiales interposées, ont peu à peu transformé ce territoire mental en champ de commerce profitable. La pensée symbolique américaine est pompée à travers la frontière par des câbles électroniques, et il n'est pas un seul enfant canadien de moins de vingt ans qui ne soit déjà assimilé à la pensée américaine.

Il n'aurait servi à rien de détruire et de bombarder : la conquête des marchés est assurée par l'impérialisme électronique. Les guerres coloniales, la recherche des matières premières, l'accès garanti aux sources d'énergie, à mesure que progresse la télédiffusion, se feront autrement qu'à la grenade et au napalm.

Pax Americana ? Une même façon de voir le monde, de Paris à Port-au-Prince. Quand nous penserons tous comme des Américains, les sociétés transnationales seront nos pays d'élection. Français, Hollandais, Québécois ou citoyens de la Nouvelle-Angleterre, nous partageons les mêmes fictions : depuis Hollywood les USA n'exportent pas des documentaires, mais des feuilletons porteurs de publicité.

Le spectateur qui, à Madère, à Bordeaux, à l'Isle d'Orléans ou à Hong Kong, accepte peu à peu le modèle américain de comportement (*Mannix*, *Hawaï 5-0*, *Kojak*, *Les Incorruptibles*, *Mission Impossible*, *Mash*, et le reste) saura bien vers quelles tablettes tendre la main au supermarché. Dis-moi ce que tu regardes, je te dirai ce que tu achètes. Près de 60 % de la télédiffusion française est américaine. Jour après jour la mythologie commerciale électronique rend le spectateur *dépendant*. Le petit écran dans chaque maison comme

une mamelle tendue: le Pepsi-Cola coule de source. Et les nouveaux immigrants têtent, assimilent. On n'a plus besoin de les mettre à bord d'un bateau : ils resteront à Naples mais seront, tout aussi sûrement que s'ils habitaient le New Jersey, citoyens américains. Il n'y a plus qu'un langage : pourquoi défendre nos langues ?

### Jingle Bell

Naître avant 1945 c'était avoir en commun le même livre d'Écritures saintes, les mêmes fêtes liturgiques, les mêmes défenses morales, les mêmes prières, les mêmes respects des mêmes autorités, la même église, les mêmes valeurs. Les plus instruits partageaient de plus la connaissance des déclinaisons latines, des exemples grossiers de grammaire grecque, le même respect pour les mêmes auteurs littéraires, de Shakespeare à Villon. L'univers intègre dominé par les intégristes d'ailleurs offrait une cohérence sévère, un cadre de références utiles, un code social que l'on disait nécessaire et surtout un système de représentation des valeurs immuables.

Aujourd'hui, à l'école, quand des élèves donnent un spectacle, ce n'est plus *Andromaque* mais un texte qu'ils ont écrit eux-mêmes et le plus souvent une parodie de la télévision. Les enfants n'ont que les annonces commerciales en commun, car celles-ci ne sont jamais confinées à une seule chaîne, et le clou de la séance est habituellement un pot-pourri de *jingles* justement. Que les étudiants appartiennent à une classe sociale ou à l'autre, ils sont des consommateurs, comme on disait : « ils sont des êtres humains », et ils auront toujours le dernier slogan de la dernière campagne publicitaire dans l'oreille. Les enfants d'après-guerre connaissent des comptines de bière. Hier nos chansons venaient de la Table Ronde.

### L'assurance-consommation

À l'Office national du film du Canada, des cinéastes viennent travailler avec, aux pieds, des bottines comme en portent les ouvriers de la construction. C'est leur façon à eux de se rapprocher du prolétariat. Cols blancs, cols bleus, cols roulés. Des adolescents portent des vareuses militaires dont ils ne connaissent même pas les insignes. La vareuse militaire est donc devenue insignifiante, puis a changé de signe, nouvel uniforme d'une horde de pacifistes, consommateurs de marijuana.

Semblables, différents. Avant que la société marchande ne trouve en télévision son réseau nécessaire de mise en demande, les adolescents se voulaient semblables entre eux, différents des adultes. L'un des rites de la publicité, la célébration de la jeunesse, a eu comme effet depuis les années soixante que l'adulte se veut maintenant semblable aux adolescents. De toute manière plus aucun consommateur n'a le goût ou le temps de se vouloir différent des autres : la communication marchande veille, elle, à assurer la pérennité du changement.

Les enfants nourris depuis 1960 au biberon électronique multicolore, consommateurs conscients, ne voient aucun mal quant à eux aux structures

d'échange qui, pour un salaire, offrent des plaisirs symboliques. Ils nagent en pleine poésie, ce qui fait vivre l'homme d'affaires.

Dieu est un objet, l'art est un style; la mort n'existe plus; où donc se situe la sexualité? Elle doit être niée, à tout prix, dans sa fonction même, pour servir, comme les dieux et l'art, d'intermédiaire fonctionnel dans la société du désir.

Le jeune couple de la société marchande, malheureux comme un Juif qui a perdu la foi, va désormais changer de style, dans ses vêtements, son décor, sa nourriture, ses plaisirs, et même dans son travail aussi souvent que les rites l'exigeront, à la poursuite non plus d'un bonheur, mais d'une satisfaction chaque fois trompée car il faut bien que les usines tournent, comme il faut qu'un film pornographique remplace l'autre.

Si toute la force de travail disponible n'est pas nécessaire pour surveiller les machines, les consommateurs privilégiés qui travaillent en vue de s'offrir un haut niveau d'insatisfactions programmées consentent par loi à l'assurance-chômage et au Bien-Être social (Welfare), c'est-à-dire à la « sécurité sociale ». Les sommes versées aux chômeurs leur permettent de ne pas se retirer du circuit de la consommation et ralentissent, en quelque sorte, la progression du chômage, de la demande. L'État régularise le cours des échanges en produisant, par subventions, des consommateurs comme il crée, par subventions, des usines. L'économie se mord la queue, les banques retirent de plus à l'État le pouvoir exclusif d'imprimer de l'argent, produisant en série des cartes de crédit qu'elles distribuent d'office aux consommateurs. La masse monétaire fictive du crédit, symbole d'un symbole, carré de l'hypoténuse des échanges, exerce une « surchauffe de l'économie » . . . L'inflation peut désormais côtoyer le manque à travailler.

### La glace mystère

Les ordinateurs humains reçoivent, de semaine en semaine, les mêmes impulsions électriques : la télévision, c'est l'usine audio-visuelle. Séries de 13, de 26, de 52. Une bonne idée doit être diluée et distribuée à la chaîne. La programmation du robot électronique se fait plus d'un an à l'avance. Les programmes publiés en couleur dans les illustrés se présentent comme une série de cases, rouges pour l'information, jaunes pour la comédie, bleues pour les variétés et ainsi de suite. On imagine facilement les programmeurs devant le mur de leur bureau tentant « d'équilibrer » les cases pour enfant, celles de la politique, du sport, des femmes et ainsi de suite, le tableau devant différer quelque peu d'année en année (sinon pourquoi un programmeur?) tout en restant fidèle aux structures d'écoute. La programmation d'une semaine sera, quand elle aura été arrêtée et approuvée par tous les paliers d'intérêt (services de production, d'achat, de vente, de sondage), reproduite systématiquement du lundi au dimanche, de l'aube à la nuit avancée. L'Amérique impudique n'arrête ses usines que quelques heures par nuit pour

nettoyer les cuves. De même la télévision. Les insomniaques font d'ailleurs d'excellents consommateurs, il suffit de savoir ce qu'on doit leur murmurer à l'oreille.

Malraux croyait que la télévision condamnait l'homme à l'imaginaire. Il ne connaissait pas intimement la télévision commerciale : si l'imaginaire donne le goût de l'imaginaire, la télévision commerciale donne le goût de la télévision commerciale. Les contes de fées de nos enfants durent une minute et racontent la tentation des chocolats aux cerises. Il n'y a plus de mystère, il n'y a que des désirs.

### La place publique

En France, dans le programme commun de la gauche, négocié au moment même où cinquante communistes envahissaient les studios de TF1, à l'été 1977, il est écrit qu'une fois au pouvoir socialistes et communistes *accepteront la publicité de marque* à la télévision. Lever Bros. peut dormir tranquille : de jeunes ménagères d'allure moderne pourront continuer de vendre des savons à lessive, même si les théoriciens de la lutte des classes s'assoient à l'Élysée. En fait le programme de la gauche reconnaît ainsi, implicitement, qu'il ne changera rien aux structures de la société marchande française, ni même qu'il saurait transformer *réellement* les rapports économiques.

La publicité de marque, les *commercial*s abondants des réseaux américains, l'annonce que les chaînes d'État comme la Société Radio-Canada acceptent pour « étoffer » leur budget d'opération sont à la fois une taxe déguisée dont plus personne ne saurait se passer et la marque de commerce d'une société qui autrement ne saurait plus où elle en est. La publicité, à la télévision, rappelle à tout instant les valeurs fondamentales de la démocratie : le choix qu'on nous présente entre différentes boissons, la liberté encouragée de se procurer différents biens manufacturés *à notre goût*, réitère constamment que la volonté populaire et manufacturière vont de pair.

Les P.D.G. ne sont aujourd'hui Présidents-directeurs-généraux que parce qu'ils savent exploiter un « créneau », c'est-à-dire un espace commercial *vide*. Une jeune décoratrice lançait en 1972 un magazine de décoration et d'architecture à Montréal où l'on pouvait déjà se procurer aussi bien le *Better Home and Garden* que le *Meubles et décor* parisien. Or *Décormag* eut un succès rapide et n'a cessé de progresser auprès de la jeune clientèle québécoise. *Décormag* exploitait un « créneau » parmi les magazines de plus en plus spécialisés, offrant à la jeune *middle class* instruite l'image sur papier glacé de sa réussite, dont les couleurs, les tissus, les ensembles, les paysages, le juste équilibre entre l'ancien et le moderne, la juste répartition entre le meuble importé et celui des artisans étaient une *représentation* précise des idées politiques progressistes et nationalistes à la fois qui permirent au Parti Québécois, à l'automne 1976, de prendre maison au Parlement.

Les cinquante communistes qui envahirent le studio de TF1 d'où tous les soirs Roger Gighel lisait les informations de 20 heures, pour profiter de la

diffusion en direct et n'être pas empêchés de parler aux spectateurs français, n'ont pas agi différemment de la cellule du Front de Libération Québécois qui obtint, contre l'enlèvement en 1970 du diplomate britannique James Richard Cross, que Gaétan Montreuil lise à l'heure des informations le communiqué politique que les terroristes du F.L.Q. n'auraient autrement jamais mis dans la bouche d'un journaliste de presse électronique. Aucune nouvelle ne dépasse en effet quatre-vingt-dix secondes au journal.

Les seuls événements dont il faut tenir compte aujourd'hui sont ceux dont la télévision, place publique et lieu commun, rend compte. Les exclus, ouvriers communistes en grève ou révolutionnaires felquistes, l'ont compris instinctivement en tentant de s'accaparer quelques minutes d'antenne dont se servent déjà les publicitaires pour mouler quotidiennement la pensée libre. D'ailleurs ceux-ci ont de la liberté une notion toute cinématographique, dont le *dune buggy* et la motoneige sont les symboles en saison.

#### La bonne nouvelle

Ceux-là mêmes qui se portent aujourd'hui à la défense des consommateurs se seraient battus hier pour l'école laïque, les droits de l'homme, la paix dans le monde ou la liberté. Mais dans la société marchande les idéaux romantiques ont cédé le pas aux objectifs de consommation et Ralph Nader est le preux chevalier des ménagères, le prince des centres d'achats, le d'Artagnan des acheteurs floués. Le gouvernement dans tout cela n'a plus comme fonction que de régulariser le flot des commerces au nom des Chambres en assurant les uns et les autres que chaque génération saura utiliser sa richesse et son crédit pour faire tourner la roue. Les humanités gréco-latines sont bien lointaines et ce qui distingue les citoyens d'un pays de ceux d'une autre contrée, c'est désormais le *pouvoir d'achat*; la culture d'un pays se mesure à l'aune du *niveau de vie*.

Depuis assez longtemps les lois de l'offre et de la demande ne correspondent plus aux besoins réels des Occidentaux, et ne fluctuent pas suivant les appétits naturels. L'offre des biens manufacturés dépassant la demande, non seulement en quantité, mais aussi en variété, nous sommes imperceptiblement passés d'un univers des besoins comblés à un monde des désirs provoqués. À ses débuts la publicité était une information: «La maison Grothée, 22, rue Couillard à Québec, a l'honneur d'aviser son aimable clientèle qu'elle a reçu de France un chargement de jolis souliers pour dames et messieurs». Cette bonne nouvelle faisait son tour de ville et tous ceux-là qui attendaient patiemment l'arrivée du bateau printanier allaient se chausser rue Couillard.

Mais quand le marché fut saturé il fallut bien que la publicité transcendât l'information, car elle n'avait plus comme tâche d'avertir le client de l'existence d'une marchandise, mais bien de créer chez ce dernier le désir d'une nouveauté autrement inutile. Comment motiver le client? Comment la publicité pouvait-elle devenir *le langage de l'industrie*? La société marchande n'était pas un furoncle. La psychologie, les moyens de communication, la

sociologie, les « sciences humaines » et leur technologie arrivèrent à point nommé, pour permettre la création de cette vaste conspiration dont nous sommes désormais tous complices : en vue d'assurer la circulation et le renouvellement des biens manufacturés, nous vivons des révolutions culturelles permanentes et profondes qui se prennent même parfois elles-mêmes pour objet.

Ainsi chaque fois que naît une contestation de l'ordre marchand établi, chaque fois que la république des consommateurs est menacée de l'intérieur, et que les conjurés tentent d'échapper aux rites du consumérisme, les publicitaires, qui sont toujours les plus forts, utilisent les armes mêmes des révoltés pour augmenter, momentanément, le ronronnement de l'appareil à accroître les désirs. Qu'il s'agisse des *hippies* des années soixante ou des écologistes des années soixante-dix, les uns et les autres se retrouvent rapidement à l'étalage : robes et colifichets en boutiques de luxe, leurs aliments naturels offerts entre la pharmacie et l'épicerie.

L'argent est un signe, une valeur symbolique, qui commence à peine à trouver civilisation à son pied : plus il se produit d'objets à la chaîne, plus la matière augmente, plus nous devons habiter un univers des signes. La production des valeurs symboliques est garante de l'échange des biens matériels. La valeur d'usage d'un objet dépend souvent de l'émoussement de sa valeur réelle. Il faut que l'objet se prenne pour un autre. L'épouse moderne d'un ouvrier du fer, à Sept-Îles, n'est heureuse que si son mari gagne suffisamment d'argent pour lui permettre de renouveler, chaque automne, le décor de son salon. Une année après l'autre un fauteuil de style espagnol remplace un siège Régence dans l'espace même qu'occupait, douze mois plus tôt, une chaise *early american*. Elle et lui ont terminé leurs études très secondaires, et ne lisent plus que les textes publicitaires imprimés sur boîtes de conserve ou les modes d'emploi des appareils ménagers. Ce jeune couple appartient au cheptel des nouveaux esclaves que vendent d'heure en heure les chaînes de télévision aux compagnies qui doivent créer de toutes pièces une demande qui autrement n'existerait pas.

Un beau troupeau de ces nouveaux esclaves valait, en janvier 1978, à la minute, *prime time, prime cut*, 127 000 \$ sur le marché des *networks* à New York. Les télésclaves se débitent en quantité et en qualité, et en cela diffèrent fort peu des Noirs vendus hier aux planteurs de coton. Seul le muscle, pouvoir de travail, a été remplacé par le pouvoir d'achat, muscle du marchandisage. Pour le reste les petits groupes se vendent moins bien que les foules et les chaînes de télévision cherchent par tous les moyens à obtenir la cote d'écoute qui permet de hausser le tarif de la publicité. Si les postes de télévision vendent des téléspectateurs, les journaux vendent des lecteurs. Dans les quartiers à bon pouvoir d'achat, il n'est pas rare même que des magazines soient distribués gratuitement, contenant des articles bien faits et des reportages intéressants, mais qui ne sont que support à une publicité dont la pénétration est *garantie* par la gratuité de la revue. Journaux, radio, télévision, *mass media*

d'information ont été dévorés par la publicité qui seule les rentabilise; ils ne font donc plus commerce de nouvelles, mais d'angoisses.

Le commerce de l'angoisse, les titres accrocheurs, le scandale politique ou le sang à la une servent deux fonctions : retenir l'intérêt de l'acheteur et le convaincre implicitement que la *bonne* nouvelle se loge dans le message publicitaire. À la télévision nord-américaine les séries dramatiques violentes, policières, médicales et d'espionnage servent la même fonction. Il faut des marchands d'angoisse si l'on veut que réussissent les marchands de bonheur. Dans une boutique on exaspère, dans l'autre on console et rassure.

HENRIETTE MAJOR

LES BOUCANIERS ET  
LE VAGABOND

*Renseignements :*

*Les droits d'auteur appartiennent conjointement aux Éditions Fidès et à T.V. Ontario.*

Les éditions Fidès  
5710, avenue Decelles  
Montréal (Québec)  
Canada H3S 2C5

Tél. : (514) 735-6406

Madame Pamela Taylor  
T.V. Ontario  
P.O. Box 200, Station Q  
Toronto (Ontario)  
Canada M4T 2T1

Tél. : (416) 484-2600

**BIOGRAPHIE**

*Henriette Major est née à Montréal, le 6 janvier 1933. Diplômée de l'Institut pédagogique de Montréal, journaliste et scénariste, elle « a décidé de ne vivre que de sa plume » de sorte que sa production est très diversifiée : séries télévisées (L'Évangile en papier, etc.), reportages, billets, matériel éducatif, livres pour jeunes. Henriette Major a été agent d'information à l'Université de Montréal de 1967 à 1971 et depuis 1976, elle est directrice de la collection Pour lire avec toi aux Éditions Héritage. Elle a collaboré aux revues Maclean et Châtelaine et à Perspectives où elle tenait une chronique hebdomadaire depuis 1966. Elle est membre de Communication-Jeunesse et de la Société des auteurs, chercheurs, documentalistes et compositeurs. Elle a reçu le Prix de l'Association des libraires en 1970 pour La Surprise de dame Chenille et le prix Alvine-Bélisle en 1978 pour L'Évangile en papier.*

**RÉSUMÉ**

Le livre de bord des Boucaniers d'eau douce fait partie du système d'apprentissage du français fondamental, produit par TV Ontario pour les jeunes de 9 à 15 ans. Il contient entre autres, trois livres de lecture.

Les auteurs y relatent l'histoire du « Mouton Blanc » depuis ses premiers voyages de goélette jusqu'à son installation au bord de la rivière Saint-Jean comme bateau-maison. Ce caboteur, une des dernières goélettes de bois, qui parcourut les rivières et les lacs du Haut-Canada, était commandé par le capitaine Yvan Sansterre, assisté de sa femme Isabelle comme pilote et de son ami Robert, le mécanicien. Il ne faudrait pas oublier les deux mascottes, Raton et Bernache, qui seront souvent d'un grand secours pour l'équipage.

Dans *Les Boucaniers et le Vagabond*, le « Mouton Blanc » poursuit sa navigation pour le compte de la Coopérative des mers du Haut-Canada. Cette fois, il sera aux prises, dans une course au trésor, avec un navire ennemi, le « Vagabond », avant d'entreprendre une croisière dans les mers du Sud.

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

*Les Boucaniers d'eau douce*  
Henriette Major et Pierre Brassard

« Ce premier volume, comme les deux autres d'ailleurs, offre peu de faits saillants. Il s'agit plutôt d'une description du quotidien où les notions de devoir et d'amitié sont valorisées. Le vocabulaire y est riche, et les auteurs puisent abondamment dans les termes techniques maritimes qu'ils expliquent

de façon habile. On y décrit les méfaits de la pollution et on raconte les histoires du passé : tantôt des faits réels comme le commerce lucratif au temps de la prohibition, tantôt des légendes de sirènes ou de monstres marins.

Pour souligner leur souci pédagogique, les auteurs ont ajouté à la fin des trois volumes des questions portant sur chacun des chapitres. Les questions de compréhension du texte voisinent avec celles qui visent à développer le sens de l'observation ou les connaissances géographiques. Mais les plus importantes font appel à l'imagination du lecteur. On pense ainsi qu'en plus de développer le goût de lire, on arrivera à valoriser celui d'écrire. »

*Michel Laurin, Nos Livres*

---

*Les Boucaniers et le Vagabond*  
Henriette Major et Pierre Brassard

« Dans ce deuxième livre, le « Mouton Blanc » poursuit sa navigation pour le compte de la Coopérative des mers du Haut-Canada. Cette fois, il sera aux prises, dans une course au trésor, avec un navire ennemi, le « Vagabond », avant d'entreprendre une croisière dans les mers du Sud.

Ces voyages servent de prétextes pour apprendre au lecteur ce que sont les sanctuaires d'oiseaux ou pour l'initier aux différents codes des marins. Et d'autres légendes apparaissent au fil du texte. Le souci moral n'est pas oublié :

« Ne rejetez pas la faute sur les autres. Prenez vos responsabilités » (p.62).  
« dans la vie il faut savoir admettre qu'on s'est trompé » (p.114). « on a souvent besoin d'un plus petit que soi » (p.168). »

*Michel Laurin, Nos Livres*

EXTRAIT

Chapitre Un—La République du Sud

---

Le *Mouton Blanc*, l'un des derniers caboteurs en bois à sillonner les eaux douces, continue à naviguer pour le compte de la Coopérative des mers du Haut-Canada. Une expédition dans l'île Royale donnera à l'équipage du *Mouton Blanc* l'occasion de franchir la frontière pour la première fois. Cependant, il semble que le petit caboteur ne soit pas engagé seul dans cette aventure; un autre bateau, le *Vagabond*, le suit comme une ombre, une ombre qui devrait inquiéter le capitaine Yvan et son équipage.

Dans la cabine du *Vagabond*, Gaillard consulte une carte tandis que son compagnon, Beaupré, est à la barre.

— Alors, demande Beaupré, où sommes-nous rendus ?

— D'après mes calculs, nous venons tout juste de trancher la chaudière, je veux dire, de franchir la frontière . . .

— Le *Mouton Blanc* se dirige vers l'île Royale. Nous y arriverons dans une heure ou deux.

— Quand j'étais petit, dit Gaillard, je croyais que la chaudière était une signe . . . je veux dire, je croyais que la frontière était une ligne, une ligne tirée par terre . . .

— Tu étais bien naïf ! soupire Beaupré. J'espère qu'aujourd'hui, tu as révisé tes positions au sujet des frontières.

— Bien sûr ! Je sais bien qu'on ne peut pas tracer un lot sur ligne, je veux dire une ligne sur l'eau.

— La ligne, elle est sur la carte, Gaillard, et non pas sur l'eau ni sur la terre, réplique Beaupré en haussant les épaules. Maintenant, Gaillard, viens m'aider à vérifier si nos papiers sont en ordre pour passer à la douane.

— Justement, qu'allons-nous radoter aux cancanniers . . . je veux dire qu'allons-nous raconter aux douaniers ?

C'est simple, Gaillard . . . nous sommes des touristes, d'inoffensifs touristes.

— C'est génial ! Beaupré. Nous sommes des trappistes . . . je veux dire des puristes . . . je veux dire des touristes. Mais qu'allons-nous faire à propos du froquet . . . Euh, je veux dire du coffret ?

— Ne t'en fais pas, Gaillard. J'ai tout prévu. Ce fameux coffret, nous le récupérerons. Aussitôt le *Vagabond* accosté, je t'expliquerai mon plan.

À quelques milles de là en amont, le *Mouton Blanc* termine les manoeuvres d'accostage dans un petit port aménagé au sud des lignes frontalières.

— Dis donc, Robert, dit Yvan, je viens de penser à une chose : nous aurons des difficultés à cause de Raton.

— Raton ? Qu'est-ce qu'il a encore inventé, celui-là ?

— Nous devons l'enfermer dans la cale si nous ne voulons pas que les douaniers le mettent en quarantaine.

— Comment ? Tu veux dire qu'ils le retiendraient pendant quarante jours ?

— C'est la loi, lorsqu'on amène un animal hors d'un pays, Robert. Tu sais très bien que Raton n'a pas tous les certificats de vaccination exigés pour franchir les frontières.

— C'est simple, il n'aura qu'à rester sur le bateau.

— Pour plus de sécurité, cachons-le quelque part.

— Bon, je vais l'enfermer dans sa caisse et le descendre à la cale, décide Robert.

En tentant de glisser la caisse de Raton parmi les marchandises de la cale, Robert se ravise :

— Et puis non, je ne peux pas te placer ici. On pourrait enlever la caisse par erreur en déchargeant la cargaison. Il faut que je te trouve une autre cachette . . .

Robert porte la caisse à la cuisine. Il aperçoit un coffre sur la table et décide d'en faire la cachette de raton. Il vide le coffre de son contenu et y installe la mascotte.

— Voilà ce qu'il te faut, Raton : tu seras très confortable là-dedans. Après tout, il n'y a pas beaucoup de chance pour qu'on cherche un raton dans un coffret. Mais surtout, tu ne bouges pas, quoi qu'il arrive.

Robert quitte son compagnon et va du côté des machines ranger ses outils. Yvan entre à son tour dans la cuisine. Il voit d'abord les papiers empilés à côté du coffre.

— Tiens, voilà les papiers qu'Isabelle a mis en ordre, se dit-il. Je vais les remonter dans le poste de pilotage.

Il prend le paquet de papiers et sort.

Isabelle arrive à son tour.

— Ah ! le coffre est toujours ici ! Il vaudrait mieux que je le place dans la cabine, dit-elle.

Isabelle saisit l'objet et remonte à son poste.

Pendant ce temps, sur le pont du *Vagabond*, les deux complices discutent sans arrêt.

— Soyons logiques, Gaillard, répète Beaupré. Nous avons fouillé la cale du *Mouton Blanc* et le coffret n'y était pas. Il reste donc une solution : fouiller

la cabine de pilotage. Nous trouverons sûrement le plan de l'épave parmi les papiers du bord.

— D'accord ! Je bafouillerai tout ce que tu voudras. Je veux dire, je fouillerai tout ce que tu voudras, Beaupré.

— Voici mon plan, reprend Beaupré.

Il sort de sa poche une fausse barbe et des lunettes teintées.

— Avec cet attirail, je vais me déguiser et attirer les gens du *Mouton Blanc* hors du navire. Toi, tu profiteras de la confusion pour t'approcher et fouiller la cabine de pilotage, Compris ?

— Sonpris ! je veux dire . . . compris, chef !

Les deux complices profitent du va-et-vient pour s'approcher du caboteur et ménager une cachette à Gaillard, derrière l'une des cabines téléphoniques du port.

Gaillard observe de loin la passerelle du *Mouton Blanc* où grimpe Beaupré, affublé de la fausse barbe et des lunettes. Les membres de l'équipage se rassemblent autour du bizarre personnage. Gaillard en profite pour grimper à bord du *Mouton Blanc*. Il entre dans la cabine de pilotage, fouille quelques instants et ressort en tenant contre son coeur le fameux coffre de bois.

Lorsque les deux compères se retrouvent à bord du *Vagabond*, c'est à qui ouvrirait le coffret, objet de tant de convoitise. Enfin, Gaillard soulève le couvercle . . .

— Il y a un . . . une . . . atchoum ! atchoum ! . . .

Beaupré regarde à son tour.

— Ah ! non !

— C'est la . . . la petite bête ! Atchoum ! Atchoum ! Et moi qui suis . . . a . . . a . . . allergique aux petits animaux poilus !

— Mais où as-tu déniché ce coffret de malheur ? demande Beaupré furieux.

— Dans la babine . . . je veux dire dans la cabine, comme tu me l'avais dit . . . répond Gaillard.

— Ah ! Quelle idée d'avoir enfermé leur mascotte là-dedans ! Dire que nous nous sommes donné tout ce mal pour rien ! Tiens, j'ai bien envie de le jeter à l'eau, ce coffre !

Gaillard l'empêche de jeter le coffre par-dessus bord. Beaupré le regarde d'un air amusé.

— Au fond tu as peut-être raison. Je viens d'avoir une idée lumineuse. Gaillard, ce petit animal est un fameux argument; voici ce que nous allons faire . . .

Plus loin sur les quais, l'équipage du *Mouton Blanc* s'est retrouvé dans la cuisine du caboteur.

— Il ne faudrait pas oublier notre petit compagnon, dit Robert. Mais où est le coffre ?

— Quel coffre ? demande Isabelle.

— Un coffre de bois . . . Il était là tout à l'heure . . .

— Ah ! Le coffre aux papiers ? Je l'ai monté dans la cabine avant que nous partions.

— Tu l'as monté ? C'est là-dedans que j'ai finalement caché Raton. Pauvre de lui ! Il doit s'embêter là-haut tout seul. Je vais aller le chercher.

Robert sort en direction du pont.

— Je ne comprends plus rien moi, fait Isabelle. Si Raton est dans le coffre aux papiers, où sont les papiers ?

— Ne t'en fais pas, réplique Yvan. C'est moi qui les ai rangés.

Soudain la voix affolée de Robert se fait entendre.

— Venez vite ! Le coffre a disparu !

Les trois amis se bousculent jusqu'à la cabine de pilotage. On a beau chercher et chercher, pas de coffre.

— Nous avons pourtant fouillé partout, dit Isabelle. Je ne comprends pas : les papiers sont là, seul le coffre a disparu.

— Pauvre Raton ! soupire Robert. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? Si c'est une plaisanterie, je ne l'apprécie pas du tout.

— Mais pourquoi aurait-on volé ce coffre ? demande Yvan. Ce n'est certainement pas Raton que l'on voulait enlever. Je pense plutôt qu'on croyait prendre de l'argent ou quelque chose de précieux.

— En tout cas, pour moi, rien n'est aussi précieux que Raton, déclare Robert. C'est mon ami.

Au même instant, une pierre atterrit sur le pont. Isabelle sursaute.

— Oh ! Qu'est-ce que c'est ?

— Un caillou, répond Yvan. Quelqu'un a vu d'où il vient ?

— Il fait trop sombre, répond Robert. On ne distingue plus rien au-delà de la passerelle.

Yvan ramasse la pierre et l'examine. Un message y est attaché :

« Si vous voulez revoir votre compagnon, placez la carte de l'épave sous la grosse pierre, à gauche du quai. Vous avez jusqu'à 23 heures ce soir. »

— Oh ! c'est un enlèvement ! s'écrie Isabelle.

— Pauvre Raton ! s'exclame Robert. Il faut faire quelque chose ! Nous ne pouvons pas le laisser entre les mains de ces bandits !

— Ne nous affolons pas, reprend Yvan. Examinons les faits calmement. Ce message nous apprend au moins une chose : ce fameux plan d'épave que Robert a trouvé il y a quelques semaines, c'est un document précieux puisqu'on cherche à nous le prendre en faisant du chantage.

— Et toi qui m'accusais de rêver quand je parlais de course au trésor, reprend Isabelle.

— Eh bien ! j'avais tort de t'accuser, avoue Yvan ; tu avais raison.

— Et Raton avait aussi raison quand il disait avoir vu des méchants, rappelle Robert. Je commence à me poser des questions sur ces douaniers bizarres qui sont venus fouiller la cale à Sault-à-Gaston, l'autre jour . . .

— C'est bien joli, cette histoire de méchants marins et de trésor, convient Isabelle. Mais il faut d'abord penser à Raton.

— Oui, il faut penser d'abord à Raton, approuve Yvan. Sur le *Mouton Blanc*, nous formons une vraie famille. Lorsqu'un des membres de l'équipage est en difficulté, tous ses frères doivent se porter à son secours.

— Il règne une grande fraternité sur ce bateau, fait remarquer Robert. Aussi, je propose que nous remettions le plan de l'épave à ces bandits. Raton est plus important que ce trésor incertain.

— Bien sûr, acquiesce Yvan, il s'agit avant tout de récupérer Raton. Mais je crois avoir un plan qui nous permettra de faire d'une pierre deux coups.

Sur le pont du *Vagabond*, l'atmosphère est tout aussi tendue.

— Crois-tu vraiment qu'ils marcheront, Beaupré ? demande Gaillard. Après tout, un bâton, ce n'est qu'une tête. Euh, je veux dire, un raton ce n'est qu'une bête . . .

— Ne t'en fais pas, mon petit Gaillard ; les gens du *Mouton Blanc* sont de drôles de numéros ; ils ont beaucoup d'affection pour leur mascotte. Ils lui parlent comme si elle pouvait leur répondre. Crois-moi, ils marcheront à fond de train.

Gaillard consulte sa montre.

— Il est presque 23 heures. Penses-tu que nous devrions aborder la fête bientôt . . . Euh . . . apporter la bête bientôt ?

— Tu t'en occupes, Gaillard. Tu la placeras dans un sac, c'est moins encombrant que le coffre. Nous ne risquons pas qu'elle s'échappe, je lui ai fait prendre un bon somnifère.

— Ah! soupire Gaillard. J'ai hâte que le fou soit verni . . . Je veux dire que le tout soit fini . . .

Les deux hommes se dirigent vers la cabine, en quête de leur victime.

Quelques minutes plus tard, Isabelle et Robert montent en courant sur la passerelle du *Mouton Blanc*. Il reviennent du mystérieux rendez-vous avec un sac de toile.

— Heureusement, tout s'est bien passé, soupire Isabelle. Vite Robert, sortons-le de ce sac.

— Pauvre Raton! J'espère qu'il n'est pas trop mal en point.

Robert ouvre le sac; il en sort le corps flasque et inanimé de Raton.

— Ah non! s'écrie Isabelle. Il n'est pas . . .

Robert palpe la poitrine du petit animal, il examine ses pupilles.

— Non, rassure-toi, Isabelle! Il n'est qu'endormi. On a dû le droguer pour qu'il se tienne tranquille. Quand il aura sommeillé quelques heures, il sera fringant comme avant.

— Ouf! j'ai eu peur. Mais dis-donc, où est mon capitaine de mari? Où est-il passé celui-là?

— Il m'a dit qu'il allait faire un tour sur les quais. Tiens! Le voilà justement qui s'approche.

Yvan grimpe à son tour sur la passerelle.

— Salut, tout le monde! Et comment se porte le prisonnier délivré?

— Il est endormi. Mais il semble en bonne santé, dit Isabelle.

— En attendant, j'ai découvert quelques détails intéressants en me promenant sur les quais. Entre autres, que le *Vagabond* est accosté non loin d'ici.

— Le *Vagabond*? reprend Isabelle. Celui qui nous avait poursuivi quand nous transportions la caisse de M. Sansfaçon?

— Celui qui était dans les parages à Sault-à-Gaston?

— Celui-là même! Je trouve étrange que ce bateau navigue toujours dans les parages lorsqu'il nous arrive des mésaventures. Je n'accuse personne, mais je me pose des questions.

— Sais-tu qui navigue à bord de ce bateau? questionne Isabelle.

— Je me suis renseigné; il n'y a que deux hommes à bord : un nommé Beaupré et un autre du nom de Gaillard. Or, si tu te souviens, Isabelle, l'ancien propriétaire du *Mouton Blanc* se nommait Cyrille Gaillard . . .

— Donc, ce Gaillard pourrait fort bien être au courant de la cachette du plan de l'épave, enchaîne Robert.

— Vous voyez, dit Yvan. Tout finit par s'expliquer.

— Mais qu'est-ce que nous allons faire ? demande Isabelle.

— Le *Vagabond* est en train d'appareiller. Nous allons faire la même chose.

— Ouf ! soupire Robert. Heureusement que notre cargaison a été déchargée cet après-midi.

— Et où irons-nous ? interroge Isabelle.

— Destination inconnue, répond Yvan. Nous allons suivre le *Vagabond*.

— Elle est bien bonne ! s'écrie Robert. Le poursuivant sera poursuivi !

— Mais Yvan, as-tu seulement une idée de l'endroit où le *Vagabond* nous mènera ? s'enquiert Isabelle d'un air soucieux.

— Je suppose que ce bateau nous mènera droit sur la fameuse épave, ma chère Isabelle.

Yvan fouille ses poches et en tire un papier.

— Oh ! J'oubliais de vous dire : voici le plan de l'épave.

— Comment ? s'étonne Robert. Tu ne l'as pas remis aux bandits ?

— Je leur ai remis le plan, mais j'ai pris soin d'en garder une copie.

Isabelle saute au cou de son mari.

— Cher capitaine de mon coeur. Tu trouves toujours la bonne solution.

— Maintenant, tout le monde à son poste ! s'écrie Yvan. Il faut appareiller avant que le *Vagabond* ne nous sème au grand large.

On hisse en vitesse la passerelle, on largue les amarres, on fait démarrer les machines, on s'affaire dans la cabine de pilotage : le *Mouton Blanc* est reparti vers une autre de ses aventures.

Le raton couché dans sa caisse, s'éveille en sursaut, mais il entend les voix familières de l'équipage, il reconnaît le train-train du navire; il sait que ses amis ne lui ont pas fait défaut et qu'il est bien sur son bateau. Alors, il se rendort doucement en rêvant de course au trésor.

Chapitre Deux—La Loi

Après avoir été poursuivi par le *Vagabond* voilà que c'est au tour du *Mouton Blanc* de poursuivre son adversaire. L'enjeu de cette course : une épave dont personne ne connaît la nature. Cette épave contient-elle un trésor ? Qui sait ? Il y a de quoi faire rêver tout l'équipage du petit caboteur. Le *Mouton Blanc* file bon train depuis le petit matin.

C'était au tour d'Yvan de prendre la barre. Isabelle et Robert se sont précipités près de la caisse où Raton vient de s'éveiller de sa longue nuit de sommeil.

— Oh ! Ma tête ! murmure le raton.

— Brave petit raton ! s'écrie Robert. Tu peux dire que tu nous as fait peur.

— Pour ça, oui, d'ajouter Isabelle. Nous avons été très inquiets, tu sais. D'abord quand tu as disparu, puis ensuite quand nous t'avons su prisonnier et enfin quand, délivré de ta prison, nous t'avons retrouvé dans un sac, aussi mou qu'un jouet de peluche . . .

— Allons ne vous en faites plus ! dit le raton en s'étirant. Aujourd'hui, je suis bien vivant et prêt à reprendre mes fonctions de mascotte.

— Raconte-nous donc un peu comment s'est passé ton enlèvement ?

— D'abord, j'étais placé dans cette boîte poussiéreuse où m'a mis Robert. J'ai senti tout à coup qu'on me secouait comme un tapis. Un peu plus tard, le couvercle du coffret s'est soulevé, et j'ai aperçu les deux méchants de l'autre jour, les mêmes qui étaient venus fouiller la cale du *Mouton Blanc* . . .

— C'est bien ce qu'Yvan avait conclu, dit Isabelle. Ce sont les marins du *Vagabond* qui s'étaient fait passer pour des douaniers.

— Un peu plus tard, il y en a un qui m'a apporté une soucoupe de lait. J'ai bu quelques gorgées de lait, puis je me suis endormi. Et voilà, ce matin je m'éveille ici . . .

— C'est bien ce que je croyais, affirme Robert. On t'a fait prendre un somnifère.

— Tout est bien qui finit bien, conclut Isabelle. À présent, Raton, tu vas participer à notre nouvelle aventure.

— Quelle aventure ? demande le raton.

— Mon cher Raton, annonce Robert, sache que le *Mouton Blanc* est en route pour une chasse au trésor !

Yvan sort la tête de la cabine.

— Isabelle ! Apporte tes lunettes d'approche. Je crois que nous allons rejoindre le *Vagabond*.

Isabelle accourt.

— Tu as raison, dit-elle à Yvan. C'est bien du *Vagabond* qu'il s'agit.

— Je crois qu'il s'en va vers l'île aux Canards, dit Yvan. Tu veux bien faire le point sur la carte, Isabelle? Nous allons nous en assurer.

Isabelle déplie la carte posée sur la petite table de la cabine. Elle se met aussitôt à ses instruments.

— C'est quand même étrange, dit-elle. Nous poursuivons le *Vagabond* dans les mêmes parages où il nous avait lui-même poursuivis il y a quelque temps.

— En tout cas, j'aime mieux être le chasseur que le gibier, répond Yvan.

Soudain, une voix se fait entendre à la radio : « La Coopérative des mers du Haut-Canada au *Mouton Blanc* ! La Coopérative des mers du Haut-Canada au *Mouton Blanc* ! À vous ! »

Yvan prend le micro, en faisant une moue contrariée.

— Ici, Yvan Santerre, capitaine du *Mouton Blanc* ! Vous recevons clairement ! À vous !

— La Coopérative au *Mouton Blanc* ! Établissez votre position immédiatement ! À vous !

— Le *Mouton Blanc* à la Coopérative ! Nous nous dirigeons vers le sud-est, cap sur l'île aux Canards ! À vous !

— La Coopérative au *Mouton Blanc* ! Vous avez négligé de nous signaler votre départ de l'île Royale ! Nous avons une autre mission pour vous !

— Nous avons dû partir très rapidement, dit Yvan au micro. Nous ne pouvons pas accepter de mission pour le moment ! Nous avons une tâche urgente à accomplir ! À vous !

— Comment ? Une tâche à accomplir ? Arborez-vous encore le pavillon de la Coopérative des mers du Haut-Canada ? À vous !

— Nous sommes toujours à votre service ! rétorque Yvan. Mais considérez-nous en congé pendant quelques jours. Nous reprendrons le contact aussitôt que possible. Terminé !

— Eh bien ! s'exclame Isabelle. Je ne te reconnais plus. Toi qui refusais de croire à cette épave, voilà que tu braves les fonctionnaires de la Coopérative pour te lancer à la poursuite du *Vagabond* !

— C'est que j'ai retrouvé l'esprit d'aventure de mon grand-père Léonidas, quand il a commencé sa carrière à bord du *Mouton Blanc* ! déclare fièrement Yvan.

— Voyons ! Ne me dis pas que ton grand-père a aussi exploré des épaves !

— Bien sûr que mon grand-père Léonidas a exploré des épaves!

— Excuse-moi de mettre ta parole en doute, mais à l'époque de ton grand-père, les appareils de plongée n'étaient pas très perfectionnés. De plus ces appareils n'étaient pas à la portée d'une simple petite goélette.

— Bien entendu! admet Yvan. Mais, bien naïf celui qui croit que toutes les épaves se trouvent au fond de l'eau. Si tu savais l'histoire d'épave que mon grand-père m'a racontée . . .

— Tu devrais la raconter, cette histoire. J'ai bien hâte de l'entendre, dit Isabelle.

Yvan commence aussitôt le récit d'une autre aventure du grand-père Léonidas.

— Léonidas Sansterre était parti un bon matin par une journée de novembre. Depuis le lever du soleil, le temps avait été vilain. C'était gris devant et c'était gris derrière. Un vent d'est charriait de la neige mouillée que les rafales faisaient tournoyer.

*Renseignements :*

XYZ éditeur

Case postale 608, succursale N  
Montréal (Québec)  
Canada H2X 3M6

Tél. : (514) 525-9518

Agent : Monsieur Gaëtan Lévesque,  
directeur

**BIOGRAPHIE**

*André Major est né à Montréal, le 22 avril 1942. Lecteur et correcteur de manuscrits aux Éditions du Jour, après avoir dû abandonner ses études à moins de vingt ans, il collabore à diverses publications (du Petit Journal à Maintenant en passant par Liberté). En 1963, il participe à la fondation de la revue Parti pris: dès lors son engagement dans la réalité québécoise devient une ligne de force qu'il élargit par un constant intérêt pour les littératures étrangères, comme en témoigne sa collaboration aux pages littéraires du Devoir (1967-1970) et de La Presse (1972-1979). Au terme d'un séjour d'un an à Toulouse, il entreprend une chronique romanesque intitulée Histoires de déserteurs dont le troisième volet, Les Rescapés, a été couronné par le Prix du Gouverneur général en 1977. La plupart de ses oeuvres ont été traduites en anglais. Après avoir été le secrétaire de la Coopérative d'édition Les Quinze, il participe à la création de l'Union des écrivains québécois. Il est réalisateur au service des émissions culturelles de la radio de Radio-Canada depuis 1973. Après La Folle d'Elvis en 1981, il publie en 1987 une novella, L'hiver au coeur.*

**RÉSUMÉ**

Un homme, une femme. L'action se passe dans les années soixante-dix. Il est directeur littéraire, son patron n'apprécie pas qu'il ait perdu un livre vendable aux mains d'un concurrent. Plutôt que d'accepter de travailler à la production, il démissionne. La femme avec qui il vit depuis cinq ans, et qui est devenue militante féministe, s'est détachée de lui. Qu'à cela ne tienne, il met un terme à cette liaison.

Voici Antoine qui cherche pourtant à s'inventer un nouvel avenir, retournant sur les lieux du passé, quelque part au-dessous du pont Jacques-Cartier. Il pense à son enfance, à ses années d'écolier, à l'enfant dont il n'a pas eu la garde et qu'il voit trop rarement. Croyant rompre avec le passé, il s'y plonge de plus en plus, pour le plaisir sans doute de la nostalgie.

Et puis voici la femme. Huguette, patronne d'un petit restaurant de l'est de la ville. Il avait dix ans, elle en avait douze, elle avait voulu l'embrasser, il s'était enfui honteusement . . . Elle a aussi un passé et n'attend pas grand-chose de l'avenir. Ils feront l'amour, s'aimeront-ils ? Ont-ils encore chacun les ressources affectives qu'il faudrait ? Leur commune lassitude et leurs espoirs déçus vont-ils plutôt les séparer ?

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

« On aura reconnu chez Antoine un personnage de l'oeuvre d'André Major. Son dernier livre, *L'hiver au coeur*, est une nouvelle de 77 pages très denses, d'un jet net, d'un art accompli. »

(Réjean Beaudoin, *Liberté*, n° 172)

« *L'hiver au coeur* est un texte bref — à peine 77 pages — mais brillamment écrit, dans une langue étonnamment précise. Ici tout est mesuré, sans bavure ni excès; tout confirme la maîtrise du romancier qu'est André Major. »

(Guy Cloutier, *Le Soleil*, 25 avril 1987)

« Je crois l'avoir déjà dit quelque part mais il est nécessaire de le répéter car ce n'est pas encore vérité courante : l'oeuvre d'André Major est une des plus honnêtes et des plus convaincantes qui se soient construites au Québec depuis un quart de siècle. Il ne fait pas joujou avec les colifichets de la modernité. Il pratique une forme de réalisme assez rare dans nos lettres, et qui est en elle-même une vision du monde : il s'agit de donner le maximum de réalité concrète à chaque chose, à chaque visage, pour éviter qu'ils ne se dissolvent dans l'acide des doutes et des vérités contradictoires. Si le personnage de *L'hiver au coeur*, à la fin, est encore un être humain assez présentable malgré tous les abandons qu'il a subis ou qu'il a provoqués, c'est qu'il a obtenu confirmation de son humanité par une autre, une femme livrée comme lui aux angoissantes dérives de l'existence. »

(Gilles Marcotte, *L'Actualité*, juillet 1987)

« [...] les oeuvres de M. André Major, simples de forme, sont multiples quant aux possibilités de lecture. Dans l'univers attachant de *L'hiver au coeur*, il y a ce qu'il faut pour toucher beaucoup de lecteurs. »

(Réginald Martel, *La Presse*, 28 mars 1987)

« Comme Tchekov, Major maîtrise le sous-entendu, n'insiste pas, laisse que, d'elle-même et sans presque en avoir l'air, toute une charge émotive sourde de quotidiennetés apparemment banales, sans doute parce qu'il sait profondément que l'événement n'est qu'une enveloppe interchangeable et que le vrai, c'est dedans qu'il a lieu. Mais le dedans n'est pas toujours touffu. Il arrive que, passagèrement ou pour longtemps, il s'y trouve la même « sécheresse graphique » que l'écrivain en panne ou simplement sans grâce décèle dans les mots qu'il trace. Ce n'est pas sans remède. Et l'abondance a parfois des sources moins compliquées que l'on s' imagine : Vendredi. Sacha. Hugette.

J'ai beaucoup aimé *L'hiver au coeur*. J'y ai trouvé, outre l'écriture solide et franche de Major, une grande tendresse, beaucoup de beauté. [...] il m'a été fort agréable de constater que pour cet écrivain au moins, pour cet homme au moins, deux êtres peuvent s'aimer sans chercher midi à quatorze heures, et que l'amour n'est ni menaçant, ni compliqué, ni bête. »

(Marie José Thériault, *Lettres québécoises*, n° 46)

EXTRAITChapitre un

Il approchait de la trentaine quand tout ou à peu près se mit à aller de travers. Au travail, pour commencer, où le patron ne lui pardonnait pas d'avoir laissé passer le manuscrit d'une des grandes voix de la féminitude, ce qui permettait à un des obscurs concurrents de pavoiser aux salons du livre de Montréal, Paris et Francfort. « Tu perds ton flair, Antoine. L'heure est à la parole des femmes, et toi, ce que tu me présentes pour la saison prochaine, ça rime à quoi? insistait-il, son large front ravagé par les soucis. Tout ce que tu as trouvé, c'est une poétesse au bord de la retraite et deux romancières qui radotent avec un certain talent, d'accord, mais la Kate Millet qu'on attendait, tu lui dis d'aller ailleurs. » Antoine faillit lui faire remarquer que Kate Millet n'était peut-être pas à sa place dans une collection ouverte aux seuls romanciers et poètes; il se contenta de répliquer qu'il faisait de son mieux avec ce qu'il recevait et qu'il était d'ailleurs surchargé depuis qu'il assumait la responsabilité de la production en plus de la direction littéraire. Les choses en étaient restées là, mais le patron ne le portait plus dans son cœur. Ça sautait tellement aux yeux que les auteurs n'acceptaient plus aussi facilement les corrections qu'il leur suggérait.

Chez lui, ça n'allait guère mieux, Nicole traversant une crise d'identité, selon ses propres termes. Les rares fois, au cours de cet interminable hiver, où ils se payèrent le luxe de discuter de leur vie commune, ils n'arrivèrent à rien de bon, elle, affirmant qu'elle n'avait rien de personnel à lui reprocher, sauf d'être là, comme une ombre qui l'empêchait de s'épanouir, tandis que lui s'évertuait à pousser la bonne volonté jusqu'à s'attribuer une plus grande part de responsabilités domestiques. Il renonça même à la délicieuse sieste du samedi après-midi et se coupa la barbe, comme elle le lui avait maintes fois suggéré. Mais elle ne paraissait se rendre compte de rien, toute à ce tourment dont la subtilité lui apparut le jour où, excédée par le zèle qu'il déployait, elle lui avoua qu'elle s'épuisait à se défaire des liens qui la rendaient dépendante de lui, comme elle l'avaient longtemps été de ses parents, et que tout ce dont elle avait besoin — un urgent besoin —, c'était de savoir qui elle aurait été si les hasards malencontreux de l'existence ne l'avaient pas mise sur son chemin. Passablement ébranlé par cette révélation, il lui demanda ce qu'elle attendait de lui et elle exigea alors, les poings serrés, qu'il quitte leur chambre et surtout qu'il cesse de lui tourner autour quand elle rentrait tard, après ses séances de thérapie collective. Il dissimula tant bien que mal sa frustration et installa un lit de camp dans le boudoir où il lisait les manuscrits que l'effervescence créatrice déversait sur son bureau jour après jour. Ce réaménagement le fit renouer avec des habitudes de célibataire : tous les soirs, après avoir grignoté sur le bord de la table, il s'enfermait avec du travail et un litre de rouge.

Un soir, comme elle rentrait, fourbue et visiblement abattue, il se risqua à lui caresser les cheveux. Elle le repoussa avec un air horrifié en lui apprenant qu'elle était la seule de sa bande à encore supporter un partenaire mâle. Il tenta bien d'amorcer une discussion, mais elle se réfugia comme toujours sous la douche, après avoir verrouillé la porte. Le jour même, le

patron l'avait convoqué pour lui laisser entendre qu'à bien y penser, il avait raison de se plaindre, qu'on lui avait donné trop de travail et que la solution, autant pour nous que pour toi, c'était peut-être qu'il s'en tienne à la production, Aline Paré étant disposée à prendre charge du comité de lecture. Elle devait justement passer le lendemain et il comptait lui proposer la direction littéraire de la maison, à moins qu'il n'ait des objections, mais elles avaient besoin d'être bonnes. Antoine était demeuré impassible, comme si tout cela avait cessé de la concerner. Le patron avait cru bon, pour lui faire avaler la chose, de lui laisser entrevoir un séjour à Francfort.

Il aurait voulu éprouver de la colère, même après coup, contre le patron, contre Nicole aussi. Mais il ne ressentait rien d'autre qu'une profonde lassitude, plus proche de l'ennui que du désespoir. Il enfila son manteau de cuir noir — qu'il portait déjà quand il avait connu Nicole six ans plus tôt — et sortit marcher un peu. Il ne neigeait plus depuis des jours mais l'air demeurait humide. Le boulevard Saint-Joseph était désert comme toujours, passé l'heure de pointe. Il se rendit jusqu'à la montagne avant de revenir s'étendre, une heure plus tard, sur l'inconfortable lit de camp à quoi le condamnait le désir d'autonomie de Nicole. Bien que ne dormant pas, il avait l'esprit vide, traversé de pensées inconsistantes. Il finit pourtant par dormir deux ou trois heures avant que le clarté du petit matin filtre à travers la toile jaunissante qu'il laissait toujours baissée.

Il se leva, vaguement nauséux, renonça au rituel inaugural du café et se rendit au bureau, pas rasé et bien en avance sur l'heure d'ouverture. La seule vue des manuscrits empilés sur sa table et des messages glissés sous le téléphone lui souleva la coeür. Il inséra un feuillet dans la IBM, rédigea une lettre de démission aussi succincte que possible — un seul paragraphe d'environ sept lignes —, la plia en trois et la glissa dans une enveloppe avec une clé qu'il libéra de son trousseau. Après avoir poussé l'enveloppe sous la porte du bureau patronal, il quitta sans le moindre regret les lieux où il avait passé le plus clair de son temps ces trois dernières années.

Il marcha rue Saint-Denis, excité par les effluves printaniers que charriait un imprévisible vent du sud. Le ciel s'était lavé de ses mauvaises humeurs des derniers jours et il était d'un bleu très net. Antoine finit par revenir sur ses pas pour monter dans la vieille Renault qui, en démarrant, laissait derrière elle une poussière de rouille. Il roula doucement vers le nord avec le sentiment persistant d'avoir trop vécu déjà et d'en avoir assez. Il se soupçonna un instant d'avoir de l'amertume au coeür, mais pour très vite conclure que c'était l'hiver qu'il avait en lui, depuis toujours peut-être, comme Nicole avait fini par le deviner. Il n'avait emporté qu'une seule valise contenant le strict minimum. Il se reprocha d'avoir filé sans un mot. Elle le connaissait assez, tout de même, pour se rendre compte que s'il avait emporté son Littré, c'était parce qu'il ne rentrerait pas avant quelques jours. Une fois sorti de la ville, il se prit à souhaiter très fort de disparaître dans le paysage qui s'étalait, blanc et fade comme du sucre, des deux côtés de la route.

L'itinéraire lui était si familier qu'il demeura indifférent à la monstrueuse prolifération de bicoques jalonnant la route avec ces affiches criardes et fautives la plupart du temps, ces meubles hors d'usage qu'on exposait sur les balcons, ces amoncellements de débris de toutes sortes qui émergeaient comme des épaves avec la fonte des neiges. Après avoir traversé la plaine et ses pinèdes ravagées, il entrevit avec soulagement les montagnes qui faisaient le dos rond contre le ciel, mais sans être ému à la vue des repères familiers — le petit pont surplombant la rivière dont l'eau s'était épaissie au cours des ans au point de prendre une coloration d'un brun un peu repoussant, et puis le virage assez raide, passé lequel apparaîtrait l'affiche en pointe de flèche indiquant le domaine familial, la grande maison blanche au toit de tôle rouge avec ses mansardes comme autant d'yeux ouverts sur le paysage et les bâtiments transformés en chalets trente ans plus tôt. Il se gara au bord du fossé, baissa la vitre et respira longuement l'air sec des montagnes avant de s'aventurer sur le chemin abrupt menant là-haut. Sous la dernière neige, sèche comme de la poudre, une croûte de glace l'empêchait de s'enfoncer. Un long moment se passa sans qu'il ne fasse rien d'autre que s'imprégner de l'éblouissante lumière de cette journée de mars. Aucune pensée ne lui venait, pas même sous la forme insidieuse du souvenir, comme s'il était devenu étranger à son propre passé et à lui-même. C'était la première fois qu'il revenait ici sans rien éprouver ni rien attendre. Bien des fois auparavant, quand ça ne tournait pas rond, il lui avait suffi d'un séjour de deux ou trois jours, parfois même de quelques heures, pour retrouver une espèce de jubilation intérieure. Mais les lieux avaient maintenant perdu leur pouvoir magique.

Ce fut une fois au volant de la Renault qu'il sentit la faim lui revenir, une de ces faims impérieuses, exigeantes et féroces, comme il lui en venait jadis, au retour d'une longue promenade. Il s'arrêta devant une brasserie flanquée d'un gros pin solitaire et qu'on avait baptisée de ce fait *Au gros pin*. Il n'y avait qu'une demi-douzaine de clients, des routiers, installés au comptoir. Lui, à son habitude, s'attabla près d'une fenêtre, attendant que le serveuse daigne l'apercevoir. C'était une fille un peu grasse, avec des cheveux bouclés et de beaux yeux humides. Il commanda le spécial du jour qui comprenait une soupe aux légumes, du ragoût de boulettes avec de la purée de pommes de terre et du gâteau aux carottes sans doute moins succulent que celui de sa tante Palma à qui il aurait dû rendre visite, deux minutes plus tôt, alors qu'il passait devant chez elle. Parce que la serveuse lui avait souri comme à une vieille connaissance, il se mit à imaginer l'existence routinière qu'elle devait mener, la grisaille des journées passées ici, dans les limbes de cette brasserie, avec pour seule éclaircie les jours de congé, mais peut-être ne pouvait-il rien voir, rien sentir, qu'à travers son propre désarroi. Renonçant au café qui avait refroidi, il s'extirpa de la songerie où il s'était enlisé et se rendit au comptoir régler son addition. La serveuse lui rendit sa monnaie sans perdre de vue le client à qui elle racontait que sa fille n'allait pas mieux et qu'elle devait retourner chez le médecin le soir même. Il roula vers la ville, moins enclin que

tout à l'heure à renoncer au douteux devoir de survivre, peut-être parce qu'il lui semblait jouir enfin d'une disponibilité totale à laquelle, une semaine plus tôt, il n'aurait même pas osé rêver. Tout pouvait encore lui arriver, il n'aurait su dire quoi ni ce qu'il attendait de tout ce temps qui lui appartenait en propre maintenant. Il résista à l'envie de passer chez lui : il fallait que la rupture se consomme tout à fait. Il avait surtout peur, en revoyant Nicole, de replonger dans l'espèce de compromis où il avait végété ces derniers mois. Il traversa la ville, marauda rue Sainte-Catherine jusqu'à ce qu'il aperçoive, au-dessus d'un snack-bar désuet, l'affiche Tourist rooms.

Un gros garçon glabre, sans âge, finit par apparaître sur un fauteuil roulant qu'il conduisait brusquement. Antoine dit qu'il voulait louer une chambre pour la semaine. Le gros garçon lui tendit une clé passée dans un anneau grand comme un bracelet après avoir réclamé une avance de vingt dollars. Une lampe Tiffany, suspendue à une chaîne, éclairait à peine l'escalier qu'il achevait de monter lorsqu'il entendit le gros garçon lui crier : « Les closettes sont au fond ! » La chambre numéro 5 donnait sur une cour encombrée d'objets inutilisables. Les tentures étaient si poussiéreuses qu'après les avoir écartées, il se mit à éternuer comme un allergique. L'austérité de la pièce lui plut immédiatement : rien ne décorait les murs d'un beige pisseux et le mobilier se composait d'une commode supportant un miroir ovale, d'un fauteuil recouvert d'une housse fleurie et d'un lit qui se creusait en gémissant dès qu'on s'y étendait.

Il vida sa pipe dans le cendrier de verre qui se trouvait à sa place sous la lampe de chevet aussi démodée que le reste et s'adossa à la tête du lit, sans se donner la peine de défaire sa valise. Il se sentait curieusement détaché de tout, comme s'il avait enfin échappé au courant de la vie et qu'il en était devenu un simple témoin. Les autres jouaient à vivre — Nicole et ses copines à se libérer d'un esclavage millénaire, le patron à se prendre pour le Robert Laffont local. Mais il fut incapable de se dire que la serveuse de tout à l'heure jouait, elle aussi : elle se contenait peut-être de survivre tant bien que mal, entre la brasserie qui lui prenait tout son temps et sa fille malade.

Il y eut des pas lourds sur le palier, une porte qui se verrouilla, des rires étouffés, puis des cris un peu plus tard où il crut reconnaître le langage oublié de la jouissance et il entrevit la serveuse aux yeux humides et au beau sourire. Il éprouva une violente envie de jouir. Ça lui manquait depuis si longtemps qu'il céda à ses propres caresses avec un soulagement un peu honteux. Une porte grinça sur ses gonds, puis ce fut le silence et il put enfin se laisser aller à la somnolence qui lui brouillait la vue. Quand il se réveilla, il se rendit compte qu'il était trempé. Il voulut se déshabiller mais retomba aussitôt dans un sommeil agité. Il n'aurait su dire combien de temps il avait dormi quand un va-et-vient le réveilla tout à fait. Il ralluma la lampe de chevet, agacé par l'image que lui renvoyait ce miroir ovale de la commode sans doute utile quand on faisait l'amour. Il y perdit son-veston de velours pour le masquer et consulta son livret de banque, calculant qu'il pouvait tenir le coup un bon mois, peut-être un peu plus, s'il vivait frugalement. Le temps de voir venir. Il

fut tenté d'envoyer un mot à Nicole, son ressentiment de la veille lui paraissant déplacé. Ils avaient tout de même vécu ensemble, sans passion aucune, mais dans une sorte d'entente cordiale, du moins jusqu'à cette crise dont elle était loin d'être sortie. Lui aussi avait des malaises qui le minaient, à la fin de chaque automne, mais qui se résorbaient d'habitude avec les premières neiges.

Il avait très faim, mais il devait faire nuit encore. L'idée de se retrouver dans un restaurant désert le retint de sortir. Il défit sa valise, retira la chemise qu'il portait et enfila un chandail de coton ouatiné. Après avoir essayé de lire, il alluma sa pipe en regardant une buée rosée éclairer le ciel avec une lenteur désespérante. Son estomac gargouillait toujours. Il finit par s'habiller et descendit. En sortant, il croisa un travesti dont le maquillage s'était lamentablement décomposé. Il marcha rue Sainte-Catherine avec le curieux sentiment que tout lui appartenait à nouveau, alors même qu'il n'avait plus rien. Un pigeon se laissa tomber d'une corniche pour se régaler à même un sac à déchets éventré qu'on avait sorti trop tard. Rasséréné par l'air vif, il prenait plaisir à marcher seul dans le petit matin. Par l'entrebâillement d'une porte lui parvint l'odeur familière du bacon et du pain grillé. Il se trouvait devant un restaurant un peu voyant, avec des lampes pyramidales au-dessus des tables et un long comptoir derrière lequel s'étalait une glace où on pouvait se dévisager avec plus ou moins de satisfaction. Il préféra s'attabler près de l'entrée d'où il pouvait à la fois voir la rue et la salle encore déserte. Deux types, installés au comptoir, prenaient leur café en interpellant la patronne à tout moment pour lui en conter une bonne. Elle paraissait contrariée à en juger par le sourire figé qu'elle leur adressait. Un peu plus tard, une fille poussa la porte, à bout de souffle. Elle eut droit à des reproches assez raides de la part de la patronne qui finit par lui apporter le menu. Elle le lui tendit en le dévisageant, comme étonnée d'avoir affaire à un inconnu. Elle portait une combinaison vert bouteille, des souliers noirs à talons hauts dont le bout ouvert laissait poindre le gros orteil et deux broches vieil or qui refoulaient ses cheveux noirs derrière ses oreilles. Il commanda tout de suite le petit déjeuner classique en insistant pour avoir un jus d'orange frais. Elle répliqua qu'elle ne le servait pas autrement et récupéra le menu sans cesser de le dévisager, à cause de sa barbe de deux jours, supposa-t-il.

Ce fut la serveuse retardataire qui lui apporta son petit déjeuner. Elle avait un visage de fouine fatiguée et des bras démesurés, aussi blanche que le reste de sa personne. Manger le réconcilia avec l'existence, du moins avec ce qu'elle a de plus animal. Il reprit du café en observant tantôt le spectacle de la rue, tantôt le comptoir derrière lequel la patronne s'agitait, aux prises avec des clients dans la trentaine avancée et visiblement soucieux de se faire valoir. Il resta là près d'une heure, à fumer, l'esprit en vadrouille, mais curieusement attentif à tout. Il fit pourtant par en avoir assez et se rendit à la caisse, son manteau sur le bras. La patronne écrasa sa cigarette pour calculer ce qu'il lui devait. Au moment de lui rendre sa monnaie, elle ferma les yeux à demi, comme dans un ultime effort de concentration : « Ah, là, je te reconnais !

Attends-moi une minute.» Elle régla ses comptes avec un client qui s'impatientait, puis, le sourire aux lèvres, s'accouda devant lui : « C'est bien Toine, ton nom ? — Oui, dit-il. — Tu m'as pas reconnue ? Est-ce que j'ai changé à ce point-là ? » Ce visage rond au teint mat, ces lèvres d'un rose violacé et surtout ces yeux pers, un peu bridés, il n'eut pas à les scruter longtemps avant de leur accoler un nom : « Huguette », s'écria-t-il, sans se rendre compte que tout le monde le regardait. Elle avait éclaté de son rire de fillette délurée, et il se la rappela avec ses tresses, ses jeans qu'elle était seule à porter dans le quartier et le goût scandaleux qu'elle avait pour les jeux de garçons. « Moi qui t'imaginai missionnaire quelque part en Afrique », dit-elle en posant la main sur son bras. Ils se mirent d'accord pour se revoir le soir même, après sept heures, puis il sortit en oubliant d'enfiler son manteau.

L'air égaré, il monta la rue Cartier jusqu'à la rue Ontario qu'il prit vers l'est, retrouvant d'un seul coup le décor à la fois familier et déconcertant de son enfance — boutiques qui ne payaient pas de mine avec leur bric-à-brac poussiéreux, tavernes converties en brasseries affichant des photos de danseuses, dépanneurs et laveries ayant en commun le même air désaffecté à cette heure du jour. D'où il était, il pouvait voir l'échafaudage vert-de-grisé du pont Jacques-Cartier qui se dressait au-dessus d'un fleuve invisible. Une haleine de ruelle le surprit tout à coup. Cette inoubliable puanteur de déchets en train de se décomposer dans la neige fondante annonçait la venue du printemps et lui mettait le cœur en fête. Il s'arrêta devant la grosse église dont la masse de pierres dominait les maisons basses qui l'environnaient. Des années durant, il y avait servi les offices du curé Thuot pour quelques pièces de monnaie que le vieil avaro lui recommandait vivement de déposer dans le tronc de saint Antoine, son saint patron. Il n'en faisait rien, ces gages servant à défrayer ses déplacements. L'odeur de l'encens ne l'avait jamais ému, mais la sortie des vêpres, les dimanches soirs d'automne, lui avait procuré de délicieux frissons. Face à l'église, il y avait un kiosque à journaux, maintenant disparu, où il venait très tôt, le samedi matin, acheter *le Petit Journal* dont les bandes dessinées lui donnaient de quoi rêver des heures durant.

Il nota alors la totale absence de verdure qui n'était sans doute pas étrangère à la désolation du quartier. Il passa devant la maison de briques délavées dont il avait dévalé l'escalier gris des centaines, des milliers de fois, déçu de voir que les fenêtres n'étaient plus flanquées de leurs persiennes vert sapin. Mais il y avait près de quinze ans qu'il n'avait pas remis les pieds ici. L'épicerie du coin n'avait pas changé, elle, toujours tenue par les mêmes propriétaires si l'on se fiait à l'affiche défraîchie. Puis il aperçut la porte cochère, interdite maintenant par une grille, par où ses frères et lui se faufilaient pour se rendre à l'école sans avoir à affronter les durs de la rue Cartier. Ce n'est qu'une fois au collège, exilé dans la Rome antique, qu'il put oublier les bagarres de ruelle dans lesquelles son frère cadet s'arrangeait pour l'entraîner.

Il découvrait maintenant un monde étroit — quelques rues, quelques noms, des souvenirs de jeux et de mauvais coups, presque rien, en fin de

compte —, mais ce monde-là avait longtemps constitué tout ce qu'il connaissait de Montréal. Un sentiment d'étouffement le fit s'éloigner vers la rue De Lorimier, jusqu'au petit parc dépourvu d'arbres où il avait appris à patiner. Comme il aboutissait devant la polyvalente qu'on avait construite sur les ruines du stade des Royaux, une espèce de berger sorti de nulle part s'approcha pour lui flairer les bottes. Il s'accroupit en lui chuchotant quelques mots. Le chien avait, comme toujours, des yeux désolés et chassieux. Même après avoir flâné dans une tabagie où il acheta du tabac et un journal, il le retrouva assis devant la porte, le regard implorant. Une sorte d'allégresse lui vint de ce compagnonnage inattendu. Il marcha encore, sans but, les mains dans le dos et fumant paisiblement dans l'animation de ce vendredi matin. Il finit par revenir sur ses pas après avoir dérivé pas loin d'une heure vers l'ouest, le chien toujours à ses trousses, et il entra dans une brasserie lire son journal en prenant de la bière. Un peu plus tard, comme la salle se peuplait, il commanda deux de ces grosses saucisses marinées qui avaient longtemps été son menu du midi et il sortit, un peu éméché. De ne pas apercevoir le chien le soulagea et le déçut en même temps. Le temps s'était adouci. On étirait son heure de repas, on s'attardait devant les vitrines. Il passa encore une heure ou pas loin à errer dans les environs, savourant infiniment les odeurs de frites, de steak grillé et de poulet. Il faisait trop beau pour rentrer où que ce fût. Trop beau, et il n'en revenait pas d'avoir si facilement rompu avec l'existence laborieuse et grise qu'il avait menée jusqu'à la veille. Cela lui paraissait incroyable et fabuleux, d'une beauté presque insupportable du fait de ne pouvoir la partager. Il pensa à Huguette avec qui, dans quelques heures, il ne manquerait pas de brasser des souvenirs dont chacun aurait une version personnelle et inaltérable. Et lui revint tout à coup, avec une intensité aussi grande que lorsqu'elle s'imposait à lui durant son sommeil, une scène qui le troublait encore et lui faisait honte. Il devait avoir douze ou treize ans, elle pas plus de dix, et ils jouaient dans le parc Rouen, un soir d'automne, cachés dans un amoncellement de feuilles mortes dont le parfum âcre le grisait. Elle se colla contre lui en lui demandant abruptement de l'embrasser et lui, en bon militant de la Légion de Marie qui se vouerait bientôt au sacerdoce, avait bêtement fait allusion à son jeune âge, comme s'il ne la savait pas bien en avance sur les autres, et s'était dégagé de son étreinte. Rééditant l'exploit souvent cité de Guy de Larigaudie, il avait effectué un retrait stratégique, mais Huguette l'avait rejoint, insistant pour qu'il la porte sur ses épaules. Il s'était accroupi et il avait senti ses cuisses chaudes se fermer comme un carcan autour de son cou. Il l'avait ramenée derrière chez elle, remué jusqu'aux entrailles et sûr d'avoir frôlé un danger mortel pour son âme.

Il avançait maintenant dans une sorte de brouillard où se noyaient les gens, la rue, les odeurs, tout ce qui, l'instant d'avant, s'imposait à ses sens. Et il éprouva très fortement l'envie de s'isoler pour écrire, mais sans arrière-pensée professionnelle, simplement pour ne pas laisser filer les choses comme il l'avait fait depuis un bon bout de temps, stérilisé par l'espèce d'indifférence qui l'avait peu à peu submergé entre les murs de son bureau de la rue Saint-Denis de telle sorte que sa vie avait fini par se résumer aux tâches

quotidiennes, urgences commodes qui l'avaient détourné des siennes propres. Il se mit à la recherche d'une papeterie et se retrouva dans une de ces librairies où on vend de tout, hormis les livres. Il acheta des stylos-feutre et quelques rames de ce papier quadrillé sur lequel il écrivait depuis la collège. En revenant, il aperçut une contravention sous l'essuie-glace de sa Renault qu'il renonça à déplacer et poussa la porte vitrée du vestibule mal éclairé où le gros garçon dormait, affalé dans son fauteuil roulant, devant le téléviseur allumé dont il baissa le volume avant de monter. Rendu dans sa chambre, il écarta les tentures fleuries et poussa le fauteuil contre la fenêtre sur le rebord de laquelle il s'installa pour écrire. Mais l'état de grâce n'avait pas duré et il retrouva l'espèce de vacuité intérieure qu'il connaissait bien, les mots se vidant de leur substance, réduits à leur sécheresse graphique. Il s'acharna longtemps à réanimer le langage de ce qu'il avait éprouvé si fortement dans la rue, ce mélange de trouble et de honte que sa rencontre avec Huguette avait fait ressurgir avec une étonnante précision. Des sueurs froides lui coulaient des aisselles et il y renonça, se déshabilla pour faire une sieste pendant que la maison était encore calme.

## 2

Il courait sous la pluie battante, essayant sans y parvenir d'ouvrir les portes des remises de tôle galvanisée, tandis que la horde des poursuivants se rapprochait. Son sang coulait comme un sirop tiède de son oreille gauche où il avait reçu un coup de bâton. Au bout de la ruelle, on l'attendait en poussant des cris. Il s'agrippa alors à une clôture de planches qu'il tenta d'escalader en s'écorchant les mains aux fils barbelés, insensible aux coups qu'on lui donnait. Ce fut son propre cri qui le réveilla en sursaut, le corps trempé. Il se leva après avoir allumé la lampe posée sur la petite table vernie et s'acharna à ouvrir la fenêtre qui demeurait bloquée. Il se mit à marcher pour chasser de son esprit ces images de terreur, mais le cauchemar lui collait après, rien à faire, vraiment. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas été victime d'agression dans son sommeil, et voilà que ça recommençait au moment où il s'engageait dans une autre existence, comme pour lui rappeler qu'on ne se défaisait pas de soi comme du reste.

Il se rendit dans la salle de bains plus ou moins bien entretenue, éclairée par une ampoule nue vissée au plafond, et poussa le verrou après avoir hésité à prendre une douche dans l'étroite cabine d'aluminium. Il dut se sécher avec sa chemise de pyjama. Quand il sortit de là, il n'était pas cinq heures. Il s'habilla et monta dans la Renault pour se rendre à l'appartement prendre divers effets qui lui manquaient. Sitôt entré, malgré l'odeur familière des lieux, il éprouva le sentiment d'être un intrus. Il fourra des vêtements et des serviettes de bain dans un grand sac, tout à fait indifférent aux plantes qu'il avait si longtemps soignées et aux meubles parmi lesquels il avait séjourné, puis il opéra dans la bibliothèque une sélection minutieuse, se contentant des livres dont il était à peu près assuré d'avoir besoin. Il récupéra, pour finir, sa machine à écrire, son magnétophone portatif et une pile de cassettes

contenant ses musiques préférées. Il transporta le tout dans le coffre de la Renault, puis rentra sans trop savoir pourquoi, le temps de constater à quel point les apparences le trahissaient, à quel point les lieux avaient cessé de lui rendre ce qu'il leur avait donné. Il posa la clé de l'appartement sur la table de la cuisine où traînaient la boîte de céréales du matin, le sucrier, de la vaisselle sale et même une paire de gants de laine grise couvrant une liasse de comptes à payer qu'il examina avant de faire un chèque au nom de Nicole pour s'acquitter de sa part des dépenses.

Il passa ensuite à la banque faire mettre son compte à jour et retirer une centaine de dollars, irrité d'en être encore à traiter des affaires courantes alors qu'il se croyait ou s'efforçait de se croire engagé dans une entreprise de sauvetage spirituel. La conscience de cette apparente contradiction lui ayant rendu sa bonne humeur, il se lança en toute sérénité dans la circulation effrénée du vendredi après-midi. Vingt minutes plus tard, il se gara devant Chez Huguette, loin de la cohue du centre-ville. Comme il y avait encore des clients et qu'il n'était pas sept heures, il fit les cent pas dans la rue qu'assombrissait la fin du jour. En moins de trente minutes, il dut se défendre contre un ivrogne qui voulait lui raconter ses déboires, deux adolescents obstinés qui avaient du stock à lui refiler pour moins que rien et le berger sans maître qui se fourrait dans ses jambes en gémissant. Il le fit taire moyennant des caresses et la promesse de biscuits. Quand il pénétra finalement Chez Huguette, il y avait encore du monde, deux ou trois couples âgés et une bande assez bruyante d'employés venus prendre une bouchée après le sprint final de leur semaine. Huguette était à la caisse, aux tables, à la cuisine, saluant d'un sourire inaltérable ceux qui portaient comme ceux qui arrivaient. Elle eut tout juste le temps de le saluer en lui disant qu'elle avait écopé d'un de ces maux de tête, mon vieux, et de lui servir une bière dans un grand verre en forme de cornet. Il aurait voulu se rendre utile, mais ne voyant pas trop comment, il prit son mal en patience en savourant sa bière. La serveuse de ce matin n'en menait pas large : ses cheveux d'un blond délavé s'étaient défrisés et elle avait le teint verdâtre. Et puis, vers sept heures et demie, la salle se vida. Ne restaient plus que trois amateurs de bière qui ne s'entendaient pas sur l'issue des séries éliminatoires de hockey, bien que partisans inconditionnels du Canadien. Huguette s'était mise à faire ses comptes tandis que la serveuse, étrangère à ce qui l'entourait, passait un torchon rapide sur les tables et ramassait les cendriers. Il se sentait très fatigué tout à coup, accablé par le sentiment d'être aussi vide que son verre et en même temps extraordinairement perméable à tout ce qui se tramait autour de lui, l'interminable discussion sur les mérites de l'instructeur du Canadien, l'air concentré d'Huguette, les bruits de la cuisine et le temps qui lui semblait figé et comme inépuisable. Et il se mit à douter du hasard qui l'avait conduit ici, à attendre qu'Huguette ferme boutique, au lieu de le pousser ailleurs, vers l'ouest, vers l'inconnue, où rien n'aurait risqué de le ramener en arrière.

Il vit Huguette s'entretenir avec la serveuse, puis décrocher son manteau de chat sauvage pendu à la patère. Il enfila le sien et lui ouvrit la porte.

Comme il se dirigeait vers la Renault, elle éclata de rire et lui désigna, de l'autre côté de la rue, l'appartement où elle habitait, en face ou presque de l'endroit où lui-même logeait. Le chien, qu'il avait baptisé Vendredi, les suivit en éternuant. Huguette consentit à le laisser monter chez elle et lui servit des restes dont il ne fit qu'une bouchée. Elle aurait aimé prendre une douche, mais le renvoi était bouché et elle n'avait pas eu une minute pour appeler le plombier. Il écarta le rideau de plastique et constata que de l'eau stagnait dans la baignoire. Il s'activa sans résultat avec le siphon, réclama un cintre qu'il défit pour ramoner la sortie. Il en retira un agglomérat de cheveux, siphonna à nouveau jusqu'à ce que l'eau se mette à éructer en faisant des bulles. La baignoire finit par se vider.

Elle s'enferma dans la salle de bains pendant qu'il explorait l'appartement tout en longueur, suivi de Vendredi flairant partout des odeurs qui lui rappelaient sans doute l'heureux temps où il jouissait du gîte et du couvert. Antoine mit un vieux disque de Lèveillée chantant les rendez-vous manqués, le cheval blanc des rêves et la nostalgie d'un amour impossible. Il l'écouta, étendu sur un long divan de style scandinave, très bas et apaisant. Puis il entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir, vit les longues oreilles de Vendredi se dresser comme des antennes et Huguette apparaître, l'instant d'après, dans un robe de chambre de ratine blanche, pieds nus, en se séchant les cheveux avec une serviette. Elle dit qu'elle n'avait pas tellement envie de sortir manger et qu'ils pourraient peut-être commander des mets chinois. Pendant qu'elle téléphonait, il leur prépara un gin-tonic qu'ils prirent dans le salon en ayant l'air déécouter Lèveillée, chacun se demandant ce que l'autre pensait, incapable de reprendre la conversation amorcée le matin même, parmi les clients du restaurant. Ce fut elle qui rompit le silence en lui demandant ce qu'il était devenu depuis le temps où il devait partir pour les missions étrangères. Pas grand-chose, dit-il avec un malaise mal dissimulé, j'ai étudié, mais pas assez longtemps pour devenir prêtre, j'ai écrit des livres, j'ai eu un enfant qui ne vit pas avec moi et, pour le moment, je fais le vide. Et toi ? demanda-t-il un peu abruptement. Elle non plus n'avait pas étudié longtemps, comme il devait s'en douter, mais elle avait fini par se débrouiller dans la restauration grâce à un oncle plutôt fortuné. Elle était surtout intéressée par cet enfant qu'il avait eu, et il dut lui raconter ce qui s'était passé — ce mariage qui avait tourné court et les relations trop rares qu'il avait avec son fils depuis que son ex-femme vivait dans une commune, au fin fond des Laurentides. Elle le bombardait de questions, comme si ça la touchait de près. Tout le monde, quand elle était enfant, lui reprochait sa curiosité. Il le lui rappela et ils rirent de bon cœur. Il s'était abstenu de parler de Nicole et du travail auquel il venait de renoncer, il se demandait justement pourquoi lorsqu'on sonna à la porte et qu'Huguette se leva pour répondre.

Ils prirent place par terre, devant la table à café qui en avait vu d'autres, étalant les divers contenants de riz, de légumes à peine cuits, de morceaux de poulet pané, de côtes levées baignant dans une sauce sirupeuse et d'egg rolls qu'ils avalèrent avec de la bière. Il la trouvait émouvante en train de boire sa

bière. Depuis qu'elle avait éteint la lampe sur pied et allumé l'applique de verre jaunie, elle lui paraissait différente de celle qu'il avait vue dans la lumière crue du restaurant, comme si elle avait essayé de lui montrer un autre visage ou de lui apparaître sous les traits d'une de ces belles étrangères que le hasard vous fait rencontrer et avec qui vous avez tout de suite envie de vous lier. Il lui dit, sans la regarder, qu'elle avait beaucoup changé. « En mieux, j'espère, répliqua-t-elle. En tout cas, j'ai perdu mon allure de garçon manqué qui te faisait tant peur, avoue. » Il se contenta de sourire, mal à l'aise à la pensée qu'elle aussi se rappelait la fameuse scène du baiser refusé sous les feuilles mortes. Mais elle n'y fit aucune allusion, lui demandant s'il vivait avec quelqu'un. Il fit signe que non. Échaudé? insista-t-elle. Il dit que c'était ça, sans profiter de l'occasion pour parler de son récent échec avec Nicole. Elle ajouta, en s'efforçant de rire, qu'elle aussi avait eu une histoire d'amour qui avait mal fini. Il attendit qu'elle la lui raconte, mais elle préféra ramasser les restes dont Vendredi se régala enfin, après avoir longuement salivé dans son coin.

Comme ils se relevaient, elle lui proposa de danser sous prétexte de se dégourdir les jambes. Il eut beau dire qu'il ne savait pas, elle mit un vieux disque, horriblement grinçant, qui lui rappelait vaguement les slows de son adolescence, et elle l'enlaça. Il se laissait guider par elle, plus ému qu'il n'aurait voulu par la chaleur de ses paumes et le parfum légèrement citronné de son shampooing. Il avait l'impression de se retrouver quinze ans plus tôt, quand il se croyait tenu d'apprendre à danser pour faire plaisir à sa petite amie, à cette différence près que ça n'avait plus la moindre importance de bien ou mal danser, Huguette ne cherchant probablement rien d'autre qu'un rapprochement, un contact plus direct, un peu de chaleur. Cette pensée le soulagea et il s'abandonna au bien-être de ces retrouvailles qui lui semblaient baigner dans une douceur inespérée. Vendredi, étendu de tout son long devant le seuil, gémissait dans son sommeil d'orphelin tandis qu'eux deux feignaient toujours de danser pour le plaisir, n'osant s'avouer encore que le lent abandon de leur corps leur faisait franchir la frontière de la simple familiarité et les vouait déjà à l'angoisse du désir. Ce fut elle qui mit fin au délicieux supplice de ce préambule en effleurant sa joue du bout des lèvres, puis en les écrasant sur les siennes. Comme il n'ouvrait pas la bouche, les mains toujours crispées sur ses épaules, elle se mit à lui mordiller les lèvres, en picorant, lui semblait-il. Elle pressait son ventre sur le sien, sa cuisse contre son sexe tendu, mais il restait là, debout et tremblant de désir, comme s'il avait craint, en desserrant les lèvres, un trop rapide rassasiement. Elle finit pourtant par l'entraîner dans sa chambre, jusqu'au lit défait où ils se laissèrent tomber sans se déprendre l'un de l'autre, baignés par la lumière du réverbère que striaient les lattes du store vénitien.

Un peu plus tard, comme il la pénétrait, le nez enfoui dans la moiteur de son aisselle, il l'entendit pousser des plaintes étouffées, puis d'une franchise totale. Elle remonta ensuite les couvertures sur eux et se lova contre lui. Ils s'endormirent aussitôt, dans la même chaleur. Quand il se réveilla, il faisait

encore nuit et il passa un long moment à la contempler dans l'abandon sans réserve du sommeil, éprouvant le fulgurant désir de la reprendre. Mais il se leva aussi précautionneusement que possible, ramassa ses vêtements éparpillés autour du lit et sortit de la chambre dont il referma la porte. Après avoir fait chauffer de l'eau, il se fit du café, de l'instantané, le seul qu'il put trouver dans le garde-manger, et il le but, debout devant la fenêtre de la cuisine d'où il pouvait voir la nuit finissante se diluer dans les premières lueurs de l'aube, en proie au trouble souvenir de ce qui avait eu lieu et ne reviendrait jamais, du moins tel quel, autrement que dans sa mémoire. Il bourra sa pipe et fuma en hésitant longtemps avant de partir sans la revoir, mais il finit par s'y contraindre pour retrouver cette solitude qu'il savait nécessaire à sa métamorphose. Ce que la présence d'Huguette pouvait avoir de rassurant et d'excitant à la fois risquait de le détourner de la voie qu'il entendait suivre et qui impliquait, il en avait la certitude, le refus des sentiers battus. La vie commune était souvent confortable, mais elle lui avait empoisonné l'âme. Le soupçon l'effleura un moment que c'était en lui que se trouvait le poison, mais le mot même le fit rire. Au fond, se dit-il, j'en ai peut-être tout simplement assez d'être ce qui je suis et de me voir dans les yeux des autres.

Il ne rentra pas tout de suite, prolongeant sa promenade jusque dans les étroits couloirs du Vieux-Montréal où des volées de pigeons détalèrent, effrayés par l'agressive curiosité de Vendredi. Deux heures plus tard, transi et fourbu, il se faufila dans sa chambre avec une seule envie, dormir sans une pensée pour elle dont le souvenir lui collait à la peau. Sa douceur lui ravageait le coeur. Les yeux fermés, brûlants d'insomnie, il la revoyait, ses longues jambes ouvertes, ses bras repliés sous l'oreiller, lui offrant les saveurs nouvelles de son corps, et il se sentait contrarié d'être à ce point mordu. Il essaya de se convaincre que tout cela n'avait été pour elle qu'une façon agréable de fêter leurs retrouvailles, rien de plus, même si lui, de son côté, pris de vertige devant le vide qui l'entourait, était tenté d'y voir un salut possible, tout de suite accessible. Il se dit, pour en finir, qu'on n'a pas le coup de foudre pour une vieille connaissance que le hasard — mais était-ce bien le hasard? — met sur votre chemin. Il finit par s'endormir en laissant sa pensée errer à sa guise.

PIERRE NEPVEU

L'HIVER DE MIRA  
CHRISTOPHE

---

*Renseignements :*

Les Éditions du Boréal  
5450, chemin Côte-des-Neiges  
Bureau 212  
Montréal (Québec)  
Canada H3T 1Y6  
Tél. : (514) 735-6267

**BIOGRAPHIE**

*Pierre Nepveu est né à Montréal, le 16 septembre 1946. Codirecteur de la revue Ellipse de 1972 à 1975 et critique de poésie dans Lettres québécoises depuis 1976, il a fait paraître des textes dans Liberté, La Nouvelle Barre du jour, Estuaire et Le Devoir. Il est maître ès lettres de l'Université Paul-Valéry (Montpellier, 1971) et détient un doctorat dans cette même discipline de l'Université de Montréal (1977). Il a enseigné successivement aux universités McMaster, Sherbrooke, de Colombie-Britannique, d'Ottawa et, depuis 1978, de Montréal. Il a participé à plusieurs Rencontres québécoises internationales des écrivains ainsi qu'à nombre d'émissions radiophoniques sur la poésie. À ces diverses activités s'ajoute enfin la traduction de poèmes d'auteurs canadiens pour la revue Ellipse. L'Hiver de Mira Christophe est son premier roman.*

**RÉSUMÉ**

Qui est Mira Christophe ? Que cherche cette femme obsédante qui a quitté Haïti pour faire ses études d'infirmière à New York et qui, arrivée à Montréal, est devenue la compagne d'un de ses patients, Jean-René, primatologue, homme tranquille et silencieux ? Et pourquoi cette errance se poursuit-elle, à Vancouver désormais, où le couple semble réfugié comme sur une île sombre, perdue dans le brouillard et parfois éblouie d'un seul coup par un bref soleil d'hiver ? Tandis que Jean-René tente de s'absorber dans son observation nocturne d'une troupe de macaques, Mira rumine son passé au chevet d'un vieil Irlandais émigré sur la côte ouest.

Tout un monde semble à la dérive, au bord du désastre. Et pourtant la catastrophe ne survient jamais, les fragments du monde et de l'existence s'organisent, prennent forme. Certains d'entre eux appartiennent à Albert Mathieu, alias Al Matthews, ex-poète montréalais devenu antiquaire sans vergogne à Vancouver. Mais surtout, grâce aux lettres qu'il reçoit de Mira, c'est Etienne, l'ami commun habitant la banlieue montréalaise, qui recueille les morceaux de cette histoire et finit en quelque sorte par l'inventer.

Etrange hiver, où la passion débouche sur le désarroi, où la violence couve sous les moindres gestes, les moindres propos, nourrie par la mémoire et la rancune. Mais le monde et les êtres tiendront bon, à Montréal, Vancouver, ou ailleurs.

---

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

---

« Un roman admirablement écrit et construit . . . Pierre Nepveu fait de son roman une lunette ou un appareil photographique qui l'aiderait à observer ce monde dans lequel il est lui-même pris, à décomposer le mouvement des choses qui, au ralenti, peuvent mieux être comprises. »

(Le Devoir)

---

« Le roman de Pierre Nepveu a cette beauté d'un monde où les souffrances, les malentendus, les angoisses, et même un désenchantement jetant sur toutes choses son ombre grise, sont exprimés de telle façon qu'ils forment un ensemble harmonieux, rayonnant d'une profonde compréhension. »

(L'Actualité)

---

« Un récit empreint d'un lyrisme contenu où l'humour, la finesse, tout autant que la précision de la langue et la concision du geste, contribuent au plaisir que l'on éprouve à en lire chacune des phrases. »

(Le Soleil)

---

« Saluons la parution du premier roman du poète Pierre Nepveu. Une réussite. »

(Nuit blanche)

EXTRAITMira-la-sainte

Tas de conques abandonnées dans le sable par les pêcheurs, au matin. Une odeur de mollusques pourris où bourdonnaient les mouches. Elles s'arrêtaient sur les rebords plissés roses des coquillages, se léchaient les pattes, tâtaient la surface dure et finissaient par s'engouffrer dans le tunnel en spirale. Les pêcheurs abaissaient leurs voiles rapiécées de vieux tissus gris, ils tiraient à quatre ou cinq leurs barques sur le sable, puis commençaient à vider les conques à l'aide d'un crochet. Ils riaient, échangeant des blagues que je ne comprenais pas, moi qui n'étais pas encore grande. Les tas de coquillages rejetés autour d'eux sentaient si fort que j'en avais des nausées. Les mouches en ressortaient comme ivres et se perdaient dans les feuilles au fond de la plage.

Pourquoi fallait-il qu'elles sentent si mauvais, ces belles conques ? Lorsque j'en choisissais une qui me plaisait pour l'emporter à la maison, je devais la laisser sur le patio pendant des semaines avant de pouvoir enfin la déposer parmi les autres dans ma chambre. Chouquette disait qu'au fond du tunnel en spirale, il y avait un reste du petit animal qu'on ne parvenait jamais à déloger, qui continuait à vivre et se révoltait, en émettant de mauvaises odeurs, contre le fait qu'on avait arraché son refuge à son milieu naturel. Est-ce que ce reste finissait par mourir ? J'avais appris que les animaux morts avaient bien plus mauvaise odeur que les vivants. Mais Chouquette (c'était une adulte après tout) me racontait que cette petite bête faisait exception, que sa puanteur était signe de vitalité et que lorsqu'elle cessait, c'était le signe certain qu'elle avait cessé de combattre et qu'elle se ratatinait pour de bon au fond de son trou.

\*\*\*

Le silence bourdonne. Ça vient de si loin. L'esprit du loa. Agoué-dieu-des-vagues à qui on sacrifie des moutons, disait Chouquette, et plus tard elle m'amène sur la plage d'où je vois des hommes et des femmes prier, chanter, crier, puis une d'elles berce une brebis dans ses bras avant de la jeter par-dessus bord, et la tête bêlante disparaît très vite sous les flots. Mugissement. Au fond du coquillage, mon océan à tue-tête qui vient me battre les tempes. Ma musique dénaturée. Je suis forte, mais comment empêcher que ma force finisse toujours par me rendre laide et méchante ? Ta violence rêve à la douleur, sois humble, sois calme, Mira Christophe. Même si je pense que tu es méchante, et que tu mérites bien de frissonner dans la maison endormie de John MacDuff, de veiller sur son agonie de plus en plus noire et confuse. Quatre heures du matin, j'ai froid. Une conque rose sur la cheminée. Comme le haut-parleur des anciens gramophones, gaspillant son chant.

Quelle journée terrible, mon dieu ! Dire que nous étions venus à Vancouver pour recommencer à neuf ! Vaut mieux penser à autre chose, s'occuper de toi, vieux John, calé au fond de ton lit, abandonné. Je ne sais plus s'il y a pour toi une rémission possible. Ton visage est pourtant presque beau, seulement pâle et aminci. À te voir dormir, on te dirait débarrassé du

reste de ton corps, flottant dans la douce ignorance de ce qui se passe en toi. Et puis, tu te mets à grogner, tu grimaces, quelque chose dans ta tête se rappelle de tout, ton ventre trop dur qui gargouille ou quoi encore. C'est peut-être simplement le passé qui remue et fait des bulles. Ton empire de pâtes et papiers, des hurlements de tronçonneuses, des tourbillons d'acide dans des bassins où tu tombes, des machines qui déchiquettent le papier des gros contrats américains, des conventions collectives, des bilans financiers. Oui, tout ça a dû te faire vivre. Qui pourrait dire si ça ne t'a pas rendu heureux. Impossible de répondre. Tu te tournes contre le mur, me laissant toute seule, encerclée par la pacotille victorienne de ta chambre. Vaisselle en porcelaine, potiches, horloges où s'appuient de petits anges en or, nymphes voilées.

Quand as-tu pour la dernière fois remonté une de ces horloges, ouvert un de ces gros volumes qui reposent sur la cheminée, braqué cette conque rose contre ton oreille ? Ou contemplé un de ces portraits sur la console qui s'entêtent contre toute évidence à dire que le temps existe encore et que tu as su y trouver place ? Le jeune John MacDuff sur la pelouse de Trinity College à Dublin, dans sa toge de finissant. Monsieur et Madame John MacDuff devant une église, le jour de leur mariage, avec parents et amis. Une adolescente en robe fleurie, ta fille peut être, avec un bébé dans les bras, souriant devant un monument où on peut lire les mots : *Dedicated to those who gave their lives in the cause of Irish freedom*. D'autres photos encore, que toutes ces nuits passées à te veiller m'ont laissé le temps de regarder de près, dans la lumière jaune de la petite lampe que tu m'interdis d'éteindre, comme si tu craignais que je ne te voie pas partir, comme si tes soupirs et tes gémissements ne me suffisaient pas pour savoir que tu as soudain besoin de moi. T'éponger le front, te donner à boire. Plus la nuit avance, plus tu as soif. Es-tu même réveillé lorsque je penche le verre en te soutenant le dos et que tu y tremper tes lèvres sèches ? Sais-tu vraiment qui je suis, qui est cette femme qui te donne à boire dans la nuit ?

Il était une fois Mira-la-sainte, et son histoire se gâte, le sainte devient méchante, la douce gentille bienfaitrice infirmière de nuit engagée par ta fille vient de loin et elle tombe de haut.

Au couvent des religieuses françaises où ma mère m'avait envoyée après la mort de mon père, j'avais opté très sérieusement pour la sainteté. Opté, c'est une façon de parler, parce que j'étais convaincue de ne pas avoir le choix. Mon père disparu, je me retrouvais loin de chez moi, séparée de ma mère et de Chouquette, et je sentais en moi une grande confusion. Était-ce le dépaysement, cette campagne montagnaise à laquelle je n'étais pas habituée, sans les bruits de voitures, la musique, les éclats de rire que résonnaient le soir à Port-au-Prince avant que je m'endorme, sans le jappement tout proche des chiens qui se répondaient de jardin en jardin à travers le quartier où nous habitons ? Ici, cela jappait au loin, comme dans une immense caverne trop peu habitée.

La vie au pensionnat. Debout avec les élèves dans une grande salle à arcades, j'entends le sermon de la directrice qui nous rappelle les règles de la charité et de l'humilité, tout en nous annonçant avec une certaine fierté que nous sommes l'avenir, l'espoir de ce pauvre pays. L'avenir, le passé, comment démêler tout cela ? Mon père m'avait dit, un soir que nous étions assis sur le patio pour profiter de la fraîcheur qui montait de la baie : Être grand, c'est quand on commence à ne plus pouvoir mettre en ordre les choses qui nous arrivent. Si c'était vrai, à douze ans, je devais commencer à être grande. Je pensais : ne pas me laisser engloutir par ce désordre, ce tapage qui avait peut-être fait mourir mon père. Couché de tout son long entre deux étagères de sa pharmacie, foudroyé en plein coeur de sa vie, lui qui était parti quelques heures plus tôt, vêtu de sa chemise blanche et de son pantalon beige impeccable, repassé chaque soir par Chouquette. Lui qui m'avait embrassée sur la joue avec l'air grave d'un homme déjà absorbé par ses affaires. Quel charivari dans sa tête, quel amas de choses, de visages, de noms ! Combien d'événements qui devaient faire en lui comme des noeuds indémêlables. C'était ça : on vieillissait et on devenait des milliers de noeuds et c'était l'affolement. Il me fallait rester claire et forte. Tu vois, vieux John, je croyais que la sainteté apportait la lumière. Seulement elle. Après, tout serait simple, je saurais d'instinct ce qu'il me fallait faire, à chaque moment de ma vie.

Je pensais susciter l'admiration des religieuses, recevoir leur aide. Ma piété voulait rester calme, mais elle devenait rageuse. Parfois, je m'immobilisais en méditation devant la Vierge noire de la chapelle, pendant que mes compagnes étaient déjà retournées au jeu. Une soeur que j'aimais beaucoup et qui m'avait surprise en prière durant la récréation me prit à part dans un corridor et me demanda pourquoi je cherchais à tout prix à me distinguer des autres. Toute la nuit, j'ai pleuré, je me sentais honteuse et trahie.

Il fallait plus de souffrance, ce reproche lui-même était une épreuve jetée sur ma route. Alors, il y a eu cette lamentable histoire de cilice, un cordon rugueux serré à la taille, découvert un soir par la surveillante du dortoir et qui me valut une sermon en privé de la directrice, qui me rappela que Dieu n'en demandait pas tant et que je risquais par de tels excès le péché d'orgueil. Puis elle me renvoya dans la cour d'école, avec obligation de jouer.

Le désordre s'emparait de moi. Comment pouvait-on être sainte sans se distinguer des autres ? S'agissait-il de faire le bien tout en ne le sachant pas, car si on le savait on courait le risque de s'en glorifier ? Mais si on ne le savait pas, comment se décider à agir, distinguer justement le bien du mal ? Il restait peut-être à faire *comme si* on ne savait pas, mais où donc alors étaient l'honnêteté et la lumière que je cherchais ? Je m'enlisais. Le soir, le jappement cavernieux des chiens dans le lointain me rendait triste à pleurer. Puis c'était la nuit et je rêvais parfois que Chouquette m'emmenait au marché de la ville, ou en barque sur la mer, pour la cérémonie des moutons, et je dansais comme une folle, tellement que nous risquions de chavirer.

Repliée sur moi-même, entêtée à ne pas me laisser distraire de ma vie. Que penserais-tu de moi, vieux John, si tu m'écoutais vraiment ? On se bat avec le tumulte, on est amoureuse de tout et cela fait un poids si lourd à porter. En plein midi, pendant que les compagnes cherchent l'ombre et s'épongent le front, on reste debout aussi longtemps qu'on peut sous le soleil, un vieux monsieur rabougri passe sur le chemin avec un âne et il sourit. On finit par entrer dans le soleil, on se sent fondre jusqu'au cœur, l'âne roule et tangué au loin avec ses deux paniers, les visages des filles s'embrouillent, un peu plus et on s'en irait en fumée. On ne peut pas rester là où est la lumière. On ne peut pas.

\*\*\*

Comment ai-je pu trouver, parmi des milliers d'autres, le chemin qui menait à ta maison, John MacDuff, depuis ma petite île fermée sur elle-même, avec mon père couché en elle, et ma mère maintenant à ses côtés, sous le soleil torride ? Réponds, ne fais pas le mort, tu ne trouves pas que c'est absurde ? Tant de routes dans cette immense Amérique, au point où on ne sait plus laquelle prendre. Tant de lieux où chercher à ne pas se perdre, à être bonne malgré tout. Et me retrouver ici, devant un vieil homme exilé d'Irlande qui ne veut pas choisir entre vie et mort, et se balance sur la frontière, interminablement. Et Jean-René, à l'autre bout de la ville, en pleine nuit, devant ces macaques en guerre et leurs femelles qui accouchent. Drôles d'oiseaux, nous deux . . . Les matins sont si étranges quand on n'a pas dormi. La journée est jeune et on se sent comme vieux. L'autre jour, sur la plage, le paysage si absent, si proche de nous oublier. Hier, nous avons marché ensemble dans un parc à Dollarton, le soleil vibrerait entre les pins, l'eau poussait ses petites vagues, l'eau . . . Non, oublier cela, et combien j'ai failli ne pas te revenir, John MacDuff. Que la paix m'envahisse, plutôt que ce désir fou de me lever dans la chambre et de crier. Tu ne me le pardonnerais pas. Et si je parlais ? Écarter les rideaux pour m'assurer que la rue existe encore, ses maisons pointues au fond de leurs pelouses trop bien taillées. Mettre mon manteau, filer sur la pointe des pieds. Mais je sais bien que ce n'est pas possible et que dehors, les lampadaires étouffent dans leur propre halo, et le reste, haies, automobiles, maisons, s'est effacé comme de la craie sur un tableau. Le brouillard, une nouvelle fois. Le ciel ne répond plus. Alors tu comprends, vieux John, que je n'ai pas le goût de sortir à cette heure-ci, que ta chambre fétide est préférable à l'idée de m'enfoncer dans cette blancheur, de la respirer, tâtonnant vers la Septième Avenue et la maison où j'habite.

Plus tard seulement je me lèverai, je descendrai les marches du perron sans même me retourner vers la fenêtre de ta chambre, où l'infirmière de jour viendra me remplacer. Je m'y prendrai calmement, suivant les trottoirs avec un instinct sûr, me rapprochant à peine de la sirène qui doit avoir commencé son meuglement triste du côté du port, et je sais que j'atteindrai sans peine ma porte, après avoir croisé peut-être ma voisine en route vers son travail, ou salué le concierge de l'immeuble d'à côté, en train d'entasser comme toujours

au bord de la rue ses dizaines de sacs d'ordures qui s'écrasent sourdement avec des bruits de ventre et de verre brisé. Son visage bourru s'épanouit, sa moustache mince s'écarquille et il trouve immanquablement une phrase plaisante à me lancer, avec ce « my dear » dont je ne sais trop si c'est une simple formule de politesse ou une manière de rapprochement affectueux et pudique. J'ouvre la porte, j'entends la radio des locataires d'en-haut qui déjeunent. Combien de fois suis-je arrivée ainsi, à huit heures du matin, un peu essoufflée par la maison vide, Jean-René ne rentrant du Centre qu'un peu plus tard, pris dans des embouteillages de la banlieue nord et traversant le pont à pas de tortue. Est-ce bien cela, chez moi, cette cuisine au comptoir encombré de la vaisselle d'hier, ce salon où les géraniums collés aux vitres attendent un soleil trop rare? Il faudrait les arroser, vieux John, ça ne demande que des gestes simples, pourquoi ai-je négligé de les faire depuis une semaine? Les pétales tournent au noir, la peau de soie se rabougrit. Ma méchanceté se répand partout, je me demande comment elle a pu t'épargner jusqu'ici.

Et pourtant, je continue de t'apporter tes comprimés pour dormir, de déposer ton dentier taché dans un verre d'eau où se dissout une pastille nettoyante, de t'éponger le front et replacer tes couvertures pendant que tu t'enlises dans je ne sais quel rêve, quelle misère que ta femme t'a laissée sur la conscience, en te jouant le mauvais tour de partir la première. J'ai assez soigné d'hommes, John MacDuff, pour savoir que la culpabilité est souvent leur seule forme de mémoire. Et tu ne me feras pas croire que tu n'as rien à te reprocher.

Et me voilà recroquevillée dans mon fauteuil, à cinq heures du matin, pendant que la ville divague autour de nous. Incapable de lire, les pieds glacés. La conque rose est une gueule qui avale. Je suis sûre que je l'entends gronder, ou gémir. Je suis au bord du tunnel rose et mes idées n'ont pas le temps d'être sages. Elles m'ont appris à résister au monde mais elles me font peur parfois. Jean-René a du mal à comprendre que je puisse avoir peur. Il préfère me croire sans faille. Alors, il faut que je crie, que je m'emporte au-delà de toute mesure et c'est lui qui soudain a peur. Rien n'est facile. Surtout depuis que nous sommes dans cette ville et que Montréal n'est plus qu'un souvenir empoisonné. Pris au piège du brouillard, impuissants à retrouver notre calme. Tu y comprends quelque chose, vieux John? La vie paraît si dépouillée, si peu tortueuse quand on est à la veille de mourir. On est dans le froid qui devient doux, qui devient caresse, on est une statue lisse qui ne pense presque plus. Sinon au soleil, à un petit enfant qui joue dans le sable sur la plage, à une maison où le temps s'est arrêté, avec des géraniums à la fenêtre. Boules rouges, filles du vert, de la lumière bue, filée, possédée. Les arroser . . . Aura-t-on le temps de les arroser?

\*\*\*

Quitter Montréal! Il y a des obsessions qui, même accomplies, ne guérissent pas. Port-au-Prince, New York, Montréal, Vancouver, et où ensuite?

Je me revois, à la dernière minute, assise par terre dans le logement vide de la rue Chateaubriand et j'ai comme un pressentiment qui ne peut rien changer, je voudrais que les déménageurs remettent tout en place et que ce départ nous soit épargné, mais il est trop tard. Jean-René fait une autre fois le tour des pièces pour s'assurer qu'il ne reste rien à emporter. J'en suis à mon troisième verre de rhum. Le dos contre le mur dur, la bouteille entre mes jambes allongées et une odeur de plâtre nu et de poussière à nouveau maîtresse. Saoule à en pleurer mais je ris et je pense aux enfants qui jouent au cowboy dans la ruelle. En voilà un qui remonte de la rue Beaubien, au grand galop sur son pur-sang, le nez au vent, le meurtre de cinq Indiens sur la conscience et le contenu de toutes les caisses de la Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal dans sa sacoche. Deux fillettes cachées derrière une rangée de poubelles lui tirent dessus, mais elles ne sont pas habituées à manier le pistolet et elles le ratent. Deux garçons en embuscade font trébucher son cheval en tendant une corde et le voleur mord la poussière, mais il parvient à s'enfuir, je l'entends courir et tirer sur tout ce qui bouge. Le cowboy, j'en suis sûre, reprend maintenant son souffle dans un hangar, et il écoute bourdonner une grosse mouche dans l'air qui sent le moisi. Quelle chaleur. Tant de meurtres et de vols pour en arriver à ça. Traqué dans son hangar moisi, pourchassé par les défenseurs de la justice, le cowboy entend les cloches de Saint-Édouard sonner les six heures. Je voudrais me lever et courir à son aide, mais je demeure stupidement assise sur le plancher à boire mon rhum. Par la fenêtre, au troisième étage de la maison d'en face, je vois le père du cowboy malfaisant, un voisin bedonnant en camisole, penché vers la rue. Quelque chose me dit qu'il vient de battre sa femme et qu'il est profondément, incurablement raciste, du genre à refuser un taxi conduit par un Noir. Heureusement, je pense qu'il ne prend pas souvent le taxi. S'il savait que je le surveille, que je peux lire en lui, que je sais que c'est son âme à lui qui est toute noire ! Et peureux, par-dessus le marché ! Je lui crierais par la fenêtre de venir prendre un verre avec moi qu'il n'oserait même pas. Et si je lui chantais ti-zoiseau ? Mais je chante si faux, j'ai toujours chanté faux, et le grand rire de Chouquette en train de me tresser les cheveux sur le patio éclate en moi, incontrôlable, depuis ma lointaine enfance.

Qu'est-ce qui me prend ? Est-ce le logement vide, froid comme une tombe ? Je sens que Jean-René est à bout de nerfs. Il va d'une pièce à l'autre en faisant mine de chercher quelque chose, il fait claquer une porte d'armoire, ouvre un robinet, le referme. Puis il s'arrête devant moi et dit : Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es complètement folle ! Folle, oui. Il doit y avoir des raisons pour ça. Et s'il était trop tard pour s'en aller ? Si je n'étais déjà plus que l'ombre de moi-même ? Déprimée par la déprime des autres, alors qu'il y a tant à faire dans ce bas-monde ?

Il comprend que la colère ne sert à rien. Il se penche, s'agenouille à mes côtés et son geste est étrange dans cette pièce vide où les cadres ont laissé des rectangles fantômes sur les murs et où si souvent, nous nous sommes allongés

sur le tapis maintenant disparu, pour écouter de la musique. Lueurs rosées des fins d'après-midi d'hiver. Tout se passait par cycles. Il y a eu, ces derniers mois, le cycle Quintette à cordes de Schubert, le cycle Keith Jarrett (Ritorea, petits pincements de nerfs, touche-moi, étreins-moi), le cycle Bob Marley (même si ces Noirs-anglais ont tendance à nous prendre de haut!) Le désir comme un sanglot dans la gorge, un noeud plus fort que tous les autres. Est-ce que nous restons ensemble seulement pour le sexe? Si c'était vrai, je pense que je me tuerais, Jean-René.

Il me caresse les cheveux dans le grand salon fantôme, il se demande ce que j'ai, moi qui ai tant insisté pour partir. L'homme en camisole est toujours appuyé à son balcon, une bouteille de bière à la main, sa femme vient de le rejoindre, en t-shirt moulant, avec une cigarette qu'elle fume par petits coups nerveux. Ils ne se touchent pas, il regardent comme sidérés la rue où se déchaînent les moteurs et une moto en folie s'emballe du côté de la rue Bellechasse. Je la connais cette femme, elle m'a parlé l'autre jour alors que j'étais assise dans un pied d'escalier, en train de dessiner. Elle s'est approchée, le cou tordu pour voir mon croquis, puis elle a lancé: « Vous êtes drôle, vous! C'est la première fois de ma vie que je vois quelqu'un dessiner ces maisons-là. Vous devriez aller dans le Vieux. » Elle s'est mise à parler de ses enfants, de son garçon de quinze ans qui passe ses soirées dans les arcades de jeux vidéos, de son travail à elle dans une usine de batteries sur lesquelles elle colle des étiquettes à longueur de semaine. Elle triturait dans tous les sens une chaînette qu'elle portait autour du cou. Elle a le même geste à présent, absorbée par une fébrilité distraite, elle doit être fatiguée. Pourquoi est-ce que je ne suis jamais parvenue à dessiner des personnes? Aucun talent pour ça. Corps boîteux, visages difformes, aucun naturel. Elle pourrait faire un sujet intéressant. Mais peut-être faudrait-il que je commence d'abord par tenter mon auto-portrait. Ou celui de Jean-René, si familier, avec son menton volontaire, ses lèvres fines qui font la moue quand il lit ou se peigne, ses yeux comme toujours étonnés derrière ses lunettes. Je ne veux plus penser. J'ai la joue dans le creux de son épaule, et sa chemise sent la sueur (je me rappelle si bien cette odeur) et je suis sûre, à écouter sa respiration, qu'il est encore en colère mais qu'il a décidé d'être doux. Et je dis non à cette colère rentrée qui m'enveloppe et m'aspire dans sa fausse tendresse, me suce ma substance, me prend pour Mira Christophe quand je ne suis qu'un chaos, je me lève et je crie: Tu ne m'auras pas comme ça, Jean-René Fontaine. Tu ne me prendras pas à ton miel.

Mes jambes ont flageolé, je retombe comme une masse grotesque, indigne de moi-même, à jamais avilie dans mon image de distinction, moi l'infirmière-modèle pleine de compassion, se piquant de conversations cultivées avec les patients (le dessin? la musique classique? le vaudou? Michel Tremblay? la politique québécoise? allez-y, rien n'est indifférent à Mira Christophe). Une fois retournés à la maison, ils m'envoyaient des cartes de remerciements et des cadeaux, comme si c'était moi qui leur avais épargné la

mort. Je ne suis plus une donneuse de vie. La vérité, c'est que je tombe en morceaux, vidée. Et tant pis pour cet homme qui me regarde et ne comprend pas et n'a jamais compris, lui qui file comme une ombre dans la plus blanche irréalité.

Nous n'allons nulle part. Je suis saoule et j'ai peur, tout à coup, de le rester.

*Renseignements :*

Québec/Amérique  
450, rue Sherbrooke est, bureau 801  
Montréal (Québec)  
Canada H2L 1J8  
Tél. : (514) 288-2371

**BIOGRAPHIE**

*Jacques Poulin est né en Beauce, à Saint-Gédéon, le 23 septembre 1937. Il vit maintenant à Cap Rouge, près de Québec. Il a fait ses études classiques aux séminaires de Saint-Georges de Beauce et de Nicolet et a obtenu des licences en orientation professionnelle (1960) et en lettres (1964) de l'Université Laval. D'abord assistant de recherche en psychologie au sein de cette dernière institution (1960-1962), il devient conseiller d'orientation au collège de Bellevue (1967-1970) puis il apprend le métier de traducteur. Partageant son temps entre l'écriture et la traduction, il construit son oeuvre. Il remporte le Prix de La Presse en 1974 pour *Faites de beaux rêves* et le Prix du Gouverneur général en 1978 pour *Les Grandes Marées*.*

**RÉSUMÉ**

Un écrivain qui cherche son frère disparu depuis des années; une jeune femme et son chat, recueillis sur la route. Un vieux minibus Volkswagen, rongé par la rouille, qui les mènera de la baie de Gaspé à la baie de San Francisco . . .

**EXTRAIT DE CRITIQUE**

« Avec ce roman fait de tendresse et d'émotion, qui nous entraîne puissamment dans l'épaisseur même des mythes et des réalités de l'Amérique, mettant à nu la subtilité et la fragilité des rapports entre les humains, Jacques Poulin a sans doute écrit son plus beau livre. Dans le style sobre et efficace qui lui est propre, avec une clarté, un naturel, une justesse de ton qu'on ne trouve que chez les écrivains parvenus au sommet de leur art, l'auteur de *Jimmy* et des *Grandes Marées* met en scène des personnages que nous pouvons réellement voir vivre et entendre parler . . . Des gens que nous aurons l'impression d'avoir connus, des paysages que nous croirons avoir personnellement traversés . . .

Jack, la Grande Sauterelle, le chat Chop Suey — ainsi que tous les gens rencontrés au hasard de cette merveilleuse chasse au rêve — sont destinés à faire partie de nos souvenirs personnels, et c'est pourquoi, la lecture terminée, nous garderons longtemps la nostalgie du *Volkswagen Blues*. »

(Québec/Amérique, encart publicitaire)

EXTRAITChapitre un—Jacques Cartier

Il fut réveillé par le miaulement d'un chat.

Se redressant dans son sac de couchage, il écarta le rideau qui obstruait la fenêtre arrière du minibus Volkswagen : il vit une grande fille maigre qui était vêtue d'une robe de nuit blanche et marchait pieds nus dans l'herbe en dépit du froid; un petit chat noir courait derrière elle.

Il tapota la vitre sans faire trop de bruit et le chat s'arrêta net, une patte en l'air, puis se remit à courir. Les cheveux de la fille étaient noirs comme du charbon et nattés en une longue tresse qui lui descendait au milieu du dos.

En allongeant le cou, l'homme put voir qu'elle se dirigeait vers la section du terrain de camping qui était réservée aux tentes. Il quitta son sac de couchage, mit ses jeans et un gros chandail de laine parce qu'il était frileux, puis il ouvrit tous les rideaux du vieux Volks. Le soleil se levait et il y avait des bancs de brume sur la baie de Gaspé.

Il alla se laver et se raser dans les toilettes. Lorsqu'il revint, il n'y avait plus personne dans la section des tentes; la fille avait disparu. Il ouvrit la porte à glissière du minibus et transporta sur la table à pique-nique son réchaud à gaz, sa bonbonne de propane et sa vaisselle en plastique. Il se prépara un jus d'orange, du corn flakes, des toasts et il fit bouillir de l'eau en quantité suffisante pour le café et la vaisselle. Quand il fut rendu au café, il se leva de table tout à coup et alla chercher, dans le coffre à gants du Volks, la vieille carte postale de son frère Théo. Il posa la carte contre le pot de marmelade et but son café à petites gorgées.

Lorsqu'il leva les yeux, l'homme vit que la brume s'était dissipée et que la baie de Gaspé était inondée de lumière. Il lava sa vaisselle, puis il remit toutes ses affaires dans le minibus et rabaissa le toit. Avant de partir, il fit les trois vérifications habituelles : la glace dans le frigo, l'huile du moteur et la courroie du ventilateur. Tout était normal. Il donna machinalement un coup de pied au pneu avant, du côté du chauffeur, puis il s'installa au volant. En quittant le terrain de camping, il tourna à gauche : la ville de Gaspé se trouvait à une distance d'environ cinq kilomètres.

Une côte assez raide l'obligea à rétrograder en troisième, puis en deuxième, et lorsqu'il arriva au sommet, il aperçut la grande fille maigre qui marchait au bord de la route. Elle était en partie dissimulée par un énorme havresac à montants tubulaires, mais il la reconnut tout de suite à ses cheveux très noirs et à ses pieds nus. Il fit exprès de rester en deuxième vitesse plus longtemps qu'il n'était nécessaire et, au grondement du moteur, la fille leva le pouce de la main gauche sans se retourner. Il la dépassa, immobilisa le Volks sur l'accotement de la route et fit clignoter ses feux d'urgence.

La fille ouvrit la portière.

Elle avait un visage osseux, le teint foncé, les yeux très noirs et légèrement bridés. Elle portait une robe blanche en coton.

— Bonjour ! dit-elle.

— Je vais à Gaspé, dit l'homme. C'est pas loin, mais . . .

Il lui fit signe de monter.

Elle se défit de son havresac et le hissa sur le siège du passager. Le petit chat noir sortit d'une des poches, s'étira et grimpa sur le dossier du siège. Il était tout noir, avec le poil court, et il avait les yeux bleus. Il se mit à explorer le minibus. L'homme plaça le havresac entre les deux sièges. La fille monta dans le Volks, mais elle laissa la portière ouverte. Elle observait le chat et attendait qu'il eût terminé son exploration. Finalement, il vint se coucher sur ses genoux.

— Ça va, dit-elle, et elle ferma la portière.

Après un coup d'oeil au rétroviseur, l'homme démarra.

Le Volks était très vieux et envahi par la rouille, mais le moteur tournait bien. C'était un moteur rénové. La fille était jeune. L'homme régla le chauffage pour qu'elle eût un peu d'air chaud sur les pieds. C'était le début de mai.

— Allez-vous loin? demanda-t-il.

— J'en sais rien, dit-elle. Mais d'abord il faut que j'aille au musée de Gaspé. Je connais quelqu'un et je veux lui dire bonjour.

— Moi, je vais à Gaspé, mais je ne sais pas exactement à quel endroit . . .

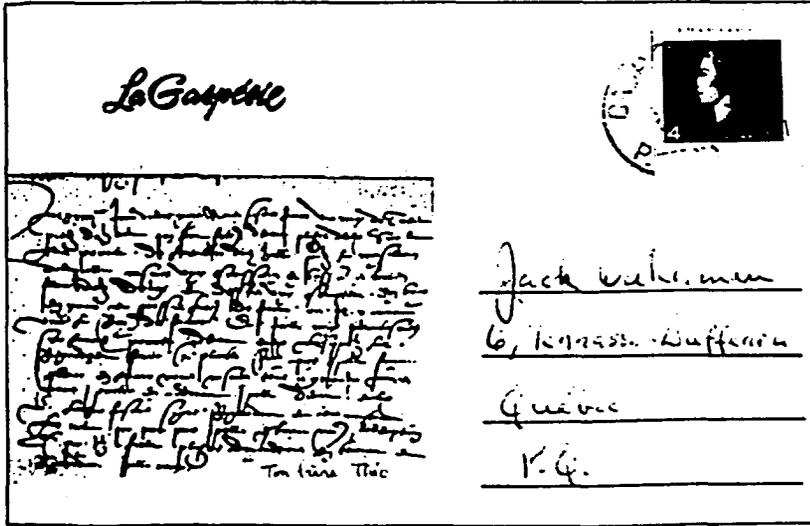
Il fit un grand geste dans le vide avec la main droite.

— Je cherche mon frère, dit-il finalement.

Il n'avait pas vu son frère depuis très longtemps: une quinzaine d'années, peut-être vingt, il ne se rappelait pas au juste. La dernière fois qu'il l'avait vu, c'était au Mont-Tremblant où ils avaient assisté à une course d'autos. Des Formules Un. Ensuite son frère était parti en voyage. Au début, il envoyait des cartes postales. Il devait se déplacer beaucoup, car les cartes venaient de toutes sortes d'endroits; il en était arrivé une de Key West et une autre de la Baie James. Puis, au bout de quelques années, il avait cessé d'écrire. Il n'avait plus jamais donné signe de vie. La dernière carte postale était vraiment bizarre et le timbre avait été oblitéré à Gaspé.

— Regardez dans le coffre à gants, dit-il.

La fille prit la carte postale et l'examina. L'homme l'observait du coin de l'oeil pour voir sa réaction. La carte montrait un paysage typique de la Gaspésie: un petit village de pêcheurs au creux d'une anse; le texte qui se trouvait à l'endos était tout à fait illisible à l'exception de la signature: *Ton frère Théo.*



Camille Poulin, La grande aventure de Jacques Cartier, p. 42.

— C'est une écriture ancienne, évidemment, dit la fille.

— Évidemment, dit l'homme en retenant son souffle.

— Les textes anciens sont toujours difficiles à lire, dit-elle très posément. Votre frère Théo, c'était un historien ou quelque chose du genre ?

— Il a fait des études en histoire, mais il n'a jamais travaillé dans ce domaine-là. Ni dans un autre domaine. Il n'aimait pas travailler. Ce qu'il aimait, c'étaient les voyages, les autos. Il faisait des petites jobs et quand il avait un peu d'argent, il partait en voyage.

La fille eut un léger sourire.

— Et physiquement, comment était-il ?

— Le contraire de moi : il était grand, un mètre quatre-vingt-dix, les cheveux . . . noirs comme vous et il ne se cassait pas la tête pour rien.

— Mais pourquoi le cherchez-vous *maintenant*, si c'est pas indiscret ? Après tout, la carte postale est très vieille . . .

— C'est vrai. J'avais mis la carte dans un livre et je l'avais oubliée. Je veux dire : je ne me souvenais plus dans quel livre elle était.

Il réfléchit un moment.

— Évidemment, ça ne répond pas à votre question.

— Vous n'êtes pas obligé.

— Bien sûr . . .

L'homme conduisait le Volks très lentement, en troisième vitesse. De temps en temps, il regardait dans le rétroviseur pour voir si quelqu'un s'impatientait derrière lui. Il n'y avait personne. Tout de même, il finit par s'arrêter au bord de la route et il coupa le contact.

— J'ai eu quarante ans la semaine dernière et . . .

Il secoua la tête.

— Mais non, c'est pas une question d'âge . . . Il y a des jours où vous avez l'impression que tout s'écroule . . . en vous et autour de vous, dit-il en cherchant ses mots. Alors vous vous demandez à quoi vous allez pouvoir vous raccrocher . . . J'ai pensé à mon frère. C'était mon plus grand chum autrefois. Je me suis demandé pourquoi il ne donnait plus de ses nouvelles et j'ai cherché la dernière carte qu'il m'avait envoyée. Finalement je l'ai retrouvée. Elle était dans un livre à couverture dorée qui s'appelle *The Golden Dream*. Un livre de Walker Chapman. Avez-vous lu ça ?

— Non, dit la fille.

— En tout cas, c'est là que j'ai retrouvé la carte. Et comme elle avait été postée à Gaspé, même si ça fait longtemps . . .

— Je comprends.

— Aujourd'hui, je me sens vieux et ridicule.

La fille se remit à examiner la carte postale. Elle caressait distraitement la tête du petit chat qui dormait sur ses genoux.

— Vous vous appelez Jack ? dit-elle en lisant le nom et l'adresse qui figuraient à la droite du texte.

— C'est comme ça que mon frère m'appelait. Quand on était petits, on se donnait des noms anglais et on trouvait que ça faisait beaucoup mieux !

— Moi, les gens m'appellent la Grande Sauterelle. Il paraît que c'est à cause de mes jambes qui sont trop longues.

Elle releva sa robe jusqu'aux cuisses pour lui montrer. Ses jambes étaient vraiment très longues et très maigres. Ensuite elle se replongea dans l'étude de la carte postale.

— On dirait que le dernier mot c'est *croix*, dit-elle.

Elle lui donna la carte.

— Vous avez peut-être raison, dit-il, mais ça ne pourrait pas être *voix* ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a cinq lettres.

Il se mit à rire et elle le regarda sans comprendre.

— Excusez-moi, dit-il, mais je trouve qu'on a l'air de deux espèces de zouaves en train de déchiffrer une vieille carte au trésor!

— C'est un peu ça, dit-elle sans perdre son air sérieux. Si votre frère s'est donné la peine de faire imprimer un texte ancien sur une carte postale, j'imagine qu'il avait une idée derrière la tête. C'est une sorte de message qu'il vous envoyait, vous ne pensez pas?

Elle parlait très posément et c'était très agréable de l'entendre réfléchir tout haut.

— À moins que ce soit une blague, ajouta-t-elle.

— On ne peut pas savoir, dit-il. Théo ne faisait pas les choses comme tout le monde.

Il remit le moteur en marche.

— Si j'étais à votre place, dit la fille, j'irais au musée et je montrerais le texte au conservateur.

Il se tourna pour la regarder. Elle avait toujours le même air grave et réfléchi, mais elle penchait la tête de côté parce que le petit chat avait grimpé sur son épaule et s'était installé dans son cou.

\*\*\*

— C'est ici, dit la Grande Sauterelle. Tournez à gauche.

Jack quitta la route et rangea le vieux Volks à côté du musée. C'était un immeuble de bois comprenant plusieurs sections disposées en étoile. Plus loin, sur une sorte de terre-plein, se dressaient un groupe de sculptures en métal noir semblables à des menhirs et portant des inscriptions; il y avait aussi une grande croix de granit qui mesurait au moins neuf mètres de hauteur.

Ils descendirent du Volks. La fille laissa son chat à l'intérieur, mais elle ouvrit une fenêtre pour qu'il pût sortir s'il en avait envie.

— Il ne se perdra pas? s'inquiéta l'homme.

— Non, dit-elle. Il aime se promener, mais il ne s'éloigne jamais.

Dans le hall du musée, une vieille femme lavait le parquet avec une vadrouille et un seau d'eau. La jeune fille s'avança vers elle et se mit à lui parler à voix basse. Jack contourna les flaques d'eau savonneuse et se dirigea vers le comptoir des renseignements, derrière lequel était assis un jeune homme qui semblait absorbé dans une lecture.

— Excusez-moi de vous déranger.

— Hein? fit le jeune homme en levant la tête.

— Je voudrais un renseignement, s'il vous plaît.

— Quel genre de renseignement ?

— C'est à propos de ceci, dit Jack en lui montrant la carte postale.

Le jeune homme examina quelques instants le texte, jeta un coup d'oeil au verso puis regarda le texte une nouvelle fois.

— Je ne comprends pas un mot là-dedans, déclara-t-il.

— Bien sûr, mais . . .

— Si vous le saviez d'avance, pourquoi m'avoir montré la carte ? coupa le jeune homme sur un ton impatient.

— C'est un texte ancien.

— *So what ?*

À ce moment, la Grande Sauterelle et la femme de ménage s'approchèrent du comptoir. Sans élever la voix, l'homme tenta d'expliquer :

— Je voulais vous demander des renseignements sur l'origine du texte . . .

— Je ne suis pas un expert en textes anciens, dit sèchement le jeune homme.

Il lui remit la carte postale avec un haussement d'épaules et il reprit sa lecture. Il lisait un album de *Superman*.

La Grande Sauterelle demanda :

— Savez-vous si le conservateur est à son bureau ?

— *Qui ?* fit le jeune homme sans lever les yeux.

— Le directeur du musée.

— Il est en voyage.

La femme de ménage essayait de voir la carte par-dessus l'épaule de Jack. Elle était petite et tout en rondeurs, et la couleur de sa peau ainsi que les traits de son visage montraient qu'elle était une Indienne.

— On peut voir ? fit-elle.

Il ne répondait pas, alors elle s'essuya les doigts sur sa blouse blanche et elle lui prit la carte des mains.

— Ça m'a tout l'air d'être l'écriture de Jacques Cartier, dit-elle.

Il y eut un long moment de silence. Quand elle vit que personne ne faisait de commentaires, la femme posa la carte postale sur le comptoir et retourna auprès du seau d'eau qu'elle avait laissé au milieu de la place.

— L'écriture de Jacques Cartier ? . . . Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda l'homme qui l'avait suivie pas à pas.

— C'est bien simple, dit-elle, votre texte ancien, c'est exactement le même que celui qui est dans la grande salle, et je ne peux pas me tromper parce que, tous les jours en faisant le ménage, je me trouve à épousseter les deux pancartes.

— Les deux pancartes? Alors il y a deux textes?

— Mais non. C'est le même texte sur les deux pancartes, excepté qu'il est écrit une fois en écriture ancienne comme la vôtre et une autre fois en écriture . . . ordinaire.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de nous montrer ça? demanda-t-il vivement.

— Certainement. Venez par ici, mais faites attention où vous mettez les pieds.

Jack et la fille entrèrent dans la grande salle derrière la femme de ménage. Ils suivirent une sortie de couloir tracé par des câbles parallèles qui serpentaient entre divers objets étalés sur le sol, accrochés au mur ou exposés dans des armoires vitrées : outils, vêtements, armes, véhicules de transport, instruments de navigation, cartes et affiches . . . tout cela disposé selon un ordre chronologique allant des origines de l'Amérique à l'époque contemporaine.

Au fond de la grande salle, la femme de ménage s'arrêta devant deux affiches géantes. Elle sortit machinalement un linge de sa poche et les épousseta.

— C'est ici, dit-elle simplement.

Ils virent tout de suite que le texte de l'affiche de gauche était le même que celui de la carte postale et ils se retournèrent aussitôt pour remercier la femme, mais elle n'était plus là.

Sur l'affiche de droite, on pouvait lire : « Extrait de la relation originale du premier voyage de Jacques Cartier ». Et le texte, en caractères d'imprimerie, se lisait comme suit :

Le XXXIII<sup>e</sup> jour dudict moys nous fismes faire vne croix de trente piedz de hault, qui fut fete deuant plusieurs d'eulx, sur la pointe de l'entrée dudict hable, soubz le croysillon de laquelle mismes vng escusson en bosse à troyes fleurs de lys, et dessus vng escripteau en boys en grant, en grosse lettre de forme, où il y auoit « Vive le Roy de France »; Et icelle croix plantasmes sur la dicte pointe deuant eulx, lesquelz la regardèrent faire et planter; Et après qu'elle fut esleuée en l'air, nous mismes tous à genoulz, les mains jointes, en adorant icelle deuant eulx et leurs fismes signe, regardant et leur monstrant le ciel, que par icelle estoit nostre Redemption, de quoy ilz firent plusieurs admyrations, en tournant et regardant icelle croix.

— C'est un bon texte et je suis content de l'avoir lu, dit Jack, mais je ne sais pas si on est beaucoup plus avancés . . .

— Je trouve qu'on fait des progrès, dit la Grande Sauterelle. Maintenant il faut réfléchir un peu. Allons faire un tour dehors ?

Ils relurent le texte de Jacques Cartier, puis ils sortirent lentement de la grande salle en s'arrêtant ici et là pour jeter un coup d'oeil sur les pièces de l'exposition. Ils regardèrent en particulier une très grande et très belle carte géographique de l'Amérique du Nord où l'on pouvait voir l'immense territoire qui appartenait à la France au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, un territoire qui s'étendait des régions arctiques au golfe du Mexique et qui, vers l'ouest, atteignait même les montagnes Rocheuses : c'était incroyable et très émouvant à regarder. Mais il y avait aussi une autre carte géographique, tout aussi impressionnante, qui montrait une Amérique du Nord avant l'arrivée des Blancs; la carte était jalonnée de noms de tribus indiennes, des noms que l'homme connaissait : les Cris, les Montagnais, les Iroquois, les Sioux, les Cheyennes, les Comanches, les Apaches, mais également une grande quantité de noms dont il n'avait jamais entendu parler de toute sa vie : les Chastacostas, les Shumans, les Miluks, les Wacos, les Karankawans, les Timucuas, les Potanos, les Yuchis, les Coahuitlecans, les Pascagoulas, les Tillamooks, les Maidus, les Possepatucks, les Alseas, les Chawashas, les Susquehannas, les Calusas.

La fille s'attardait longuement devant la deuxième carte. Ses yeux étaient brillants et humides, et Jack comprit qu'il valait mieux la laisser toute seule un moment. Il revint dans le hall. La femme de ménage achevait d'essuyer le parquet. L'homme lui serra la main et la remercia de ses renseignements.

— Si vous avez le goût de vous reposer, dit-elle, vous pouvez aller vous asseoir à la bibliothèque. C'est le meilleur endroit pour avoir la paix et il y a toutes sortes de livres qui parlent de Jacques Cartier, si c'est ça qui vous intéresse.

— Merci encore, chère madame, dit-il.

— C'est rare que les gens me disent « chère madame », dit-elle avec un large sourire.

— Je vais aller prendre l'air et puis je reviendrai voir la bibliothèque.

\*\*\*

La Grande Sauterelle était venue le rejoindre avec le chat et ils avaient marché en silence jusqu'à l'extrémité de la bande de terre qui s'avancait dans la baie.

— Mettez-vous à la place de Théo, dit-elle.

Ils étaient dans un bois de bouleaux, la sorte d'arbre que l'homme préférait. La fille poursuivit :

— Vous arrivez au musée, vous visitez et, pour une raison que nous ne connaissons pas encore, il vous prend l'envie d'envoyer une carte postale dont

---

le texte serait le récit de Jacques Cartier que vous venez de lire dans la grande salle. Alors qu'est-ce que vous faites ?

— J'achète une carte postale au comptoir, dit-il.

— D'accord. Et ensuite ?

— Ensuite j'apporte le texte à un imprimeur et je lui demande de le reproduire sur la carte postale, mais il y a un petit problème . . .

— Vous ne pouvez pas lui apporter l'affiche de la grande salle, évidemment.

— Évidemment.

— Alors ?

Il haussa les épaules.

— C'est simple, dit-elle. Vous allez à la bibliothèque.

— Pourquoi ?

— Pour chercher le livre d'où le texte a été tiré. Et quand vous l'avez trouvé, vous faites faire une photocopie et vous l'apportez à l'imprimeur.

— Ça me paraît logique, dit-il.

Il la regardait avec curiosité.

— Je ne sais pas comment vous faites pour avoir les idées aussi claires, dit-il. Dans ma tête, il y a une espèce de brume permanente et tout est embrouillé.

Quelques minutes plus tard, Jack était à la bibliothèque. La fille s'était arrêtée dans le hall pour dire un mot à la femme de ménage qui s'en allait. La bibliothèque était petite mais bien éclairée et il y avait une grande table, des chaises rembourrées et un fichier des titres et des auteurs. L'homme choisit plusieurs livres qui traitaient des voyages de Jacques Cartier et il s'assit à un bout de la table pour les examiner. Par la porte ouverte, il voyait la fille et la femme qui se tenaient dans les bras l'une de l'autre et parlaient tout bas. La fille était beaucoup plus grande que la femme, mais elles avaient les cheveux exactement de la même couleur.

Il feuilleta plusieurs livres et il venait juste de trouver le texte de Jacques Cartier lorsque la Grande Sauterelle le rejoignit. Il lui fit voir le texte, qui se trouvait dans un ouvrage de Joseph-Camille Pouliot, *La Grande Aventure de Jacques Cartier*, en page 43, avec la note suivante : « Fac-similé extrait de la relation originale du 1<sup>er</sup> voyage de Cartier contenant le récit de l'érection d'une croix dans la baie de Gaspé, le 24 juillet 1534. »

— J'aime beaucoup ce monsieur Pouliot ! déclara la fille.

— C'était un juge, dit Jack.

— Alors, merci Votre Honneur !

Elle s'assit à l'autre bout de la table et se mit à réfléchir. Tout à coup elle se releva.

— J'ai une idée, dit-elle joyeusement.

— Encore ?

— On va faire une petite expérience, mon cher Watson !

Elle prit le livre et entraîna Jack hors de la bibliothèque. Au comptoir des renseignements, le jeune homme buvait une tasse de café et fumait une cigarette.

Elle posa le livre ouvert devant lui.

— Je voudrais avoir une photocopie du fac-similé.

— Une photocopie du *quoi* ?

— Du texte qui est ici.

Elle mit le doigt sur le texte. Il regarda très attentivement l'écriture ronde et fantaisiste de Jacques Cartier.

— C'est drôle, j'ai l'impression d'avoir vu ça quelque part . . .

— Vous êtes très observateur, dit-elle.

— Merci beaucoup, dit-il. Malheureusement, il n'y a pas de photocopieuse au musée.

— Non ?

— Non.

— Alors comment on fait pour avoir une photocopie ?

— J'en sais rien, dit-il

Sans se décourager, elle demanda :

— Êtes-vous étudiant ?

— Oui. Pourquoi ?

— À votre collège, il y a une photocopieuse, non ?

— Évidemment.

— Alors, qu'est-ce qui m'empêche de sortir ce livre et d'aller faire photocopier mon texte à votre collège ?

— Rien, dit-il.

Il réfléchit et ajouta :

— Vous pouvez sortir un livre du musée à la condition d'inscrire votre nom et votre adresse dans le cahier des visiteurs.

— Je n'ai pas bien compris, dit la fille avec une pointe d'émotion dans la voix. Vous avez dit: « Dans le cahier . . . ? »

— . . . le cahier des visiteurs, répéta le jeune homme.

Jack et la fille se regardèrent.

Le jeune homme sortit le cahier d'un tiroir et, l'ouvrant à la page du jour, il le plaça devant elle sans dire un mot.

Elle inscrivit son nom et son adresse à l'endroit qu'il lui indiquait.

— Et les vieux cahiers, ceux des années passées, qu'est-ce que vous en faites? lui demanda-t-elle ensuite.

— On les garde, dit-il. On les range dans un classeur.

— Un musée, évidemment, c'est fait pour garder les vieilles choses . . .

Elle avait appuyé ses coudes sur le comptoir, juste en face de lui, et elle le regardait avec un sourire radieux.

— Est-ce qu'on pourrait jeter un petit coup d'oeil sur les vieux cahiers, si ça ne vous dérange pas?

Il avait l'air de se demander si elle était devenue folle.

PIERRE VADEBONCOEUR

LES DEUX ROYAUMES

---

Renseignements :

Copyright détenu par les Éditions de l'Hexagone. Tous droits réservés pour tous pays.

Les Éditions de l'Hexagone  
900, rue Ontario est  
Montréal (Québec)  
Canada H2L 1P4

Tél. : (514) 525-2811

*l'ensemble de son oeuvre le prix Duvernay (1971) et le prix David (1976). En 1979, il remporte également le Grand Prix littéraire de la ville de Montréal pour son essai, Les Deux Royaumes.*

**BIOGRAPHIE**

*Pierre Vadeboncoeur naît à Strathmore (comté de Jacques-Cartier) en 1920. Bachelier ès arts du collège Jean-de-Brébeuf (1940) et licencié en droit de l'Université de Montréal (1943), il devient conseiller syndical à la Confédération des syndicats nationaux (CSN) de 1950 à 1975. En tant que permanent syndical, il participe activement à la plupart des luttes ouvrières et politiques du Québec. Ses nombreux essais politiques et polémiques, entre autres La Ligne du risque (1963) et Un génocide en douce (1976), témoignent d'ailleurs de cet engagement de même que les nombreux articles qu'il a publiés depuis 1940 dans des journaux et revues tels Cité libre, Parti pris, Liberté, Socialisme, Maintenant, Le Jour, Le Devoir, etc. Cependant, avec la parution de Les Deux Royaumes (1978) et de Trois essais sur l'insignifiance (1983), s'affirme une rupture de ton et de style avec son oeuvre antérieure. Par la liberté de pensée dont il témoigne, l'essayiste se fait plus incisif et subjectif, et, congédiant le militant engagé au profit du moraliste, il s'interroge sans relâche sur la dégradation des valeurs intervenue dans la société moderne. Lauréat du prix Liberté en 1970, Pierre Vadeboncoeur se mérite pour*

---

## RÉSUMÉ

Pierre Vadeboncoeur est sans contredit le premier grand essayiste du Québec moderne. On lui doit des ouvrages polémiques et politiques qui en ont fait un maître à penser. Dans *Les Deux Royaumes*, cependant, sa réflexion s'inspire de la tradition des grands moralistes et s'inscrit comme dépassement des puissants conformismes d'aujourd'hui, surtout des conformismes révolutionnaires. Alliant l'idée et l'émotion, se méfiant des modes et de l'insignifiance érigée en système de penser, Pierre Vadeboncoeur se veut maintenant fidèle à sa propre liberté retrouvée et part à la recherche de ce qui échappe au temps, aux modes, aux injonctions du conformisme. D'une écriture rigoureuse et mesurée, il nous donne à lire des pages admirables sur son cheminement personnel, ses préférences existentielles en littérature et les auteurs qui l'ont formé et nourri, le roman et le cinéma, l'écriture et la peinture, la photographie et le dessin, la musique, l'aculture moderne, la sainteté devant la dégradation des valeurs, l'enfance aux prises avec la déshumanisation du monde.

---

« Dans son rejet de la modernité, dont il avoue avoir été complice, Vadeboncoeur va aussi loin que Soljenitsyne et Illich. Il a même des accents de Chateaubriand, bien que cet auteur ait cessé de l'inspirer. »

(*Jacques Dufresne, Le Devoir, 17 mars 1979*)

---

« Par les questions qu'il pose et par la manière tout incisive qu'il a de les aborder, par la liberté d'esprit dont il témoigne et l'ampleur mesurée de son style, ce livre est sûrement l'un des meilleurs essais de la littérature québécoise jusqu'à maintenant. À moins qu'il ne soit tout simplement le premier véritable « essai », si l'on veut donner à cette forme son sens rigoureux d'écriture à la rencontre d'une subjectivité, d'une expérience et d'une philosophie. »

(*Lise Gauvin, Le Devoir, 17 février 1979*)

---

## EXTRAITS DE CRITIQUES

« D'une écriture magnifique, sur un ton désabusé, parfois austère et teinté de pessimisme, ces essais sont la revendication d'un humanisme; là réside leur intérêt et leur grandeur. »

(*André Janoël, Nos Livres, mai 1979*)

EXTRAIT

## La lézarde

L'homme de jadis, me semble-t-il, regardait le passé et l'avenir avec un amour égal et équitablement partagé. Il y avait une continuité dans le sentiment qu'il pouvait avoir envers ce qui avait été et envers ce qui viendrait. Sa culture le nourrissait. Il y a par exemple beaucoup et à la fois peu de nouveau dans Bach, Mozart ou Schubert. Le nouveau se faisait par un développement tout organique. Le mouvement ne consistait pas essentiellement dans le fait de quitter une chose pour une autre. Il se produisait plutôt sur place, par le seul fait de croître. La pauvreté spirituelle de l'homme d'aujourd'hui tient à ce que le mouvement a changé de caractère. Le voyageur n'emporte plus avec lui ses bagages. Le temps n'emporte plus avec lui le passé, mais il le laisse en arrière. le passé est constamment « dépassé », vocable maintenant fort en usage, qui indique la volonté continuelle d'abandonner ce qui était.

Nous avons de la sorte liquidé de grandes réserves. Une immense part de ce que l'héritage contenait a disparu, et c'était bien plus qu'un certain nombre de croyances, de principes et de lois. La somme d'une civilisation est beaucoup plus que les règles et les pièces qui la tiennent ensemble. Nous avons cru changer seulement des règles, des croyances, des principes. Nous démontions le monde comme une machine. Mais il est évident qu'ont été anéantis les signes, la sensibilité, l'équilibre, les rapports, les intuitions, les prudences, l'expérience accumulée, qui soutenaient en nous beaucoup d'être, et du plus précieux. On observe ce phénomène en toutes choses, et en particulier, par exemple, dans la politique doctrinaire et sans racines comme sans tradition. Quelque chose s'est produit qui peut-être n'était jamais arrivé dans l'histoire : tout le regard s'est tourné vers l'avenir; le passé nous a paru globalement tombé dans le néant. Soudain il n'y eut plus moyen de faire aucun raccord spontanément, et les raccords que l'on continuait pourtant de sentir confusément nécessaires, il y eut des gens pour proposer de les faire, mais de les faire par programme, ce qui n'avait guère de sens. L'Église, par exemple, se débat depuis des années dans cette impasse. Elle s'est trouvée sans appui dans la culture, après la chute de celle-ci. Or il est certain que la religion est nourrie de culture.

Cependant la rupture avec le passé allait se répercuter d'une autre façon : non plus par rapport au passé mais dans le présent même. Les choses, ne tenant plus les unes aux autres par un lien de culture, allaient manquer de consistance, d'attaches et de continuité entre elles, dans le même temps cette fois. Notre époque est un bazar, dont les principaux caractères, en ce qui touche les us et les modèles, sont l'hétéroclite et l'éphémère. N'importe quoi pousse et meurt sur ce terrain en friche. L'indépendance de ces champignons divers produit d'ailleurs une illusion qui ne laisse pas d'être comique : chaque mode surgie semble s'attribuer valeur de culture globale et se donner pour une sagesse. Les idées s'éloignent les unes des autres et s'excluent de la même façon péremptoire que le présent congédie aujourd'hui le passé. On pourrait dire analogiquement pour la culture ce qu'on disait autrefois de la mort de Dieu : Dieu n'étant plus, chacun est dieu. Les idées ne composent plus, faute d'un fond commun.

Le culturel avait été le ciment des choses humaines. Il fallait bien le remplacer par un autre. Celui-là disparu, c'est le fonctionnel qu'on a mis à sa place. L'arête qui sépare deux époques est là. La ligne de partage ou plutôt de rupture et de mort morale se situe là. C'est à partir de là que l'immense sacrifice se décide et l'on peut suivre la lézarde de ce drame sur plus d'une centaine d'années derrière nous, en remontant par exemple la trace historique laissée par la substitution de la science à la parole en divers domaines de l'humain, le long d'une frontière où se succèdent notamment Auguste Comte, Marx et Freud. La fissure se ramifie en d'innombrables cassures, certes, mais où le modèle initial de brisure se retrouve, exactement le même. Il est singulier de voir ce modèle aujourd'hui désigné, dans l'un de ses prolongements historiques fragmentaires, précisément par les deux termes qui soulignent d'un bout à l'autre le gigantesque clivage dont je parle : le mot *culturel*, le mot *fonctionnel*. Ces deux mots déchirent l'histoire contemporaine du Québec. Ils sont sur toutes les lèvres, témoins inconscients d'une lutte historique infiniment plus large. Ils font des ennemis irréconciliables d'amis qu'on avait crus indissociables. L'une de ces forces opère un arrachement historique et culturel, mais on ignore couramment à quelle logique de déracinement total elle obéit; elle l'ignore elle-même d'ailleurs. Des mots exprimant des réalités immédiates s'interposent, qui masquent ce tout. Fédéralisme, par exemple. Ils ont, à ce que l'on croit, un sens suffisant et complet en eux-mêmes. Ils ne demandent pas à être expliqués par autre chose. Ils ne signifient que la réalité politique qu'ils désignent, pense-t-on. Celui-là appartient au vocabulaire politique en effet. Il possède un sens défini dans un champ particulier de pensée et il est circonscrit par celui-ci. Ainsi raisonne-t-on : par catégories. On ne s'avise pas que le même mot et la même chose, dans la situation où on les trouve par rapport au Québec en ce moment de l'histoire, appartiennent aussi et surtout à un champ de pensée tout différent, où ils prennent un sens qui n'est nullement circonscrit comme le premier. On ne se rend pas compte que dans cet autre domaine de pensée, ils prennent une signification qu'il faut tenir, comme celle de toute l'histoire de la déculturation depuis un siècle, pour tragique. Ils acquièrent, bien au-delà de leur sens politique, une signification morale et philosophique très grave. Le fédéralisme continue la séparation de l'homme d'avec la culture. Le fédéralisme, par rapport à nous, dans le temps actuel, est du fonctionnalisme pur. C'est d'ailleurs par ce terme qu'on l'a réintroduit il y a vingt ans.

Il est remarquable, d'ailleurs, que le fonctionnalisme, qui selon la théorie devait aider notre peuple, est en train de le détruire. On est donc amené à penser qu'il est aussi nocif politiquement que moralement.

Mais revenons à quelque chose de plus général. Même dans le changement des moeurs, l'humain est disjoint. On décide, ici encore, d'un futur de l'humain, comme si l'on jouait avec des blocs déplaçables à volonté, pour la commodité, et sans le moindre égard envers certaines intuitions profondes d'une culture. Attitude futuriste, une fois de plus en effet. Le présent, table rase, est libéré de ces intuitions; il peut donc, pour un avenir

qui n'a plus à répondre au passé, poser à l'intention de celui-là n'importe quelle règle inventée sur-le-champ. Ce qui est humain, au point zéro de culture, se cogite comme n'importe quoi d'autre. Il s'agit presque d'inventer un homme. On usine telle ou telle pièce de cet homme. Il y aura un homme futur. Il se fera sur un étrange modèle, peu à peu établi d'après l'utilité relative d'idées fonctionnelles auxquelles on aura réduit la règle morale. On aura, en particulier, mesuré l'utilité de l'homicide et statué favorablement sur lui. C'est déjà commencé, froidement, comme en laboratoire. Je ne puis me défendre du sentiment que le débat sur l'avortement ait quelque chose à voir avec cela.

Ma tristesse l'attestait : cette modernité me faisait mal. Ce mal était un symptôme, sans doute. De quoi me sentais-je privé ? De quelle partie importante de mon être et de quel fond plus général m'arrachait-on ? Le propre de l'aculture moderne, c'est qu'elle bafoue sans cesse le sacré qu'on porte en soi. Elle équivaut à un système de mépris. C'est un système de mépris et d'ignorance de tout ce que notre temps ne tient pas entre les pinces de son analyse. Or, justement, comment tenir une culture entre des pinces ?

C'est là que se situait le problème. L'analyse était partout et ce que celle-ci ne retenait pas était tenu pour rien. Je me suis souvent heurté à cet exclusivisme en causant par exemple avec des marxistes, qui étaient quelquefois de mes amis. La réflexion moderne veut des justifications d'ordre critique pour tout ; par conséquent, elle n'en obtient pour presque rien. Elle ne prend que ce qu'elle peut isoler, comme en laboratoire une fois de plus.

Ces justifications sont d'ailleurs disparates et variables suivant l'essentielle relativité des raisons qu'on invoque. L'aculture est à tiroirs et il y a d'innombrables cases. On n'a qu'à choisir dans ce magasin général. C'est un marché d'objets. Cela ne fait pas une culture ; cela au contraire nie la culture, ainsi détruite au plus intime de ce public acheteur. Chaque choix est en même temps ce choix et son exclusivité, c'est-à-dire rejet de ce qui n'est pas lui. Il est souvent d'ailleurs celui d'une étroite totalité, qui fait qu'on ne voit plus ce qu'il y a à côté.

J'ai fait confiance, trop exclusivement, à l'importance d'innover ; je ne soupçonnais pas le pouvoir destructeur sans comparaison plus étendu qui s'exerçait concurrentement. J'ignorais ceci : s'agissait-il d'invention ? — il s'agissait, incomparablement davantage, d'anéantissement, de ruine, comme si chaque idée nouvelle eût eu, en même temps que sa charge de vie, un potentiel de mort sur de grandes zones de culture, démesuré par rapport à la première. Nous voici par ce biais dans un monde dévasté.

On cherche partout la beauté et on ne trouve plus la justification de la beauté. On cherche l'amour et on ne trouve plus la justification de l'amour. On cherche la vertu et on ne trouve plus la justification de la vertu. On cherche l'esprit et on ne trouve plus la justification de l'esprit. On ne trouve plus le jugement des hauteurs sur toutes choses.

Mais ce qui subsiste encore moins, peut-être, c'est le sens de l'erreur possible de nos vies et de nos conceptions par rapport à je ne sais quel ciel qui gardait pour nous l'arche inconnue des vérités promises. Nous pouvions toujours alors aspirer à quelque au-delà de nos pauvretés; cela faisait déjà un peu de désir et un peu d'humilité, gages de quelque ouverture sur un esprit plus souverain que le nôtre. Nous savions sans cesse qu'il y avait un espace au-dessus de nos expériences de pensée. Nous avions le sens de cet espace. Nous nous gardions cette marge au-dessus de nous. Cela faisait un esprit tout de même moins court qu'aujourd'hui.

Le scepticisme a complètement renversé l'ordre du doute en faisant porter celui-ci sur l'ineffable et l'indémontrable et en accordant au contraire des lettres de créance, avec naïveté, à n'importe quelle nouveauté. Le doute est une chose, le scepticisme en est une autre. Le scepticisme a engendré la crédulité et la présomption. Le monde moderne s'est construit sur cette base précaire.

Il n'y a plus de distance entre nous-mêmes et les idées qui passent. Le monde se trouve directement exposé à leur puissance de choc et il n'y a plus de couche protectrice, comme l'ozone de notre atmosphère, pour l'en garantir. Idées, images, fantasmes, paradoxes, contre-vérités les plus drues, artifices, déferlent sous un ciel bas, ivres et puissants, comme dans un tumulte de guerre. Chaque idée a maintenant son pouvoir nu, pareille à l'atome libéré.

Le tribunal de nos pensées ayant été abaissé, nous avons perdu, à l'égard des idées et particulièrement des idées morales, presque toute la hauteur de recours que nous gardions à leur endroit. L'espace au-dessus de nous s'étant trouvé radicalement réduit, c'est le propre espace de notre esprit qui s'est aussi rétréci. La noblesse se meurt; c'est peut-être un signe.

Qui fait encore, en ces temps de présent, pour l'évocation ou pour l'espoir d'une pensée, tel voyage par les siècles ?

Nous bénéficions d'une dimension qui n'était pas la nôtre propre mais celle de la grande tradition spirituelle. À la figure d'un espace indépendant de nous répondait en nous l'espace de notre propre esprit. Mais le premier aboli, le second en a souffert.

Nous en sommes devenus, je crois, plus infirmes, moins prudents, plus superficiels, plus communs, moins proches de ce que nous pouvons de meilleur en jugement, en sentiment, en méditation et en culte.

L'éternité suspendait bien des jugements que sa disparition a au contraire précipités.

---

***IV. Poésie***

---

<b><i>Beaulieu, Michel</i></b> , KALÉIDOSCOPE	113
<b><i>Braut, Jacques</i></b> , MOMENTS FRAGILES	122
<b><i>Brossard, Nicole</i></b> , DOUBLE IMPRESSION	127
<b><i>Grandbois, Alain</i></b> , POÈMES	134
<b><i>Lapointe, Paul-Marie</i></b> , CHOIX DE POÈMES	141
<b><i>Lasnier, Rina</i></b> , LE CHOIX DE RINA LASNIER DANS L'OEUVRE DE RINA LASNIER	149

---

# MICHEL BEAULIEU

## KALÉIDOSCOPE

### *Renseignements :*

Éditions du Noroît  
Case postale 244  
Saint-Lambert (Québec)  
Canada J4P 3N8  
Tél. : (514) 671-7718

### **BIOGRAPHIE**

*Michel Beaulieu est né à Montréal en 1941 et y est décédé en 1985. Il a été poète, romancier, critique et éditeur. Il a fait ses études au Collège Jean-de-Brébeuf, puis à l'Université de Montréal. Attiré très tôt par les oeuvres de Balzac, Stendhal, Hugo et Flaubert, il a publié, dès seize ans, ses premiers poèmes. Aussi n'est-il pas surprenant de le voir à son entrée à l'Université de Montréal prendre la direction du Quartier latin et celle des Presses de l'Association générale des étudiants. Ces premières expériences dans l'édition et des rencontres d'écrivains ne sauraient être étrangères à la fondation des Éditions Estérel et de la revue Quoi où il publie les oeuvres d'écrivains québécois. Ces lourdes tâches ne l'empêcheront pas de collaborer à de nombreux journaux ou revues. Il a publié au Noroît FM, Lettres des saisons III (1975), Anecdotes (1977), Oracle des ombres (1979), Visages (1981) qui lui a valu le Prix du Gouverneur général et Kaléidoscope ou Les Aléas du corps grave (1984), Grand Prix de poésie Gatién-Lapointe (1985). Il est aussi l'auteur de plusieurs autres ouvrages parus chez divers éditeurs. Certains poèmes seront bientôt publiés en anglais par la revue Ellipse. La revue Inostrannaya Literatura (Foreign Literature) de Moscou en a aussi publié en russe.*

### **RÉSUMÉ**

Ce recueil a mérité à Michel Beaulieu le Grand Prix de poésie Gatién-Lapointe. Voici comment Joseph Bonenfant, président du jury, a présenté l'ouvrage primé : « Voilà un beau livre d'errances et de ruminations où l'autobiographie n'a pas parasité la poésie. Entre des intervalles d'ironie et de sarcasme, qui ne sont pas toujours sans outrance, la nostalgie suit son cours, loin de toute complaisance et proche d'une gravité qu'allège l'allure narrative de l'écriture. Ce livre, d'une remarquable perfection formelle, offre une profonde originalité. Ici, en effet, Michel Beaulieu affirme à l'envi, d'abord sa capacité de faire passer la forme narrative (l'anecdote, l'événementiel) dans le coeur même du poème, de la strophe, de sorte que l'effet dramatique constitue le noyau de la figure poétique; affirme encore son aptitude exceptionnelle à faire passer en douce, sans plaquage théorique et comme en filigrane, tout un art poétique.

### **EXTRAITS DE CRITIQUES**

« On ne peut parler de poésie québécoise sans se référer directement à l'oeuvre de Michel Beaulieu. Elle témoigne d'un travail particulièrement significatif, d'un approfondissement du langage poétique et porte les marques d'une expérience peu commune de la réalité. »

(Roger Chamberland, Québec français)

---

«...ce livre restera sans doute comme le sommet de l'oeuvre abondante de ce fou de poésie...»

*(Jean-Yves Reuzeau, Jungle)*

---

«Ce dernier publiait il y a quelques mois son plus fort livre de poésie : *Kaléidoscope ou Les Aléas du corps grave*. Ici le poète s'attache aux couleurs de l'instant avec une intensité d'écriture, un haut lyrisme, une « gravité » qui fait durer le sentiments du quotidien et rejoint les racines de l'enfance.»

*(Jean Royer, Le Devoir)*

EXTRAITS

---

Wagon-lit

l'un par-dessus l'autre  
entre les roues les rails  
elle vient la tête appuyée  
à la cuisse le clapotis  
du métal dans la peau  
frémit à l'extrémité  
des doigts elle replace  
une mèche de cheveux  
tressée dans sa bouche  
le corps suspendu  
tu regarderais la nuit  
défiler par la vitre  
panoramique tu lèves  
le rideau sur le bruit  
du vent dans les feuilles  
que tu n'entends pas  
d'entre les roues les rails  
elle ne dormira jamais  
plus dans ces conditions  
dit-elle si tu ne l'emportes  
pas au bout de sa fatigue

entre autres villes 4

celle où tu ne retourneras jamais  
sur tes pas que d'ennui  
depuis l'après-midi  
d'autrefois tu reconnais  
les axes où tu te perds  
le temps d'établir les points  
de repère le restaurant d'alors  
qui te semblait plus éloigné  
le café disparu la gare  
où les trains depuis lors  
n'arrivent plus le canal  
où s'appesantit le pont  
tu le traverses en longeant  
la chaussée n'avait-elle  
pas dit qu'elle t'attendrait  
de l'autre côté tout près  
de la tour du parlement

**pantomime**

tu rentres en toi l'hiver  
où rien ne la retient  
de ces phrases laissées  
en suspens parmi les murs  
de l'appartement tu donnes  
à son désir l'assentiment  
qu'elle réclame sans discuter  
qu'elle se rencoquille au fond  
du sofa dénuée de mots  
la question se pose crois-tu  
dans l'oeil qui te cherche  
tu t'éloignes parmi les arbres  
du parc le bruissement  
de leur feuillage au-dessus  
des toits tu t'ignores pas  
son appétit la profondeur  
de son angoisse au jour  
le jour le sentiment  
qu'elle a de basculer  
dans la mort et tu  
n'interviens pas

**entre autres villes 5**

celle où tu vois des tramways  
pour la première fois depuis quatre ans  
I never understood what happened  
between us écrivait-elle  
tellement trop tard et tu cherches  
chaque fois son nom dans l'annuaire  
depuis sa disparition  
d'elle dis-tu la langue  
sur chaque délié la lumière  
dans la chambre et le temps

**conversation**

l'homme a cessé d'espérer dit-elle  
en défaisant sa ceinture  
tu dis si on peut dire  
et tu attends qu'elle poursuive  
elle contemple la montagne au fond  
de la chambre vas-tu souvent  
sur ton balcon demande-t-elle  
pas tellement dis-tu pourtant  
tu devrais t'aérer reprend-elle  
de temps en temps le système  
tu ne sais que répondre  
tu te tais mais ça fait rien  
fait-elle en glissant sous les draps  
tu donnes un maudit bon coup  
de queue quand même

**entre autres villes 6**

celle qui te ramène  
à l'interrompu roulement  
du fer à cheval au loin  
d'où l'heure t'entraînait  
par l'autoroute une fois  
la frontière passée depuis  
le milieu du pont tu regardais  
pour la dernière fois du séjour  
l'arc-en-ciel enfoncé  
dans la brumasse du matin  
tu n'en auras rien à dire  
aucune chanson ne l'énonce  
mais entrer dans un nom  
ne te trouble pas davantage  
qu'autrefois les après-midis  
de programme double au stade  
quand on venait d'ici même  
et qu'il te fallait gagner

**entre autres villes 7**

celle dont tu aperçois  
au loin le cocon  
qu'interdit la journée  
de retard dans le déroulement  
de l'itinéraire  
ah  
tu la maudirais de connaître  
la comptable dont le fils  
unique a lessivé le nom

**entre autres villes 8**

celle où dithyrambique  
l'électricité déchire  
de six millions de volts  
la texture de l'air  
où tu te retiens de même  
un moment de respirer  
en figeant dans la foule  
interdite du planétarium  
et tu te demandes un jour  
saura-t-on vraiment tout  
mais dans quelles filières  
dans quels circuits inconnus  
la connaissance descendra  
-t-elle des vingt-six étages  
de la tour appelée du savoir  
et comment tout absorber  
les poussières prolifèrent  
sur les étalages de fruits  
les cheminées des aciéries  
noient le coeur de la ville  
où les bâtiments triangulaires  
gisent dans leurs reflets  
de vitre en allongeant  
la tresse des innombrables  
ponts ne marcheras-tu pas  
dès ce soir dans ses rues  
n'emprunteras-tu pas au gré  
de ta fantaisie la première  
ligne de transport n'iras-tu  
pas n'importe où le vent  
te mène en ce désert habité

**entre autres villes 9**

celle dont la blancheur  
crue des bâtiments cuit  
ces peaux lustrées de sueur  
sur l'esplanade où rien  
n'arrache aux blessures  
de l'été bien que tu évites  
sous le rebord de ta casquette  
aux couleurs de Brooklyn  
l'insolation son obélisque  
gravi marche à marche  
dans les échos confondus  
contre une heure d'attente  
en fin de ligne l'unique  
ascenseur ne suffisant pas  
à la tâche cette journée-là  
comme une autre de semaine  
et traînant de la patte  
dès le premier tiers tu lis  
les inscriptions des parois  
les chevilles vibratiles  
en rêvant d'une pinte d'eau  
glacée mais grimpes grimpes  
le dernier tiers au galop  
coeur débattant lèvres  
abrasives qu'à tes pieds  
s'étale enfin souffle repris  
l'espace de l'Enfant

**entre autres villes 10**

celle dont les oiseaux  
tutélaire fracassent  
leurs ailes sur le pare-brise  
de l'autobus en renonçant  
aux arrière-cours des banlieues  
dont les reliefs ressemblent  
à s'y méprendre à ceux  
de tous les autres dortoirs  
d'America tu y repasses  
dix ans plus tard et pénètres  
son coeur de poussière à l'ombre  
de la capitale illunée de nuit

**entre autres villes 11**

celle où tu passes le temps  
d'interroger le baiser de marbre  
sur ta méconnaissance du corps  
féminin jamais aperçu d'alors  
que sous l'agacement des plages  
en longeant la cuisse froide  
l'ongle rogné jusqu'au sang  
d'un doigt que tu ne regardes pas  
tendu vers ce qui se dérobe  
à cet instant tu n'entends pas  
la cloche du glas de jadis  
la prêche au nom de la liberté  
mais te perds entre les paumes  
vibratiles de la cathédrale  
en miniature et rêves déjà  
d'un autre lieu d'un continent

**entre autres villes 12**

celle d'où le train de la mer  
t'empporte à l'extrémité  
de ces trois lentes semaines  
sans que tu ne perçoives le trajet  
de l'une à l'autre gare sans souci  
de l'attente d'une heure au moins  
dans un hall que dès le lendemain  
tu refuserais de reconnaître  
extirpé de ta fatigue  
sans regret de quitter le groupe  
inévitables à l'intérieur du groupe  
sans que la valise ne pèse à bout  
de bras tu la quittes sans savoir  
si jamais tu reviendras dans une  
autre vie flairer l'odeur du thé  
dans l'infusion portuaire et sans  
comprendre la leçon d'histoire  
de la veille à l'arrêt d'autobus

### la dernière fois

la dernière fois sans savoir  
que c'était la dernière  
sans savoir que c'était  
ce visage qui te reviendrait  
tandis que seul tu vieillis  
qu'à l'abri du temps tu  
protèges en effaçant ses rides  
à volonté ses cheveux poivre  
et sel sa bouche qui te brûlait  
la chair en escaladant  
ses plis le doigt furetant  
aux alentours du clitoris  
et son superbe abandon

### mot à mot

les mots qu'il ne fallait pas  
qui ont laissé du linge vide  
entre tes doigts de tortionnaire  
sans doute n'ont-ils pas échappé  
à ton attention ta si parfaite  
maîtrise quand tu en usais  
parmi tant et tant de phrases  
et sans doute avais-tu raison  
d'affirmer qu'il s'agissait là  
d'un lapsus et sans doute  
à l'avenir confieras-tu à d'autres  
bras ton âme dis-tu blessée

### l'épervier noir

les trop folles journées de l'épervier  
noir qui n'en pouvait mais  
de t'attirer dans ses envols  
du moins les leçons qu'il dispensait  
ne les as-tu écoutées que d'une oreille  
distracte en visant la moyenne  
et maintenant que tu connais  
depuis longtemps la lenteur de la verge  
lisse dans les parois lubrifiées  
de la chair entrouverte ne lis-tu  
que d'un oeil la suite de ses aventures  
en constatant qu'au contraire  
du commun du moins lui  
ne faisande-t-il pas

*Renseignements :*

Éditions du Noroît  
Case postale 244  
Saint-Lambert (Québec)  
Canada J4P 3N8  
Tél. : (514) 671-7718

**BIOGRAPHIE**

Jacques Brault est né à Montréal en 1933. Il est critique, poète, nouvelliste et philosophe. Après ses études classiques au Collège Sainte-Marie, il étudie la philosophie à l'Université de Montréal, à Paris et à Poitiers. Il est actuellement professeur à l'Université de Montréal. Son recueil de poésies, *Mémoire*, qui lui a valu le prix France-Canada en 1969, témoigne d'une poésie de l'engagement en vertu d'une liberté individuelle et collective. Le poème charnière, *Suite fraternelle*, plusieurs fois réédité, est un long poème poignant, centré sur la vie et la mort. Par ailleurs, plusieurs autres recueils suivent *Mémoire* : *La poésie ce matin* (Grasset, 1971), *L'En-dessous l'Admirable* (PUM, 1975), *Poèmes de quatre côtés*, (Noroît, 1975), *Vingt-quatre murmures en novembre* (Noroît, 1980), *Trois fois passera précédé de Jour et Nuit* (Noroît, 1981), *Moments fragiles* (Noroît, 1984). Il a reçu en 1979 le prix Duvernay pour l'ensemble de son oeuvre et en 1986, le prix Athanase-David. *Moments Fragiles* est paru en anglais sous le titre *Fragile Moments* dans une traduction de Barry Callaghan publiée par Exile Editions (1985).

**RÉSUMÉ**

Neil Bishop, dans *Canadian Literature*, résume bien ce recueil paru en 1984: « Le titre, *Moments fragiles*, et ceux des cinq parties du livre — « murmures en novembre, » « amitiés posthumes, » « vertiges brefs, » « leçons de solitude, » « presque silence » — disent bien la thématique et le ton : la mort de l'amour, la solitude, le silence, le mal de vivre, le sentiment du vide, celui de l'irréalité là où rôde l'« ombre toute blanche, » l'« ombre / de rien, » celui d'errer sans but — « le chemin lui non plus / ne sait où aller »; le tout dans un univers de froid, de vent, de nuit, de pluie, de gel. Ce contenu dysphorique prend texte sans rien de larmoyant; au contraire, il y a un courage stoïque dans la discrétion de l'expression, dans la retenue du lyrisme. Poèmes et lavis sont d'une économie de moyens évocatrice de certains arts japonais, dont cet ouvrage s'inspire pour donner texte à une poésie à la fois contemporaine et classique, jamais facile, toujours limpide sans rien sacrifier de l'épaisseur du sens. Moyens sobres, parfaitement mis en oeuvre, d'où une prodigalité de beauté. Ces *Moments fragiles* se transmutent, pour le lecteur, en de longues heures de grâce. »

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

« Jacques Brault a le talent, non pas d'étouffer le cri poétique, mais de l'adoucir, de l'apaiser en quelque sorte, pour lui donner plus de force et plus d'éclat. C'est une dialectique du cri et du murmure, du dehors et du dedans; une dialectique qui s'annule

pour retrouver la quiétude et la  
pudeur de la fragilité. »

*(Hédi Bouraoui, Poetry Canada  
Review)*

---

« La poésie de Brault est une des rares  
qui, au-delà du langage, rend sensible  
l'existence au monde. »

*(André Brochu, Voix et images)*

---

« Brault s'approche (...) de cet espace  
où le lieu commun révèle sa profonde  
étrangeté, se creuse d'une rumeur  
impersonnelle (...) Mais seule  
l'écriture qui a regardé en face sa  
propre nullité peut produire une telle  
rencontre et en assumer la tristesse et  
la paradoxale vérité. »

*(Pierre Nepveu, Le Devoir)*

EXTRAITS

---

Qu'il est léger le vent d'automne  
sur le dos des feuilles mortes  
on dirait une aile de corneille  
caressant un projet de lune printanière  
et peut-être que le froid de sous la terre  
plus jamais ne blanchira le ciel

Je n'ai jamais vu branche de muscadier  
je l'imagine frêle et souple  
odorante comme tes paupières baissées  
quant au reste je n'en sais rien  
comme ton nom crié dans le vent  
alors que le chemin l'emportait

je gravis une colline  
et je m'assois solitaire  
sous un ciel vide  
à mes pieds s'endort  
comme un chien ma tristesse

Si tu ne prêtes pas l'oreille  
au mutisme des maisons  
si tu ne prêtes pas regard  
aux fantômes des rues  
qui percevra le déclin de l'automne

Grand amour souvent semble aucun amour  
rien ne bouge maintenant ni toi ni moi  
et la nuit s'en va jusqu'à l'aube  
seule une lueur de lampe a pâli  
quand nous nous sommes quittés sans bruit

Dans quel autre monde dis-moi  
dans quelle autre vie crois-tu  
la rencontre de nos silences  
réveillés aux bruits du matin  
et dans quelle autre nuit  
ta joue ronde sous mes doigts  
lune dévêtue

Par les herbes pliées  
sous le vent rageur  
j'avance dans la nuit  
et dans ma solitude

au-dessus de la plaine où l'espace  
coule dans le temps  
une vieille lune s'obstine  
ébahie d'ombrages

où es-tu ma vie  
dérivante comme une nouvelle  
bonne ou mauvaise  
on ne sait plus

Mon chemin s'est défoncé à bien des tournants  
je songe engourdi de mille douleurs  
aux amis laissés derrière moi cheminant  
et les peupliers jaunis tremblent  
d'une proche frayeur

Je touche les étangs de notre automne  
qui débordaient de pluie et de nuit  
je nous vois humides et taillant des tiges d'osier  
sous la fenêtre muette dans l'ombre  
j'écoute ta respiration qui s'étouffait  
un peu parmi tant de nuit et de pluie  
nous nous jurions de mourir ensemble  
mais quand reviendras-tu par ici

Tu es partie comme un rêve tard dans la nuit  
je reste seul éveillé face au mur  
et j'entends quelque part du côté de la rivière  
une oie sauvage crier de solitude

Aux étoiles du matin  
et plus lasses plus basses maintenant  
la nuit fut si longue  
une chandelle redonne  
un peu de pénombre

Tu m'écris enfin mais l'encre trop pâle  
m'empêche de lire ou peut-être est-ce  
la lampe qui vacille dans mon dos  
ou encore mes yeux qui s'en vont à la dérive  
loin de moi et aussi loin de toi

L'hiver dépayse les lunes  
qui s'accrochent aux branches noires  
et les feuilles tombées trouées  
seules sont bien chez elles

Nous nous sommes revus pour ne plus nous voir  
le vent d'est s'est levé soudain depuis ce temps  
et un cent de fleurs se sont arrachées à la terre  
et des nuits de lune froide les ont froidies  
et des jours de pluie de soleil d'ennui de réveil  
et des femmes et des hommes enlacés ont fui  
maintenant chacun de nous le matin  
se voit seul dans son miroir

La poitrine creusée de crépuscule  
et pour voir le soleil chavirer  
comme la nuit au fond de l'aube  
j'ai cheminé seul et longtemps  
parmi des tombes encore vides

Renseignements :

Copyright détenu par les Éditions de l'Hexagone. Tous droits réservés pour tous pays.

Les Éditions de l'Hexagone  
900, rue Ontario est  
Montréal (Québec)  
Canada H2L 1P4

Tél. : (514) 525-2811

*dite formaliste. La problématique féministe a ouvert à cette écriture réfléchie et contrôlée des domaines plus sensuels, comme en témoigne Amantes (1980). Nicole Brossard, qui a fait des interventions dans de nombreux événements culturels au Québec et à l'étranger, est aussi l'auteur de romans et d'essais sur l'écriture.*

BIOGRAPHIE

*Née à Montréal en 1943, Nicole Brossard fait des études en lettres et commence, avec Aube à la saison en 1965, une oeuvre poétique qui deviendra l'une des plus importantes de la période contemporaine. La même année, elle fonde avec Roger Soublière la revue La Barre du jour, où se regroupent les jeunes poètes et à laquelle elle restera associée jusqu'en 1979. À partir de 1968, Nicole Brossard participe à de nombreuses activités culturelles au Québec et à l'étranger. Avec la Rencontre des écrivains sur la femme et l'écriture en 1975, elle s'implique davantage dans la lutte féministe, notamment comme cofondatrice du journal Les Têtes de pioche et comme co-auteur de La Nef des sorcières, présentée par le TNM. En 1977, on la retrouve au Bureau de l'Union des écrivains québécois. Elle participe entre-temps à de nombreux spectacles ou récitals de poésie. Rassemblée dans le Centre blanc en 1978, son oeuvre poétique écrite jusqu'en 1975 se caractérise par un travail sur la signification et sur le fonctionnement de l'imaginaire, notamment dans Suite logique (1970) et La Partie pour le tout (1975). Cette recherche a beaucoup influencé la jeune poésie*

**RÉSUMÉ**

Nicole Brossard a fortement marqué le renouveau de la poésie québécoise depuis 1965. Par son influence grandissante, la poésie québécoise s'est engagée dans de nouvelles orientations plus formalistes par l'exploration du « corps » et du « texte », redéfinissant la poésie comme un fait de langage spécifique et comme un acte d'écriture. *Double Impression* regroupe des textes et poèmes publiés entre 1967 et 1984. Les deux premières parties reprennent des textes parus, pour la plupart, dans *La Barre du Jour* et *La Nouvelle Barre du Jour* dont elle a été la cofondatrice. Comme l'indique le titre, Nicole Brossard y multiplie les surfaces, les miroirs, les sens des mots, jouant sur l'ambiguïté, l'équivoque, les reflets, les doubles. La troisième partie, qui témoigne de son féminisme, laisse entrevoir une nouvelle voix d'où se dégage un lyrisme peu présent dans ses premières oeuvres.

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

« Il y a chez Nicole Brossard certains traits qui ne sont pas sans rappeler Mallarmé : le refus du biographisme et de l'anecdote, l'obsession pour le projet ou le programme d'écriture, la volonté de suivre la pensée à la trace, avec une attention presque microscopique. Mais l'analogie la plus profonde tient peut-être à la coupure qui se manifeste toujours chez Brossard entre la raison analytique, lucide et réductionniste, et l'aspiration à l'émotion, au délire, à l'énergie intégrale. Depuis 1967, toute l'entreprise littéraire de l'auteur du *Centre blanc* pourrait se lire comme une tentative de trouver la

forme d'écriture qui permettrait de surmonter cette coupure. »

(Pierre Nepveu, *Le Devoir*,  
4 août 1984)

« Au-delà des thèmes, motifs et figures qui émergent du livre, il faut souligner la volonté farouche de Brossard de repenser les traces et les signes dont sont porteurs les discours (...). Traces et signes qui, chez Brossard, se vivent et s'articulent au féminin; traces qui, du corps au texte, du réel à la fiction, du ludique à la théorie, affichent un parti pris d'extrême lucidité... »

(Robert Yergeau, *University of Toronto Quarterly*, été 1985)

« Le désir de vouloir lire Nicole Brossard correspond au désir de vouloir écrire : d'entrer dans la spirale du doute. Spire après spire, arracher à la spirale son obsession de spirale. (...) Désir d'écrire, de « s'écrire » dans les plis et les replis du cheminement. Écrire le texte et en faire éclater la mémoire. Apparaît alors sur la page une espèce de « je chuchoté », une impression de murmure. »

(Gaspard Hons, *Le Journal des poètes*, 1981)

EXTRAITS

Car la distance

---

1  
L'Écart

l'utopie sur le corps la distance dans le drap moulant le corps la tombe  
cette nuit dans l'illusion tous mes points de vue si fusionnés que de la  
vision surgit croissance lumineuse mais à l'écart la région blanche la  
mémoire si cet espace me glace en moi si tard songeant le burlesque  
berlinois de la carte postale. Tout cela s'est mis à brouiller les pistes du  
corps prodigieux : une vie croit-on suffit-elle dans le béton, blessée

2  
L'Intervalle

*trace le sourcil de la radieuse illusion la lèvre blanche le vautour parlait comment son  
bec le souvenir d'enfance de son voile dans l'oeil. De bien longs silences; sans doute, me  
sortir du sommeil. L'Utopie dans mon corps comme un signe d'allégeance tatoue  
totem tes traces wen nos lignes se croisent à dessein dans le vernis du bois nos corps ce  
bras anticipe : m'initier sur la courbe dans le creux du masque. Esthétique, la parure  
quand le sol se dérobe, roche mère.*

3  
Pleine Prose

RESPIRATION : CE QUE NOUS APPELONS « JE » N'EST QU'UNE PORTE  
BATTANTE QUI VA ET VIENT QUAND NOUS INSPIRONS ET QUAND  
NOUS EXPIRONS. SHUNRYU SUZUKI.

pleine prose on n'y maîtrise que l'horizon blême le souffle lentement mis à  
l'épreuve au flanc l'allusion des cuisses lentes de moi rentrant ce minuit ce  
juin la musique leur ventre las la robe le mouvement que la robe épargne et  
pourtant je m'éloigne novembre et sagittaire l'obscur question « si je t'aime ».  
Maîtrisera-t-on le sol l'élan sa fureur ou l'accueillante confiance en soi. Comme  
la musique est exigeante, la pierre si solide, moi rutilante dans le piano la  
messe o le décor l'encens l'encore C'EST ÉCOEURANT D'AVOIR SI  
DANGEREUSEMENT TOUCHÉ LE GIVRE L'ANGÉLUS et trop ainsi dispersée  
la fille dans la ville si quotidienne. Cet avis du discours : soudain le mascaret  
les corps se sont levés pour aller à la fenêtre regarder jonques mamelues.  
Quelque part le dé jingle.

#### 4 L'Écart

*étincelle l'enjoint le visage ravi. les eaux-fortes l'utopie le corps c'est dans la chevauchée : mourir au son des villes concrètes en pleine fiction : on ne peut pas tenir longtemps le désir comme suspect. Cela se voit, se voit. l'immobile proportion de l'espace : distante dans la poitrine. une chose causant la mort ou une perte tranquille d'énergie.*

#### 5 L'Intervalle

peut-être qu'alors cessant d'écrire *autrement* les vertiges au soleil la prendront comme circonstance dans le paradoxe. Dans l'intervalle. Il s'agit de l'illusion qui consiste à pouvoir interpréter parfum savoir rût et pluie dans la double vision ou la chute même d'un ensemble de scènes cherchant la juste proportion de la bouche qui pense a-t-elle pu sourire si brièvement que s'éloignant sans donner signe de vie : abîme — pour tant de données sensorielles or trop confondue dans ses muscles, bouche orbitale.

#### 6 Pleine Prose

RESPIRER : AVOIR UN MOMENT DE CALME, DE RÉPIT, ÉPROUVER UNE SENSATION DE SOULAGEMENT. DICTIONNAIRE LE PETIT ROBERT.

*Physiquement, nous étions liées très stables songeant les îles multiples — « nous avons vu que presque toutes les utopies se situaient dans des îles ». Dans nos corps, aptes à tout apprentissage qui puisse museler nos conditionnements. Puis ce furent les images de la prose dans le sépia — la poche à encre (projeter s'abriter attaquer). Et l'étrange mouvement de la seiche du lac Léman s'ajouta, au risque de tout confondre des sens et du rapport qui entre nous se faisait stable mais aux conséquences multiples. Dont celle de la prose d'où les nombreuses répétitions auxquelles volontiers le corps se soumettait comme dans l'eau de mer, sujet à ses lois. Mais dans la ville cependant concrète, l'encre sèche sur les ongles vernis.*

#### 7 L'Abîme

*cette confrontation qui mène de la connivence à l'émotion devant la substance utopique du corps. La creuse fatigue sous la lampe dérisoire le mot amer. Mais dans l'ombre contenue le corps de délit la toujours très vive exaspération de la langue cherchant à retenir son souffle dans la gorge, avide de structures permanentes, y séjournant spacieuse dans le spasme. Car la dérive.*

8

### *L'Abîme*

dans l'abîme la distance a-t-elle un sens sinon qu'à ranimer le pari de l'absence l'odeur ou le mamelon léché à peine visible car les cils clignent. La peur de bouger sous la lampe, *les ouvrages* épars et intimes que les yeux font durer lentement dans la tête, abîme inversé. Commande *comme de raison* l'acte de délire.

9

### KHI

le corps khi abeille utopique féconde débordant le territoire de la lettre. Le corps khi les kakis : exprimer la braise le sol et la cendre confondue très persistante bête et gutturale la tentation de lamie en pleine nuit ou alors l'image — dans le coin gauche de la carte, une bouche que l'automne a prévue comme un engin

X

### KHI

car la distance *en aucun lieu* mais je suis tranquille contre l'édredon le visage sans intrigue, fortement liée dans le drap par la mémoire des expressions. Je pense c'est l'inconnue. Sept heures : je reçois la carte. On voit alors la Grande Mère.

### Le Souffle Coupé

Pour que la chaleur de l'épiderme ne puisse être niée alimentant ainsi la forme inconnue : je veille près du feu à proximité des mains visibles — je pense.

les mains sans issue retenues dans le tissu de la pensée lisse lisse qui tisse — maintenant que tu l'avoues *de tout ton corps* que les mains ne se comparent à rien, quelle hypothèse émettre au cours de cet épisode sinon que : l'appétit réel.

Cet appétit qui étonne dans le froid et qui parvient à produire du sens : là.

« tu rends l'impossible inévitable » (M. Blanchot.)

imagine l'impossible autour de ton *corps* souligné essayant de reprendre ce souffle *coupé* pendant qu'au galop la poitrine s'enfuit.

Les apparences figées dans la durée : la corde bleue des guitares versatiles. Cela ne peut suffire car il en va de l'efficacité de toute institution y compris celle du sexe apparemment enraciné avec rigueur — peut-on l'associer à la pensée, le rallier ou réviser le texte et tous ces personnages qui se lamentent au masculin, sauf erreur.

imagine l'impossible vautour selon la durée de ton corps.

## Matière

ceci est un parcours autour  
du temps qui s'écoule scintille  
ou encore prévisible afin d'y vivre  
ceci est un espace qui traduit  
la proximité (sans visage)  
des certitudes

\*

cet espace n'a de nom qu'approché  
une onde, une sonorité  
partout la théorie désire  
s'accomplir  
dans la matière  
elle est sillage  
ou cils qui bougent  
quand j'y pense

\*

la poésie est gratuite  
le temps qu'on s'y adonne  
en éprouvant la raison  
jusqu'à sa limite  
là où commence l'inachevée  
des pensées laborieuses

\*

il n'y a de déroute ou de vide  
qu'à la limite de l'anecdote  
là où s'insinue l'abstrait  
commence l'inférieure dimension  
de l'atome  
là où l'atome existe  
la peau se constitue  
autour d'un rêve

\*

ce rêve est simple  
nos ombres absolues  
dans la dérive de l'énergie

\*

ce double en silence est vrai  
indivisible et susceptible  
de l'être  
complexe métaphore  
la si soudaine apesanteur de l'encre

### Lecture

la distance de l'ardeur concentrée  
l'expérience scénique  
est ce qui d'elle se raconte  
en définitive

rien n'arrête le fait de vouloir  
sinon qu'un doute signalé  
et insolite dans le texte  
une version de l'expérience

le doute abrège la conscience  
ici toute modification  
du sens la représente

pn croit que glissements  
sur une page traduit  
la vérité et c'est exactement  
ce qu'on lit

les preuves sont tranchantes  
la réalité est un risque  
pour qui s'y adonne  
abîmée d'exactitude  
dans l'essentielle\*

\* la fiction est une notion précise de l'être.

*Renseignements :*

Copyright détenu par les Éditions de l'Hexagone. Tous droits réservés pour tous pays.

Les Éditions de l'Hexagone  
900, rue Ontario est  
Montréal (Québec)  
Canada H2L 1P4

Tél. : (514) 525-2811

*célébré. Le chant cosmique et romantique de Grandbois ne va pas sans une certaine rhétorique. À la fois généreux et angoissé, son lyrisme met en scène un combat somptueux contre la mort avec pour seules armes les magies de l'amour et de la mémoire.*

**BIOGRAPHIE**

*Né à Saint-Casimir-de-Portneuf en 1900, de famille aisée, Alain Grandbois fait des études irrégulières à Québec et à Montréal, plus voyage au Canada et en Europe entre 1918 et 1922. Après ses études en droit à l'Université Laval, il repart en France, d'où il fera, entre 1925 et 1938, de très nombreux voyages jusqu'aux confins de l'Asie. Ses premiers poèmes paraissent à Hankéou, en Chine, en 1934. La guerre ramène Grandbois au Québec en 1939; il rédige alors Les Voyages de Marco Polo et se remet à la poésie. La parution des Îles de la nuit, en 1944, est une date majeure de la poésie québécoise : toute une génération, celle de l'Hexagone, y trouvera les sources d'un nouveau langage, libre et ouvert sur le monde. Grandbois écrit des nouvelles (Avant le chaos, 1945), un autre recueil, Rivages de l'homme (1948), collabore à de nombreuses revues et participe à des émissions de radio. Le numéro spécial de Liberté en 1960, et la publication de l'ensemble de ses Poèmes, y compris L'Étoile pourpre (1957), donnant naissance à la collection « Rétrospectives » de l'Hexagone en 1963, le consacrent comme un précurseur. À partir de 1960, Grandbois travaille au Musée du Québec tout en faisant de fréquents voyages en Europe. Après sa mort en 1975, il continue d'être*

---

**RÉSUMÉ**

Précédé d'une préface de Jacques Brault, cette rétrospective de la poésie d'Alain Grandbois comprend tous les poèmes qu'il a fait paraître de son vivant. L'oeuvre de Grandbois s'enracine selon une dialectique de l'origine et du voyage, du lieu et de l'errance, de la mémoire et de la découverte. Au coeur de cette démarche, s'accroît la tension entre la conscience édénique de vivre et celle, tragique, de la finitude. Bourlingueur, ses premiers poèmes sont publiés en Chine, en 1933. Puis, se succèdent les grands recueils qui composent cette oeuvre : *Les Iles de la nuit* (1946), *Rivages de l'homme* (1948), *L'Étoile pourpre* (1957) et *Poèmes épars* (1974). Toujours, sa poésie y fait entendre la voix du lieu et du vaste monde, et, par-delà ses origines canadiennes, Alain Grandbois accède naturellement aux grands thèmes de la poésie universelle dont il retrouve et réinvente les accents et les rythmes. Aussi est-il considéré comme le précurseur du renouveau poétique au Québec et un grand initiateur de la modernité. Alain Grandbois a pris place, en 1968, dans la célèbre collection « Poètes d'aujourd'hui » de Seghers.

---

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

---

« L'exotisme de Grandbois est l'une des premières tentatives non seulement d'aller vers l'autre mais de se faire l'autre, qui ait marqué la littérature et l'âme canadienne-française. Et cette tentative a réussi. Au prix de quelles blessures personnelles, c'est là le secret du poète. Ce qui importe au critique, c'est qu'un Canadien français se soit spirituellement arraché au terroir natal afin de devenir lui-même. Et qu'en y réussissant, il ait conquis pour lui et pour ceux qui le suivent dans une telle aventure le droit à l'universel qui jusqu'alors manquait au monde canadien-français. (...) Cet arrachement, cet esseulement n'était en rien d'un rebelle. Alain Grandbois est revenu. Il n'est en somme jamais parti que pour revenir en compagnie du monde. Il ne s'est jamais quitté lui-même car sa quête de l'universel était celle de l'homme, celle aussi, plus singulière de sa propre identité. »

(*Pierre Emmanuel, Liberté, mai-août 1960*)

« Sur les grandes coordonnées du temps et de l'espace, la poésie de Grandbois tisse la dimension métaphysique de l'être : seul être qui se connaisse comme tel et qui en jouisse ou en souffre, seul être plein de sens et de sang et qui coule vers sa fin et qui dresse sa parole comme une stèle dont il nous appartient qu'un injuste oubli ne la renverse pas. Je ne connais pas de poésie plus dure aux amateurs de frissons délicieux, de poésie plus douce aux exilés de l'espérance que chacun se doit à soi-même. »

(*Jacques Brault*)

EXTRAITS

---

L'ÉTOILE POURPRE

C'était l'ombre aux pas de velours  
Les étoiles sous le soleil mort  
Les hommes et les femmes nus  
La Faute n'existait plus

Mais sous les pins obscurs déjà  
Au creux des cathédrales détruites  
Parmi le chaos des pierres tombales  
Parmi la ténèbre et les dernières calcinations  
Soudain le cri de l'oiseau  
La mort s'agite en haut

La pourpre et l'indigo  
Le ciel et l'enfer  
Son beau visage entre mes mains  
Toutes les caresses insolites  
Je l'aimais pour la fin  
D'un long chemin perdu

\*

C'étaient les jours bienheureux  
Les jours de claire verdure  
Et le fol espoir crépusculaire  
Des mains nues sur la chair  
L'Étoile pourpre  
Éclatait dans la nuit

Celle que j'attendais  
Celle dont les yeux  
Sont peuplés de douceur et de myosotis  
Celle d'hier et de demain

Les détours du cri de vérité  
La moisson couchée  
Au peuplier l'oiseau  
Beauté du monde  
Tout nous étouffle

Ah vagabonds des espaces  
Ceux des planètes interdites  
Ah beaux délires délivrés  
Le jour se lève avant l'aube

\*

Que les mots porteurs de sang  
Continuent de nous fuir  
Un secret pour chaque nuit suffit

---

Je plongeais alors  
Jusqu'au fond des âges  
Jusqu'au gonflement de la première marée  
Jusqu'au délire

De l'Étoile pourpre  
Je m'évadais au delà  
Du son total  
Le grand silence originel  
Nourrissait mon épouvante

Mon sang brûlait comme un prodigieux pétrole  
Mordant comme un acide extravagant  
Aux racines de mes révoltes  
Aux lits absurdes de mes fleuves  
Et soufflaient soudain  
Spirales insensées  
Les foudroyantes forges du feu  
Et se creusaient soudain  
Les cavernes infernales

Je niais mon être issu  
De la complicité des hommes  
Je plongeais d'un seul bond  
Dans la gouffre masqué  
J'en rapportais malgré moi  
L'algue et le mot de soeur  
J'étais recouvert  
De mille petits mollusques vifs  
Ma nudité lustrée  
Jouait dans le soleil  
Je riais comme un enfant  
Qui veut embrasser dans sa joie  
Toutes les feuilles de la forêt  
Mon coeur était frais  
Comme la perle fabuleuse

Cependant je savais  
Ton regard inconnaissable  
Je savais la fuite  
De ta tempe penchée  
Et ce froid visiteur  
Tombe oh tombe  
Ô Nuit d'Octobre  
Rougis les allées  
Des vieux parcs solitaires  
Balance ta lune de flammes pâles  
Au faite des peupliers frissonnants

---

Ah je t'aimais de larmes si douces  
Ô Toi belle endormie  
Au bord bleu du ruisseau

Il y avait aussi  
L'étonnant espace minéral des villes  
Les couloirs fragiles et déchirés  
De son coeur et de mon coeur  
Son sourire plus fiévreux chaque jour  
Je noyais mes désespoirs  
Au sombre élan de son flanc ravagé  
Je construisais mes vastes portiques  
J'élevais mes hautes colonnes de cristal  
J'allais triompher  
Mes palais soudain s'écroulaient  
Aux brouillards de mes mains

Nul feuillage d'or  
Nulle calme paupière  
Les cyclines rugissaient vertigineusement  
Les étoiles se rompaient une à une  
Toutes les prunelles étaient tuées  
Aspirations géantes  
Ah Musiques de Minuit  
Quelles sources d'extase  
Pour vos soifs indéfinies  
Chaque instant  
Dans la vaine précipitation du temps  
Assassinait les ombres du mur fatidique  
Requiem sans cesse recommencé

Clameurs clouant le coeur écorché  
Dérobant le jour strié de lueurs  
Ah visages à jamais fermés  
Beau front lisse et glacé de nos mortes

\*

D'autres rivages sans doute  
Mon coeur bat-il trop fort  
Devant ces mers éteintes  
C'est alors que l'oiseau noir crie

## NOCES

Nous sommes debout  
 Debout et nus et droits  
 Coulant à pic tous les deux  
 Aux profondeurs marines  
 Sa longue chevelure flottant  
 Au-dessus de nos têtes  
 Comme des milliers de serpents frémissants  
 Nous sommes droits et debout  
 Liés par nos chevilles nos poignets  
 Liés par nos bouches confondues  
 Liés par nos flancs soudés  
 Scandant chaque battement du coeur

Nous plongeons nous plongeons à pic  
 Dans les abîmes de la mer  
 Franchissant chaque palier glauque  
 Lentement avec la plus grande régularité  
 Certains poissons déjà tournent  
 Dans un sillage d'or trouble  
 De longues algues se courbent  
 Sous le souffle invisible et vert  
 Des grandes annonces

Nous nous enfonçons droits et purs  
 Dans l'ombre de la pénombre originelle  
 Des lueurs s'éteignent et jaillissent  
 Avec la plus grande rapidité  
 Des communications électriques  
 Crépitent comme des feux chinois autour de nous  
 Des secrets définitifs  
 Nous pénètrent insidieusement  
 Par ces blessures phosphorescentes  
 Notre plongée toujours défiant  
 Les lois des atmosphères  
 Notre plongée défiant  
 Le sang rouge du coeur vivant

Nous roulons nous roulons  
 Elle et moi seuls  
 Aux lourds songes de la mer  
 Comme des géants transparents  
 Sous la grande lueur éternelle

Des fleurs lunaires s'allongent  
 Gravissant autour de nous  
 Nous sommes tendus droits  
 Le pied pointant vers les fonds

---

Comme celui du plongeur renversé  
Déchirant les aurores spectrales  
L'absolu nous guette  
Comme un loup dévorant

Parfois une proue de galère  
Avec ses mâts fantômes de bras  
Parfois de courts soleils pâles  
Soudain déchirent les méduses  
Nous plongeons au fond des âges  
Nous plongeons au fond d'une mer incalculable  
Forgeant rivant davantage  
L'implacable destin de nos chaînes

Ah plus de ténèbres  
Plus de ténèbres encore  
Il y a trop de poulpes pourpres  
Trop d'anémones trop crépusculaires  
Laissons le jour infernal  
Laissons les cycles de haine  
Laissons les dieux du glaive  
Les voiles d'en haut sont perdues  
Dans l'arrachement des étoiles  
Avec les derniers sables  
Des rivages désertés  
Par les dieux décédés

Rigides et lisses comme deux morts  
Ma chair inerte dans son flanc creux  
Nos yeux clos comme pour toujours  
Ses bras mes bras n'existent plus  
Nous descendons comme un plomb  
Aux prodigieuses cavernes de la mer  
Nous atteindrons bientôt  
Les couches d'ombre parfaite  
Ah noir et total cristal  
Prunelles éternelles  
Vain frissonnement des jours  
Signes de la terre au ciel  
Nous plongeons à la mort du monde  
Nous plongeons à la naissance du monde

# PAUL-MARIE LAPOINTE

## CHOIX DE POÈMES

### Renseignements :

Copyright détenu par les Éditions de l'Hexagone. Tous droits réservés pour tous pays.

Les Éditions de l'Hexagone  
900, rue Ontario est  
Montréal (Québec)  
Canada H2L 1P4

Tél. : (514) 525-2811

L'oeuvre de Lapointe reconnaît sa dette envers Rimbaud et le sur-réalisme, mais intègre ces sources à une conscience québécoise et nord-américaine. Traduit dans plusieurs langues, Lapointe a reçu en 1976 le Prix de l'International Poetry Forum, aux États-Unis.

### BIOGRAPHIE

Né à Saint-Félicien (Lac Saint-Jean) en 1929, Paul-Marie Lapointe étudie à Chicoutimi puis à Montréal, avant d'entrer à l'École des Beaux-Arts en 1947. Sans connaître encore le groupe des Automatistes qui signera Refus Global, il écrit *Le Vierge incendié* (1948), recueil d'un surréalisme provocant qui restera peu lu avant d'être redécouvert autour de 1970. Journaliste à partir de 1950, Lapointe sera notamment rédacteur en chef au Magazine Maclean puis, directeur de service à Radio-Canada. L'oeuvre de Lapointe est sans conteste l'une des plus riches et des plus achevées de la poésie québécoise. Une interruption de douze ans, après le premier recueil, débouche en 1960 sur la longue et somptueuse litanie d'Arbres (publié dans *Choix de poèmes*), puis *Pour les âmes* (1964), d'une écriture complexe, entre le jazz et le psaume, le plaisir et la terreur, le corps et le social. Rassemblés en 1971 dans *Le réel absolu*, ces recueils seront suivis par *Tableaux de l'amoureuse* en 1974, qui accueille aussi bien la fête érotique que l'interrogation sur le destin de l'homme et sur l'histoire, et par deux autres livres dont le monumental *Écritures* en 1980.

**RÉSUMÉ**

« Entre la conquête de la modernité par Alain Grandbois, Saint-Denys Garneau et Anne Hébert, et la conquête de l'identité par Gaston Miron et les poètes de l'Hexagone, surgit la poésie de Paul-Marie Lapointe qui, empruntant sa forme et sa mélodie à l'improvisation particulière du jazz, ressuscite « la Revendication fondamentale » au cœur de l'homme. Cette poésie, charnellement assumée dans la parole qu'elle transmet, incarne la révolte permanente : elle est tout à la fois joie et colère, fureur et beauté, dissidence et prophétie, orgueil et justice. *Choix de poèmes*, paru en 1960, est précédé de *Arbres*, somptueuse litanie des noms d'arbres qui balisent le sol québécois et accompagnent de leurs gestes l'inventaire et l'invention du territoire qui représente l'âme du réel. Les autres poèmes du recueil célèbrent l'espace du corps et du monde où se dégage le climat d'une cosmogonie amoureuse, teintée d'érotisme. Paul-Marie Lapointe figure depuis 1987 parmi les « Poètes d'aujourd'hui » de Seghers. »

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

« *Le Choix de poèmes* de Paul-Marie Lapointe est spécifiquement canadien par le caractère premier de son inspiration. Celle-ci, qui montre, plus nettement encore, la même tendance, est enracinée en effet dans une civilisation originellement forestière dont les images fournissent au poète le départ de toute l'expression de ses sentiments et de ses pensées. Il faut lire d'un seul souffle, pour la bien comprendre, sa longue litanie réaliste des arbres de

son pays. Le long poème (. . .) qui ne manque pas d'une véritable grandeur débouche sur tout autre chose que l'analyse descriptive de la nature canadienne, et bien que cette analyse, dans son réalisme et sa richesse, soit déjà un caractère qui situe Paul-Marie Lapointe d'une façon extrêmement originale parmi tous les poètes de notre langue. »

(René Lacôte, *Les Lettres françaises*, avril 1961)

« Ce qui frappe le plus, dans son *Choix de poèmes* — *Arbres*, c'est une révolte grinçante, capable de s'élever au-dessus de ses propres rages, et d'atteindre à une manière de vision sociale et cosmique de plus vertigineuses. C'est là de la colère de pure altitude. »

(Alain Bosquet, *Combat*, 16 mars 1961)

« Lapointe, en effet, fut le premier poète canadien à réaliser la synthèse d'une écriture automatique issue du surréalisme et des rythmes syncopés du jazz. Dès *Le Vierge incendié* (1948), il parvenait ainsi à unir de façon convaincante ces éléments empruntés aux cultures française et américaine, les situant à l'intérieur de l'espace québécois et y déversant les images hallucinées de son propre univers. *Arbres* et *Pour les âmes*, les recueils suivants, devaient élargir encore le champ de cette vision, ajoutant au clair-obscur érotique du début les « mille soleils » d'un humanisme tragique . . . »

(Marc Alyn, *Le Figaro*, 4 mars 1972)

EXTRAITS

Arbres

j'écris arbre  
 arbre d'orbe en cône et de sève en lumière  
 racines de la pluie et du beau temps terre animée

pins blanc pins argentés pins rouges et gris  
 pins durs à bois lourd pins à feuilles tordues  
 potirons et baliveaux  
 pins résineux chétifs et des rochers pins du lord  
 pins aux tendres pores pins roulés dans leur neige  
 traversent les années mâts fiers voiles tendues  
 sans remords et sans larmes équipages armés  
 pins des calmes armoires et des maisons pauvres  
 bois de table et de lit  
 bois d'avirons de dormants et de poutres portant le  
 pain des hommes dans tes paumes carrées

cèdres de l'est thuyas et balais cèdres blancs  
 bras polis cyprès jaunes aiguilles couturières  
 emportées genévriers cèdres rouges cèdres  
 bardeaux parfumeurs coffres des fiançailles lambris des chaleurs

genévrier qui tient le plomb des alphabets

épinettes grises noires blanches épinettes de  
 savane  
 clouées  
 épinette breuvage d'été piano droit tambour fou-  
 gueux

sapins blancs sapins rouges concolores et gra-  
 cieux sapins grandissimes sapins de Babel  
 coiffeurs des saisons pilotis des villes fantasques  
 locomotives gercées toit des mines  
 sapin bougie des enfances

conifères d'abondance espèces hérissées crêtes  
 vertes des matinaux scaphandriers du vent co-  
 nifères dons quichottes sans monture sinon la  
 montagne clairons droits foudroyant le ciel  
 conifères flammes pétrifiées vertes brûlantes  
 gelées de feu conifères

arêtes de poissons verticaux dévorés par l'oiseau

j'écris arbre  
 arbre pour l'arbre

bouleau merisier jaune et ondé bouleau flexi-  
 ble acajou sucré bouleau merisier odo-  
 rant rouge bouleau rameau de couleuvre  
 feuille-engrenage vidé bouleau cambrioleur à

feuilles de peuplier    passe les bras dans les cages  
 du temps    captant l'oiseau captant le vent  
 bouleau à l'écorce fendant l'eau des fleuves  
 bouleau fontinal    fontaine d'hiver    jet figé  
 bouleau des parquets    cheminée du soir    galbe  
 des tours et des bals  
 albatros dormeur

aubier entre chien et loup  
 aubier de l'aube aux fanaux

j'écris arbre  
 arbre pour le thorax et ses feuilles  
 arbre pour la fougère d'un soldat mort    sa mémoire  
 de calcaire et l'oiseau qui s'en échappe avec un cri

arbre  
 peuplier    faux-tremble    trembleur à grands crocs  
 peuplier-loup    griffon troubleur    arracheur im-  
 mobile de mousse et de terre    peuplier feuilles  
 étroites    peuplier au front bas    peuplier ligne  
 droite    cheval séché    oeillères rances  
 peuplier baumier    embaumeur des larmes    pe-  
 plier aux lances-bourgeons    peuplier fruit de coton  
 ouates désintéressées    langues de chattes    pattes  
 d'oiselle rachitique    peuplier allumettes    coupe-  
 vent des forêts    garde-corps et tonnelier    char-  
 bon blanc des hivers

arbre  
 arbre pour l'arbre et le Huron  
 arbre pour le chasseur et la hache  
 arbre pour la sirène et le blé    le cargo le cheval

noyers circassiens masseurs d'azur    noyers à noix  
 longues    noyers gris    noyers tendres    noyers  
 noyade heureuse    minéraux éclairés par le centre  
 fabricants de boules    noyers goélette aérée  
 noyers eaux-fortes

saule écorce amère    saule aux rameaux grêles cas-  
 sants comme paroles en l'air    graine-coq à aigrette  
 et paon fugace    saules noirs    saules à feuilles  
 de pêcher    saules à feuilles mortelles    saules  
 blancs fragiles et pleureurs    pendeloques des morts

caryer ovale noir amer    caryer écailleux    caryer  
 à noix piquées au vif    caryer des pourceaux  
 nois douces    caryer sportif cible élastique

charme bois dur bois de fer    narcisse plongeant

humide égoïste à la plainte suffoquée

aunes vernes aunes à bourrelets rameaux  
 poilus tortues décapitées raies échouées aune  
 fragile aux clous aune émailleur ébéniste  
 aune à feuilles minces aune verrerie profonde  
 aune crispé lisse antennes arrachées à l'insecte

arbre

l'arbre est clou et croix  
 croix de rail et de papier  
 croix de construction d'épée de fusil  
 croix de bombardier téléphone haut fourneau  
 sémaphore  
 croix d'aluminium et de néon  
 croix de gratte-ciel et de chien de torture et de faim

chênes musclés chiens gendarmes chevaux chê-  
 nes aux gros fruits photographes et tournesols  
 têtes franciscaines chênes-fruits blanche ou bi-  
 colores selon le délire ou rien

blanc frisé ou bleu chêne prin à la coque polie  
 chinquapin mosaïque

chêne boréal tronc labours d'automne chêne  
 écarlate chêne-baiser chêne des marais fusant  
 au sud

constructeur transport de soif bloc habitable  
 tan des cuirs et des plages

hêtres brous ouverts fâines épousailles à plumes  
 châtaignier marronnier fruiteur aux envols de drapés  
 à stries

hêtres filtreurs de vinaigre fûts à liqueur

j'écris arbre

arbre bois de loutre et d'ourson  
 bois de femme et de renard

cerisiers noirs cerisiers d'octobre à l'année longue  
 cerisiers merisiers petits cerisiers à grappes et sau-  
 vages cerisiers à confiture cerisiers bouche  
 capiteuse et fruits bruns mamelons des amantes

chicots gymnoclares fêviers palettes au pin-  
 ceau picoreur

vinaigrier beau feuillage vinaigrier sumac du  
 sable et de la pierre

aune à trois feuilles frère du houblon

orme acier timide bois lumineux orme uti-  
litaire orme aux feuilles d'oeuf scies grugeuses  
de vent orme fauve orme roux orme liège  
arme indécise arme de cidre et de faiblesse

rosacées  
hanches et mousse

cerisiers pruniers aubépines  
sorbiers

pommeliers nains et sauvages grisailleurs à crachats  
fleuris fillettes à la misère amoureuse

décorateur magnolias tulipier sassafras roi-  
mage caravanier d'aromates encensoir sa-  
vonnier

hamamélis coupant le sang des blessures

sorbier des oiseaux cormier mascous amers et  
polaires tirant l'amant vers le baiser

pommier croqueur

j'écris arbre animaux tendres sauvages do-  
mestiques

frênes gras frênes à feuilles de sureau  
tilleul tisane de minuit

érables à épis parachuteurs d'ailes et samares

érable barré bois d'original nourriture d'été  
fidèle au gibier traqué dans les murs et la fougère  
érable à feu érable argenté veines bleues dans  
le front des filles

érables à feuilles de frêne aunes-buis qui poussent  
comme rire et naissent à la course

érable à sucre érable source

sureau bleu alouette sifflet dans les doigts

arbres

les arbres sont couronnés d'enfants  
tiennent chauds leurs nids  
sont chargés de farine

dans leur ombre la faim sommeille  
et le sourire multiplie ses feuilles

## SOYEZ TRISTES

soyez tristes

pleurez dans la hutte et le vision  
dans le chevreuil et le cierge  
pleurez dans les chaînes et le château

soyez tristes

pleurez sur la ville et la toundra  
pleurez sur la mine et le maïs  
pleurez ce peuple est inutile

nous sommes à l'écoute des sanglots  
nous sommes à la charge des larmes  
entre la mer et le trombone  
entre la bouche et l'oreille  
un navire fendant l'âme jusqu'à l'île  
une île feuillue une île apaisée une île offerte  
une terre accueillante aux eaux glauques

le soleil y pousse beau corps

soyez tristes

depuis toujours ils dorment  
dans les stèles de leurs vies  
ils poussent leurs fleurs dans les tertres  
des regards inoffensifs

qui ne pardonnent pas

pleurez

malgré les consolatrices  
chevelures de la tendresse  
scaphandrières de l'amertume  
tentatrices ravagées par leurs jambes coutelas frénétiques  
billets doux

planètes baobabs

soyez tristes ils sont froids arides torrides et secs

malgré le brasier calme des lèvres  
malgré l'oiseau le poisson la caresse  
malgré la floraison des nerfs et la source agile du sang  
malgré l'éclatement des rocs

perpétuellement

remués par les mots d'amour

ce continent me trahissait  
j'étais prisonnier de ses pores

prisonnier de ses blessures  
plaie quotidienne d'un espoir  
ce continent me trahissait ce pays ce cercueil  
par le clocher la sentinelle  
par la matraque et la plume  
et la hanche portant sa fillette scalpée  
les amours fleurissaient dans le fumier  
pivoines de la folie

hivers ô hivers ô gratte-ciel ô sténos

soyez tristes  
la bouche sur l'épée le frimas d'un baiser  
soyez tristes

nageoires effacées du sommeil  
sucrerie volupté  
nuit des riches

Dieu l'éternité le radar

pleurez  
pleurez dans la hutte et le vison  
pleurez dans le cierge et le chevreuil  
la fosse et l'auto

riches  
soyez tristes

LE CHOIX DE RINA LASNIER DANS  
L'OEUVRE DE RINA LASNIER

Renseignements :

Rina Lasnier est seule propriétaire de tous ses droits d'auteur.

Les Presses laurentiennes  
Simone Bussières, présidente  
1645, avenue Notre-Dame  
Charlesbourg (Québec)  
Canada G2N 1S6

Tél. : (418) 849-8403

BIOGRAPHIE

Née en 1915 à Saint-Grégoire (Québec), Rina Lasnier est poète et dramaturge. Diplômée en littérature française (1931), en littérature anglaise (1932) et en bibliothéconomie (1940), elle est membre fondateur de l'Académie canadienne-française, membre d'honneur de l'Institut Gracian et de l'Union des écrivains québécois ainsi que membre de la Société royale du Canada, de la Société d'études et de conférences de Montréal et de l'Association des femmes diplômées des universités. Depuis la parution de son premier livre, *Féerie Indienne* (1939), la liste des prix et distinctions qu'elle a reçus pour son oeuvre (pas moins de trente ouvrages) est impressionnante. Entre autres, mentionnons le prix David (1943 et 1974), le prix et la médaille Duvernay (1957), le prix Molson (1971), le prix A.-J.-Smith de l'Université du Michigan (1972), le Prix de la Société royale du Canada (1974) et le prix France-Canada (1974).

EXTRAITS DE CRITIQUES

« Rina Lasnier, de l'Académie canadienne-française et de la Société royale du Canada, a fait, elle aussi, un heureux choix dans son oeuvre d'écrivain, qui comprend aujourd'hui une trentaine de livres, le premier remontant à 1939 et le plus récent venant de paraître. Elle tient son bref *Avant-Dire* pour « un simple billet de connaissance qui livre au lecteur une cargaison de poèmes ... Cette anthologie n'a rien d'un reliquaire, mais reste sable de mer ou de lumière dans la nuit créatrice. » Elle a groupé ses poèmes sous les cinq titres suivants : *Les Oiseaux, Dieu, Jésus, les Saints, L'Amour, Marie ... Joseph, Divers*. Comme on est fait pour aimer, les extraits consacrés au thème de l'amour sont les plus nombreux (p. 37-56). Pèlerin de l'absolu et de l'ineffable, de l'inconnu et du mystère, du silence intime et de la vie intérieure, Rina Lasnier réussit, à la fois par sa profonde intuition féminine et par la musicalité de ses vers, à nous rendre sensible la présence de l'absence et à nous faire toucher du doigt, pour ainsi dire, l'insaisissable ou l'invisible. Elle est aussi familière avec la Nature et les saisons que le paysan et le naturaliste. Qui plus est, elle sait composer un beau poème avec un rien, mais un rien, c'est déjà beaucoup pour un poète de ce calibre et de cette culture.

Lisez, par exemple, *L'Enfant poète, Humilité de Jésus, L'Oiseau de l'aube, Nocturne, Dernier Regard, Tristesse du vent d'est, L'Ornière, Les Défricheurs, Dire peu, Amour de rien, Amour d'amitié, La Main du potier, L'Alouette, Le Martinet*. Tous ces poèmes exquis, choisis entre plusieurs autres, vous confirmeront dans cette vérité que la vie ne vaut la peine d'être vécue sans la poésie. »

(Maurice Lebel)

« Cette oeuvre étonne toujours par les plans de mystère et de rêve qu'elle lève devant les yeux du lecteur et par la musique qu'elle fait entendre à son oreille attentive. La poésie de Rina Lasnier, il faut l'écouter, comme l'écrit l'auteur elle-même, « avec et par le silence de l'étonnement émerveillé, avec le cri intérieur de la célébration ». Cette poésie « déconcerte et révèle à la fois », elle « comble le vide inguérissable de tout homme attentif ».

Ses sources d'inspiration, Rina Lasnier les a trouvées, et les trouve toujours puisqu'elle écrit et publie encore, d'abord dans sa foi profonde et vraie, bien au-delà des apparences, de la sensiblerie et de la fausse dévotion, dans une foi adulte et qui n'a jamais cessé de s'approfondir. Elle a aussi puisé, elle puise toujours, dans la grande et abondante et juteuse et majestueuse nature canadienne. »

*(Suzanne Lafrenière, Le Droit, avril 1982)*

EXTRAITS

---

AVANT-DIRE

« S'abolir soi et ses limites...  
quand on met le temps en musique, quand on met  
l'espace en lumière. »

MARCEL BÉLANGER

Heureuse initiative que cette mainmise du poète sur sa propre poésie !  
Tant de commentaires, d'analyses n'arrivent qu'à contaminer ou réduire la  
parole créatrice...

Ce bref avant-dire n'est pas encore le lever du rideau sur l'espace  
poétique « quant on met le temps en musique, quand on met l'espace en  
lumière ; » il est un simple billet de connaissance qui livre au lecteur une  
cargaison de poèmes.

\*\*\*      \*\*\*      \*\*\*

Disons le tout de suite, la poésie ne se *lit* pas, elle *s'écoute* avec et par le  
silence de l'étonnement émerveillé, avec le cri intérieur de la célébration. Il  
faut qu'elle déconcerte et révèle à la fois, qu'elle comble le vide inguérissable  
de tout homme attentif.

Le don de poésie, le pouvoir du poète n'est rien d'autre que cette  
sensibilité métaphysique selon les essences des choses, et accessible au cœur.

Don gratuit qui traverse le poète, à la fois pour le déchirer et le  
rapprocher du mystère de l'indicible. Une poésie que ne pénètrent ni la mort  
ni l'amour, ni la douleur ni la beauté, ni la détresse et le mal du monde n'est  
plus poésie, mais mécontentement intellectuel ou orgueil de subversion et de  
destruction. Une poésie privative n'a plus part à l'espérance, cette musique de  
l'espace intemporel...

Cette anthologie n'a rien d'un reliquaire, mais reste sable de mer ou de  
lumière dans la nuit créatrice.

Rina Lasnier

*de l'Académie canadienne-française*

L'ENFANT POÈTE

Il y aura toujours la table  
L'enfant accoudé à son silence  
Les yeux ouverts en étoiles  
Et qui brûlent tout par délivrance.

Il y aura toujours la nuit  
La douleur tranquille des étoiles  
Le bleu qui brûle tant de nuit  
Le bleu qui remue tant de sable.

Il y aura toujours l'enfance  
Qui choisit le feu par innocence  
Le bleu de l'eau par attirance  
Le débris des mots par impuissance.

### PETITE VILLE

Petite ville où le silence serait un livre ouvert  
et l'ombre de l'arbre un signet de songerie;  
où les oiseaux forestiers voleraient moins haut  
à cause de la marée des ormes offusquant les toits;

Petite ville où la rivière garderait comme une reine  
le droit de traverser les terres d'un règne lent;  
le soleil ne serait pas plus grand que le coeur à vivre  
ni la mort plus grande que le trépassé du vert-pré  
quand dans le ciel, le clocher met un doigt de paix.

### HUMILITÉ DE JÉSUS

Il ne discute pas sa place d'exilé  
cautionne son nom par la poussière

Du pain pris à l'appétence des anges  
lui restent les corbeilles du silence

Du sein de Marie cette courbure,  
prince déshérité de son ombre

Trente années à ne rien changer  
sauf le dôme du temps en éternité

Hors de sa jouvence d'amitié  
il dérive, par dédit de Pierre

Son corps, il le laisse pertuiser,  
du rosier maternel tout dépossédé

Dieu le brise du dedans du coeur,  
du suspens de mort se recule

Jésus sauve la sauvage humilité  
réclame au Père la somme du péché

### L'OISEAU DE L'AUBE

Du lointain défait de la nuit  
l'oiseau de l'aube point le jour;  
la salle de la plaine écoute sans écho  
le chant ployer le faitage.

La grive ouvre et referme l'aujourd'hui  
et l'arbre prend d'elle sa voyance;  
écoute l'advenir l'autrefois du coeur  
le chant te briser encor du dedans...

### NOCTURNE

Plus dénouée que la neige des rafales,  
plus loin que l'horizon des pas perdus,  
je veille au revers de tes bras délacés;  
la neige tamise l'errance de la nuit,  
je somme l'aube de ne pas mourir...

### DEUX

Dieu ait pitié des hommes crucifiés sur les femmes comme  
un abat de pluie sur les avoines.

Dieu ait pitié des femmes creusées sous les hommes,  
grandes barques d'alliance avec l'énergie de la mer.

### LA MAIN DU POTIER

La main du potier à sa toupie de glaise,  
son regard soutenant la fragilité du contour  
et la terre tourne réceptacle d'eau ou de feu;  
mais la femme sur fond ferme et lisse d'amour  
laisse tourner l'argile et les gestes sphériques  
puis ramène sur elle l'aile épaisse de l'homme...

### LES DÉFRICHEURS

Un trou dans le dos du ciel  
Un ravage au ventre de la terre  
Ils ont au sang le défi de l'arbre dressé  
Et dans les reins le poids de l'arbre dravé

L'arbre croule sous ses bannières de feuilles  
Le défriché fermente comme un pétrin d'or  
Le défriché bouillonne de lumière neuve  
Levain des vivants et salaire des morts

L'arbre était le sceptre d'un domaine amer  
L'arbre franc et un à un adversaire  
L'ombre fermait la terre mieux qu'une dalle  
La souche culbutée ouvre enfin l'héritage

### TRISTESSE DU VENT D'EST

Ce vent d'eau douce où la voix se décolore  
quand la tristesse du vent d'est parle à la pluie,  
je prends d'elle l'avertissement caché de ma douceur  
je parle d'amour en fuite, d'amour inhabité.

Je te laissais le don profond du refuge,  
la tremblante tendresse à lier de vent fort,  
je marche seule sur les fonds de l'amour inhabité,  
je jette mon bouquet de larmes au ressui du vent...

### L'ORNIÈRE

Terre vieille ourlée d'ornières,  
levain des pluies aplaties de boue  
hors du jet des jeunes sources,  
réceptacle soudain humilié de lumière.

Le soleil renaît de ce creuset  
le ciel tombe à ce face à face,  
le pauvre y voit une rose basse  
et ramasse sa paix dernière...

### DIRE PEU...

Chaque fois l'amour se meurt d'être trop nommé,  
le feu s'éteint de ne pouvoir se remuer;  
intarissable, l'amour ne purifie point sa voix,  
infranchissable le feu dans l'unique criée du bois...

### AMOUR DE RIEN

Fille de rien, pigeonne d'escalier,  
fille de filasse à cheveux d'ortie;  
garçon de rien, jeunesse ébouriffée  
aux querelles d'opéra des balcons d'été.

Amours de ruelle à la marge des cités,  
le temps n'a point le temps de roucouler;  
à la proue des seins navigue le marié,  
n'amasse rien sauf quatre roses de mains.

Une laize de ciel pend aux clôtures,  
un drap lessivé virevolte sur la mariée;  
elle n'a pas d'anneau pour nouer l'avenir,  
nul boisseau sur la lampe des yeux.

Le temps qui épouse la dernière ombre  
ne les trouble point de pitié,  
le temps de rien, le temps fidèle  
les asseoit dans la régence de l'herbe.

### TENDRESSE

Celui qui sans quitter la courbe prudente  
écoute venir de loin une lame de ta pensée,  
comme le golfe écoute la mer frapper son arc ouvert  
et repartir avec la fraîche poussée du large;  
celui qui ne chasse point la mer avec le vent  
mais la laisse déborder de ses larges fonds,  
celui qui t'attend au plus long de sa tendresse  
te tiendra mieux que la mer son soleil engouffré...

### AMOUR D'AMITIÉ

Ne pas douter du don plénier  
ne pas ouvrir le combat ombreux,  
paraît à son heure clairvoyante  
la lisse servante d'amitié...

### L'ALOUETTE

J'ai caché mes amours plus bas que la moisson  
Et plus bas que l'aile tendre de l'alouette  
Repliée sous le blé mûrissant ses amours;  
J'ai nourri mes amours de la manne verte.

Alouette ! alouette ! avons-nous le temps d'aimer  
Et dans le miel des blés de combler nos amours ?  
Et quand nous aurons trouvé la hauteur franche,  
Saurons-nous sans périr porter ces ciels d'absence ?

### LE MARTINET

*« Il y eut un soir... »  
Genèse*

À perte de chant remonter  
la paroi passive de la nuit,  
martinet, ta force soulevante  
emporte ton élan fusiforme.

L'air est ton nid sans noeud,  
ta faim, la manne volante,  
oiseau des estivages nocturnes,  
l'astre descend son rameau paisible.

Dans le vertige spatial,  
martinet, apprends, apprends  
à ne pas retomber pierre  
par l'apogée que tu demandes...

### **DERNIER REGARD**

Entre les persiennes de la nuit  
je verrai ce qui n'a pas de chemin...  
ni épine de froid à l'étroit du sang  
ni sécherie de roses couchant le soir...  
mais embranché sur le pelard  
un adieu d'oiseaux, revenus  
déchirer mon dernier regard...

---

**V. THÉÂTRE**

---

*Maillet, Antonine*, LA SAGOINE 158

---

*Tremblay, Michel*, À TOI, POUR TOUJOURS, TA MARIE-LOU 170

---

*Renseignements :*

*Droits vendus : CANADA (langue anglaise)  
EUROPE et pays francophones à l'exception  
du Canada (langue française)*

**Éditeur :**

Leméac Éditeur  
5111, avenue Durocher  
Outremont (Québec)  
Canada H2V 3X7

Tél. : (514) 273-1150

*Demander : Madame Lise P. Bergevin*

**Agent :**

Madame Mercedes Palomino

Tél. : (514) 845-0267

*théâtre, a paru en septembre 1987. Pour l'ensemble de son oeuvre et sa contribution unique à l'enrichissement de la francophonie, Antonine Maillet a reçu une quarantaine de prix littéraires, titres et doctorats honorifiques.*

*La Sagouine demeure l'oeuvre majeure de sa production dramatique, immortalisée par l'interprétation de Viola Léger au Québec, à travers tout le Canada anglais et en Europe.*

**BIOGRAPHIE**

*Antonine Maillet est née à Bouctouche, Nouveau-Brunswick, au coeur de l'Acadie. En 1970, alors qu'elle reçoit un doctorat ès Lettres de l'Université Laval à Québec, elle a déjà trois oeuvres publiées : Pointe-aux-coques (roman, 1958), On a mangé la dune (roman, 1962) et Les Crasseux (théâtre, 1968). En 1971, la carrière de cet écrivain international commence avec la publication de La Sagouine, dont la vie sur scène deviendra un grand événement théâtral à partir de 1973. Prix Goncourt 1979 avec Pélagie-la-charrette, Antonine Maillet a plus d'une trentaine de publications à son actif, dont plusieurs chez Grasset, quatre traductions chez Simon & Pierre, d'autres chez Double Day, Methuen, Lester & Orpen Dennys, Clarke & Irwin. Ses oeuvres les plus connues, en plus de La Sagouine, sont Mariaagélas (1973), Les Cordes de bois (1977), La veuve enragée (1977) : Le Huitième Jour, son dernier roman, a paru à l'automne 1986 et Margot la folle, sa dernière pièce de*

**RÉSUMÉ**

La Sagouine est une vieille femme de 72 ans qui fait le ménage dans les maisons des riches du côté de l'Acadie. Son personnage appartient désormais aux archétypes du théâtre contemporain, c'est la Mère Courage de l'Acadie.

En décrivant son malheur, sa souffrance et celle des siens, la Sagouine ne vient pas se lamenter, puisqu'elle connaît les lois de la vie et les jeux du destin. Fière dans sa misère, débordant d'humour dans sa parlure locale, le « chiac », la Sagouine porte en elle l'âme du monde, qu'elle nous livre en 16 monologues parfaitement réussis : *Le Métier, La Jeunesse, Nouël, La Boune Année, La Loterie, Les Prêtres, La Lune, Les Bancs d'église, La Guerre, L'Enterrement, Le bon Djeu est bon, Les Cartes, Le Printemps, La Rusurrection, Le Recensement, La Mort.*

« En restant fidèle à ses origines, écrit Claudette Maillet en introduction, elle débouche sur l'universalité. (. . .) C'est à genoux que la Sagouine lave la crasse des autres. Le pari de Pascal reste valable. Mais la Sagouine le pose dans ses termes, elle aussi marche sur la voie royale ! »

La Sagouine est un personnage du monde entier.

**EXTRAITS DE CRITIQUES**

« Un jalon capital dans la perception d'une culture rejoignant celle décryptée par Pierre Perrault et Gilles Vigneault. »

(*Martial Dassylva, La Presse*)

« C'est « politiquement » rigoureux. C'est émouvant et beau. Et il y a une qualité rare de gaieté qui se faufile dans le monologue, comme un serpent d'or. »

(*Le Monde*)

« Seule, anonyme, totalement démunie, la Sagouine éclaire et réveille. Elle condamne et redresse. Elle transforme. Une force, la fierté, que ni l'histoire ni la misère n'ont pu briser. »

(*Alain Pontaut, Le Jour*)

« Chaque moment de *La Sagouine* se révèle comme un pur joyau de puissance théâtrale. »

(*Jack Kapica, The Gazette*)

EXTRAITS

## Préface

*C'est une histoire vraie que je vous raconte. L'histoire de la Sagouine, femme de la mer, qui est née avec le siècle, quasiment les pieds dans l'eau. L'eau fut toute sa fortune : fille de pêcheur de morue, fille à matelots, puis femme de pêcheur d'huîtres et d'éperlans. Femme de ménage, aussi, qui achève sa vie à genoux devant son seau, les mains dans l'eau.*

*C'est là que je l'ai surprise, entre son balai et ses torchons, penchée sur son seau d'eau sale qui a, durant un demi-siècle, ramassé toute la crasse du pays. De l'eau trouble, mais capable encore de refléter le visage de cette femme qui ne s'est jamais mirée ailleurs que dans la crasse des autres.*

*Je vous la livre comme elle est, sans retouches à ses rides, ses gerçures, ou sa langue. Elle ne parle ni joul, ni chiac, ni français international. Elle parle la langue populaire de ses pères descendus à cru du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle ne sait pas, la Sagouine, qu'elle est à elle seule un glossaire, une race, un envers de médaille. Car elle se définit elle-même comme une « citoyenne à part entichère ». Ce qu'elle ignore, c'est que la part des autres est plus entière que la sienne.*

*Elle a soixante-douze ans. Elle fourbit. Elle est seule. Elle n'a pour tout décor que son seau, son balai et ses torchons. Son public est en face d'elle, autour d'elle, mais surtout, à ses pieds, dans son seau. C'est à son eau trouble qu'elle parle. Et c'est de là que je l'ai entendue.*

A.M.

Montréal, le 7 janvier 1971

## Nouël

J'ai beau être une Sagouine, je sais ce que c'est qu'un Nouël de chrétchen. J'en ai vu soixante-douze dans ma courte vie, c'est pas assez pour s'en faire une idée ? Et pis surtout, qu'ils se ressemblont toutes, leux Nouëls. Tout du même au pareil. Des cloches, des étouèles, des bebelles, du papier crépé, des anges, des santa claus et la crèche à côté du sanctuaire. Une belle crèche en grous papier gris que ça limitait du rocher à pas saouère dire la diffarence, je vous le dis coume je suis là. Et des animaux partout pour boucher les trous : des borbis, des camulles, des bargers, pis une boune demi-douzaine de rois mages qui portiont des présents : de l'or, pis de la cire, pis de l'encens . . . J'ai jamais compris qu'on pouvait apporter de l'encens à un enfant nouvellement-né pour y faire un présent . . . il a même pas ses dents pour mâcher, le marmot. Mais à ce qui paraît que c'est écrit, et je sons pas pour nous mettre à regimber contre les Écritures, à l'heure qu'il est.

Mais Nouël, par chus nous, coumençait pas à l'église; il coumençait sus les Arvunes. C'est pour vous dire que de mon temps, j'avions pas besoin de calenderier de l'Aratoire pour ouère arriver Nouël; j'avions rien qu'à guetter les châssis des Arvunes. Un bon jour, v'là que ça se mettait à briller c'tes châssis-là. Tout était en limitation : les gâteaux, les anges, les donuts, et

jusqu'au sapin qu'en était point un vrai. C'est pas parce qu'il en manquait, des sapins, dans les bois, mais un sapin de pluche, coume ça, ils disont que c'est ben plusse beau et ben plusse cher. Ah! pour ça, les Arvunes, ils étiont pas regardants à la dépense au temps de Nouël. Ils vous aviont un stock de bebelles et de butin que ça vous faisait venir l'eau à la bouche, ma grand foi!

Pas que je pouvions acheter rien de ça, nous autres, mais je pouvions regarder. Je regardions la femme à Dominique qui venait s'acheter des boules de Nouël, et des chandelles, et du papier d'argent pour décorer son âbre; et les enfants du banquier qui s'achetiont des pinottes à la livre et des bananes; et la grand'Carmélice au P'tit Georges qui s'achetait tous les ans sa boîte de Moirs-tri-X de cinq livres; et ceuses-là qui s'achetiont des ourses de poil, pis des catins-qui braillent, pis des chars aléctriques. Y a des enfants qui manquiont de rien à Nouël et qui mangiont des oranges à s'en chavirer les boyaux.

Mais plusse que ça approchait les fêtes, et plusse qui venait du monde des concessions. Des vrais sauvages, pornez-en ma parole qu'a jamais menti. On arait dit que ça avait jamais rien vu. Il fallit que ça ouâ toute, il fallit que ça touchit à toute, c'était pire que du monde de Cocagne, c'est moi qui vous le dis. Poussez-vous une petite affaire, que je leur disions. Mais pas moyen, ils porniont toute la place, les effarés, et si je les avions laissés faire, ils nous porniont notre Nouël.

Ça fait que je les abandounions à leux chassis et je nous en allions au bingo. Oh! pas pour jouer, j'étions pas du monde à pouère nous payer une carte à chaque bingo. Mais j'allions regarder jouer les autres. À tous les samedis souères et des fois les dimanches après-midi, les Dames de Sainte-Anne organisiont un bingo paroissial pour les pauvres. Et nous autres, j'allions les ouère jouer. Pas longtemps, parce qu'ils noumiont des Lignes du Sacré-Coeur pour faire respecter l'ordre, et je finissions tout le temps par nous faire jeter dehors. Par rapport à la Sainte qu'a jamais pu apprendre à se farmer et qui disait tout haut à la femme au barbier où c'est placer ses pitons... Ben, j'en avions toujou' ben attrapé un boute.

Je manquions rarement la séance itou. À chaque année, les soeurs pratiquiont une séance de Nouël avec les filles du couvent. Ils changiont rien pis ils aviont un prix de la porte. Ils changiont de prix à tous les ans. Boy à Polyte a rapporté une estâtué de la Petite Thérèse, Francis Motté en a rapporté une de Marie-reine-des-coeurs, et la Cruche a gâgné une Maria Goretti qu'était assez grouesse, qu'elle a été obligée de la laisser à la chapelle du couvent. Tout le monde pouvait pas gâgner l'estâtué, mais je pouvions toujou' ben regarder la séance. Et je savions juste le temps quand c'est brailler ou renifler parce que je voyions la séance à tous les ans. Une vraie belle séance, ça, faut le dire. À la fin, y avait un ange avec des ailes roses et une étouèle sus le front qui levait les deux bras ben raides et qui huchait: « Il est venu parmi nous pour sauver les pauvres! » Pis là, fallit se sauver au plus vite parce que les soeurs coumenciont à rouvrir les châssis de la salle pour faire de l'air.

Y avait itou la distribution des présents la veille de Nouël dans le soubassement de l'église. Chaque pauvre avait droit à son présent. Les enfants, ben sûr. Quand je coumencions à gradi', j'avions pus droit, ça fait que je regardions la distribution. Apparence que c'est les croisées-eucharistiques qui aviont tout fait les patchets, avec les enfants-de-choeur. Ils travaillont durant tous les Avents à ragorner des bebelles de porte en porte pis à les ramancher, parce que les enfants d'en haut étiont pas pour bailler aux pauvres leux bounes affaires. Ça fait que le jour de la distribution, y avait un petit prône du curé qui finissait tout le temps par : « Aimez-vous les uns les autres ! » pis la chicane pornait. Vous compornez, ces enfants qui receviont un aroplane qui vole pus ou ben une petite catin-qui-pisse qui pisse pas, ils se mettiont à brailler et ça finissait en jeu de chiens. Surtout qu'ils en aviont vu depuis un mois dans les chassis des Arvunes des aroplanes-qui-volent et des catins-qui-pissent; ils saviont ce que c'était. Ils aviont pas de présents, chus eux, mais ils counaissiont ça. Ça fait que les enfants-de-choeur et les croisées-eucharistiques étiont ben chagrinés parce qu'ils aviont fait leu possible pour faire leu bonne action. Mais le prêtre leu disait qu'y avait pas de quoi se chagriner puisque c'est l'étention qui comptit. Ça fait que les enfants-de-choeur s'en retorniont avec leu boune action, et les enfants d'en bas avec leux aroplanes cassés. Pis le lendemain, c'était Nouël.

Le vrai Nouël, pas c'ti-là des Arvunes, mais c'ti-là des chrétchens, coumençait entre chien et loup la veille au souère. La coumission des liqueurs achevait de barrer ses portes, fallit que chacun rentrit au logis. Ça fait que toute les maisons s'éclairiont que le village lui-même se mettait à rsembler à un grous àbre de Nouël. C'était l'heure que j'avions accoutume de varger sus les enfants pour les envoyer se coucher, mais ce souère-là, fallit varger dessus pour les garder deboute. Hé oui ! c'est le seul souère de l'année que les mousses vouliont se coucher, par rapport à Santa Claus qui dévalait par la cheminée quand les enfants dormiont. C'est les enfants des autres qui leur aviont mis ces histoires-là dans la tête, et ils les aviont crus. J'avions beau nous bailler une vraie crise de courte-haleine à leu faire comprendre que Santa Claus pouvait pas saouère où c'est que je restions, nous autres, et pis que j'avions même pas une cheminée... ils vouliont rien comprendre, les enfants, et nous dormiont sus les bras.

Mais ils se réveilliont quand c'est que Noume crinquait sa gravaphône. Tout le monde se réunissait sus l'Original et là, Noume sortait sa gravaphône qu'il avait rapporté de l'autre bôrd. Y en a qui avont asseyé de dire que ça y avait point été douné, c'te gravaphône-là, au Noume. Ben ceuses-là avont eu affaire à l'Original qui leux a promis de leur douner de quoi qui leu ferait regretter leux paroles s'ils se taisiont pas. Ça fait que je sortions les récords et je crinquions : Willy Lamotte, la Bolduc, et pis « Tse long way to Tipperary ».

À onze heures, ceuses-là qui pouviont encore se tenir deboute se rendiont à l'église pour la messe de mênuit. Je partions de boune heure pour asseyer d'aouère des places. Pas des places assis, j'avions pas notre banc, nous

autres, mais j'avions le droit de rester deboute en airière de la grande allée par rapport que c'était Nouël. Je pouvions pas suire la messe parce que j'avions pas de place dans les bancs, mais je pouvions ouère la parade quand c'est qu'a passait en airière de l'église. Le prêtre se gréyait dans ses pus belles hardes : des soutanes, des écoles, des chasubes, des surplus par-dessus surplus à pus saouère quoi c'est en faire. Et tout ça en dentelle de couvent. Pis veniont les vicaires, et pis les Enfants-de-Mârie, et pis les enfants-de-choeur qui portiont l'Enfant-Jésus-de-Cire sus un brancard. Ils le portiont avec sa belle robe en dentelle et ses beaux cheveux frisés droite dans son étable, entre la jument pis le boeu'.

Il avait point besoin d'aouère peur pour sa robe blanche, le petit, ça sentait pas l'étable là-dedans, y avait pas de fumier dans sa crèche, c'est la Sagouine qui vous le dit. Ah! non. Une belle crèche en beau carton ben propre, et une belle couvarte de soie bleue dans son auge, et de la boune paille en papier fin, et des animaux en pluche rasée... ça sentait point la borbis ni la grange là-dedans. Y a rien que nous autres qui sentions point à bon dans toute l'église, c'est pour ça que je restions en airière. J'avions pas de hardes de dentelle, nous autres, ni de tête frisée. J'arions même pas pu nous mettre à côté des bargers, t'as qu'à ouère!

D'accoutume, je sortions à l'heure du prône. C'est pas que le prêtre parlait pas ben... il avait une voix qu'arait pu se faire entendre du Fond de la Baie, s'il avait voulu se donner la peine. Mais à la messe de ménuit, il élevait jamais la voix, il chuchotait quasiment rien que pour les bancs d'en avant par rapport qu'il était ému. Mais nous autres, je compornions rien. Et pis, je voulions pas sortir en même temps que les autres pour pas nous faire remarquer. Ça fait qu'une fois passé le Ménuit chrétchen et Ça-borgers-assemblons-nous, je nous rassemblions toutes devant la porte de l'église et je nous en allions finir Nouël dans nos cabanes.

Là, je m'en vas vous dire que le fumier c'en était du vrai, et la paille itou. Et si j'avions eu une étouèle filante pour accrocher sus le cadre de la porte, peut-être ben que les rois mages se seriont trompés et seriont venus porter leur or pis leur encens chus nous. Mais ils sont jamais venus... parsoune. Ça fait que Nouël, c'était coume pour le bingo pis les Arvunes : je jouions pas, j'achetions rien, mais je regardions acheter pis jouer les autres. C'est coume ça que j'avons regardé passer l'Enfant-Jésus-de-Cire qui s'en a été droite dans sa crèche... et nous autres je nous en avons venu droite chus nous, coume d'accoutume.

Si un beau Nouël la procession se trompait de boutte et erssoudait icitte dans nos cabanes... les bargers, les rois-mages, les camulles, Joseph et Marie, pis le petit... toute la Sainte Famille avec les anges pis les archanges, pis la jument pis le boeu' qui s'écarteriont, pis se tromperiont de chemin et s'en vienderiont lander chus nous coume par adon... Voyez-vous ça!

C'est l'Élisabeth à Zacharie qui erssoudrait des buttes de Sainte-Marie pour venir nous averti' que l'une de ses cousines est partie pour la famille,

asteur. Et nous autres, je nous dépêcherions de nettoyer la place, et déniger un borceau dans le gornier de la Sainte, et y tailler une couvarte dans un vieux confortable, au petit; et j'arions toute de paré, ben paré pour le receuère. Pis je guetterions. Je guetterions que les anges venient chanter leu Gloria in Exelsis Deo sus la baie pour avartir les autres qu'y a un Enfant-vous-est-né dans l'une des cabanes du bord de l'eau.

Ça fait là, je verrions ersoudre tous les pêcheux de leux cabanes à épelans, et tous les pauvres genses de leux niques, et la Sainte, et l'Original, et la Cruche, et moi pis Gapi... et j'envoyerions qu'ri Sarah Bidoche, la sage-femme, pour aider au cas de besoin. Ben il arait pas besoin de Sarah, le nouveau-né, pour venir au monde, par rapport que tout ça se passerait coume c'est écrit dans les Écritures, coume par miracle. J'arriverions juste pour ouère ça : l'Enfant-Jésus dans les bras de sa mère; avec Joseph le père présomptueux, coume ils appelont, attoqué sus sa fleur-de-lys; pis la jument pis le boeu' qui souffleriont sus le borceau pour le réchauffer. Et les rois-mages seriont à genoux devant lui avec des présents. Des vrais présents, c'te fois-citte, pas de l'or pis de l'encens; des présents d'enfant, coume un ours de pluche ou ben une toupie qui joue des airs de Nouël.

Chus nous, dans nos cabanes, me r'semble que j'arions point honte de nous tchendre à côté des bargers pis des camulles. J'suis sûr que Don l'Original trouverait de quoi à dire à Joseph pis aux rois-mages. Peut-être ben que Gapi itou se mêlerait aux houmes et passerait son tabac à Zacharie. Oui, je crois ben que oui : Zacharie, ça m'a tout l'air d'un houme fait coume Gapi; i' met point sa fiance dans le monde, lui; pis i' pouvont point y faire des accrouère. Gapi serait ben, assis sus le même banc que lui.

Me r'semble ouère la Cruche itou aller parler tout bas à la Sainte Viarge, pour tout y dire, tout y dire ce qu'elle arait jamais pu dire au prêtre asseurement. Ou ben qu'a' y dirait rien entoute, ben qu'a' se tchendrait proche, pis i' rireriont ensemble en regardant le petit, toutes les deusses.

Pis j'envoyerions qu'ri' Noume avec sa gravaphône pis ses records. Pis Gérard à Jos avec sa bombarde. Pis peut-être que je pourrions y chanter une complainte ou ben Tse long way to Tipperary.

C'est sûr que faudrait que la Sainte s'en mêle encore un coup et s'en venit jeter son vinaigre sus la fête. A' pourrait aussi ben leu faire un prône, à toute la Sainte Famille, et dire aux rois-mages de se placer de chaque bord du borceau, pis aux bargers de se tchendre droite avec un genou en terre. C'est sûr et sertain que c'est pas de même qu'a' verrait Nouël, yelle, la Sainte.

Ah! pis je crois ben qu'elle arait raison. Si la procession se trompait de boutte et ersoudait icitte dans nos cabanes... ça serait pus Nouël pantoute. Par rapport que je pourrions point décorer nos devants de portes avec du papier crépé et des lumières couleurées, nous autres. Pis j'avons point de cloches, ni d'étouèles, ni de bebelles, ni de santa claus, ni de crèche en grous papier gris pour limiter du rocher à pas saouère dire la différence. Non, j'arions rien pour

le receouère, l'Enfant-Jésus, ni dentelle, ni couvarte de soie, ni papier fin pour faire de la paille. Rien entoute pour y faire une belle fête de Nativité.

Non, un beau Nouël de même, c'est point fait pour du pauvre monde.

### Les bancs d'église

Gapi, lui, il parle pas souvent. C'est putôt un jongleux. Ben quand c'est qu'il fait tant d'ouvrir la gueule pour s'aoûindre les idées de derrière les méninges, ah ! ben là, halez-vous d'un bord : vous êtes sûr qu'i' va envoyer soit un prêtre ou ben un houme de la Relance manger queque chouse qu'ils aimeront pas. C'est parce que Gapi, i' fait de la bile. Ils appelont ça un bileux. Il vient jaune comme un naveau, des fois. Ben, chatchun sa couleur : moi, ils contont que je suis putôt varte; Séraphine, avec son cruchon de flacatoune, elle est quasiment tout le temps rouge; et la Sainte, yelle, elle est restée bleue depuis qu'elle a entrepris de se faire Enfant-de-Marie. Ben oui, la Sainte, pensez ouère, a' s'a déjà fait Enfant-de-Marie, l'enfant de chienne... Eh oui, y en a qu'avont des idées de grandeur coume ça. Heh !... Si je l'avions laissée faire, elle était capable d'aller se faire soeur, ma grand foi Djeu oui !

Non, Gapi il parle pas souvent; ben c'te fois-là, il vous a fait rouler entre ses deux palais l'un de ces discours coume y arait pas un satré évêque dans tout le comté pour en cracher un pareil.

— Jésus-Christ de Bon Djeu des saintes viarges et martyrs confesseurs, quoi c'est que la Sainte a dans l'idée ! qu'il a dit.

Parce que Gapi, il est peut-être ben bileux pis badgeuleux, ben il est pas fou tout net. Et si y a une chouse qu'i' peut pas endurer, c'est de ouère un houme ou ben une femme qui garde pas sa place. Quand c'est que le petit gars à sus Willy s'a fait instruire jusqu'au grade huit, j'étions pas contre ça, parsoune. Pas même Gapi. Fais-toi instruire, que j'y avons dit, ben viens-t'en pas écrire des mots latins sus les couvartures de nos bécosses, par exemple. « Vincit », qu'il avait écrit. Saloperie !

Ça fait que figurez-vous que la Sainte, au jour qu'il est, elle a encore son ruban pis sa médalle. Aussi sûr que je suis là, la Sainte repasse son ruban pis fait mirer sa médalle à l'huile Saint-Joseph à tous les samedis souères. Ah ! ça vous l'a changée, son Enfant-de-Mariage, qu'elle était quasiment pus recounaissable, ma foi du Bon Djeu ! Pus recounaissable pour une femme d'en bas. C'est ça qu'a fait virer la bile de Gapi. Enfant-de-Marie, correct, qu'il a dit, ben t'as pas besoin de porter l'estâtue de la grouse Goretti dans la procession, et de te figurer que t'as droit à ton banc à l'église.

Sus l'empremier, y avait peut-être ben des houmes qui se battiont à la côte ou derrière la forge, mais ils se vargiont pas dessus en plein mitan de la grande allée, toujou' ben. Ça, j'avions jamais vu ça. Et c'est la Sainte qu'a toute coumencé. Quoi c'est que vous voulez faire avec un Sainte ! Et c'est nous autres qui l'on sus les bras. A' s'a mis dans la tête un bon jour qu'a' pouvait aussi ben aller au ciel que n'importe qui. Et même qu'a' se contenterait pas

d'une cave ou d'une doset, mais qu'elle arait sa place coume les autres parmi les saints, les anges, pis les aigneaux de Djeu. Elle a voulu se garanti' une boune place en avant, de l'autre bôrd, pour toute ouère; et c'est pour ça qu'elle a entrepris de se convertir pis de se faire Enfant-de-Marie. Parsoune avait rien à redire. Ben le jour qu'a' s'a mis dans la tête d'ouère son banc à l'église, par exemple...

Depuis tout le temps y avait du monde qu'aviont leux bancs en avant, d'autres qu'aviont des chaises en airière, et pis d'autres qu'étiout deboute. Chatchun sa place. Et y avait pas de chicane. Ben v'là-t'i pas qu'un beau dimanche du mois d'août, le prêtre annonce en plein prône que le dimanche d'ensuite y arait un encan à l'église. Par rapport qu'y avait du monde des concessions qu'aviont à redire sus ce qu'ils avont appelé des passe-droit. Ils trouviout que c'était pas juste que ça seyit tout le temps les mêmes qui seyont assis en avant, et ils aviont pour leu dire que le prêtre devit vendre ses bancs à l'encan. Ben laissez-moi vous dire que ça s'a pas fait tout seul. Quasiment toute la parouesse était contre ça, à part de ceuses-là des concessions et d'en dehors. Nous autres, j'avions rien à dire parce que je payions point notre dîme. Et quand c'est qu'une parsoune paye pas sa dîme, ben a' se trouve coume qui dirait hors-de-l'église-point-de-salut.

Ben, ce jour-là, par exemple, j'étiout à l'église, tout le monde. Par rapport à l'encan. Je manquions jamais un encan, nous autres, parce que ça coûte rien... à moins que tu te mettis dans la tête d'acheter. Mais depuis que le jeune à Polyte avait huché: «Une piasse!» à l'encan de Saint-Norbert, pour faire enrager, et pis qu'il était resté avec un potte de chambre sus les bras, depuis ce temps-là, j'allons aux encans, ben je nous fermons la goule. Toujou' que c'te beau dimanche du mois d'août, j'avons été les ouère vendre leux bancs à l'église.

Ils avont coumencé par faire la precession en belles hardes, du tabarnacle du mitan au tabarnacle d'à côté. Pis là, ils avont fait exploser le Saint-Sacrement. Pis il a resté explosé coume ça tout le temps qu'a duré l'encan. Apparence que le prêtre voulait s'assurer que le Bon Djeu en parsoune arait l'oeil sus son encan et laisserait pas partir un banc en bas de cinq piasses. Ah! pour ça, Gapi a eu à dire que le Bon Djeu devit ouère la bosse des affaires, parce qu'i' s'est fait un moyen coup d'argent ce matin-là. Vous ariez dû ouère ça. Rien que les deux premiers bancs de la grande allée, à z-eux deux, avont rapporté passé trente piasses. Je crois ben: c'est la femme à Dominique qui s'a mis à gager contre c'elle-là au docteur. Cinq piasses une fois, dix piasses, douze piasses, dix-huit piasses deux fois, trois fois, vendu! Ça vous monte un banc, à ce prix-là. Et quand c'est que le barbier a vu ça, il était point pour rester en airière de sus Basile à Tom qu'aviont déjà avancé de deux bancs. Et pis la grand' Carmélice a été se flanquer droite en avant du p'tit Jean à François qu'a décidé sus le coup de changer d'allée et de s'asseyer contre le banc des Michaud. Mais les Michaud tcheniout leu banc depuis la Déportation et ils aviont point l'étiout de lâcher. Huit piasses, douze piasses une fois... treize piasses, treize piasses une fois, deux fois, trois fois, vendu, vendu au

p'tit Jean à François à Boy à Thomas Picoté contre les Michaud. Ah! là, ç'a coumencé à aller mal.

Ça fait que nous autres, je nous avons tout assis sus la rampe du jubé et j'avons espéré qu'il se passit de quoi. Je savions que les Michaud pourriont pas envaler ça. Et coume de faite. Ils s'avont-i' pas amenés, toute la famille, et ils avont débarqué sans avartir dans le banc des Colette qu'était en face du leur. Quand c'est que les Colette s'en avont aparçu, i' était trop tard : une fois, deux fois, trois fois, vendu ! Ça fait que les Colette avont râflé c'ti-là des Maillet, et les Maillet c't-là des Léger, et les Léger se prépariont pour gager contre les Robichaud quand c'est que j'avons vu s'auindre au beau mitan de la grande allée un garçon à Frank à Louis à Henri à Bill du quatrième rang de Saint-Hilaire qu'avait jamais pu suire une messe assis dans un banc encore.

— Quatorze piasses ! qu'il a huché comme ça en pleine église, que les châssis couleurés en avont frissouné.

Quand c'est que les Léger et les Robichaud avont compris quoi c'est qui se passait, ils avont été assez saisis qu'ils avont point été capables de dire un mot durant une boune escousse. Et c'est coume ça que les concessions avont pu se faufler et prendre leu place dans les bancs d'église. Parce que quand c'est que le Village-des-Colette avont vu les Saint-Hilaire envahir les bancs, ils s'avont amenés itou, et ils avont dénigé à leu tour les Gallant, les Barthe pis les Landry. Et le Cove a grimpé par-dessus les Bourque, et la Petite-Rivière vous a fait revoler les Cormier, les Girouard et la motché des LeBlanc de la parouesse. Il restait pus rien que les Richard qu'étiiont ben assis dans leu banc avec les deux mains serrées sus le dos du banc d'en avant, ben décidés qu'ils se feriont couper les doigts putôt que de lâcher. Ben ils s'avont fait couper l'harbe sous les pieds et couper le souffle droite icitte par parsoune d'autre que la Sainte, pensez ouere !

... Ouais... La Sainte, en chair et en ous, corps et âme, tripes et boyaux, sans carculer ni s'émoier de rien, s'a avancé de tout son long quasiment à la sainte table, et pis là, a' s'a acheté un banc. Et c'était le banc qu'avait appartchent aux Richard depuis la fondation de la parouesse, t'as qu'a ouère !

Là, j'avons compris que le frolic allait commencer. Et coume de faite, ç'a pas tarzé. Tout un chacun qui s'avait fait râfler son banc avait de quoi sus le coeur, ce matin-là. Et c'était quasiment tout le monde. Ça fait que quand c'est qu'ils avont vu que les Richard alliont se jeter sus la Sainte, ils en avont pris avantage et chatchun s'a mis à varger sus son ouasin. Dans moins de temps que je peux le dire, les barreaux de chaises ervoliont, les vitres craquiont et les stâtions du chemin de la croix timbiont sus la tête à Saint-Antoine et à Marie-Reine-des-Coeurs. Le prêtre, lui, s'accrochait coume il pouvait à son ascensouère et asseyait de toutes ses forces de protéger le Saint-Sacrement. Et nous autres, dans le jubé, je clapions des mains et je huchions : Fesse, Jos ! Même que Noume a timbé sus l'orgue qui s'a mis à jouer « Sweet Adeline ». Ah ! c'est la plus belle sarémonie à l'église que j'avions encore vue. Quand, à

la fin, le prêtre a réussi à faire sortir tout le monde, chatchun apportait avec lui un morceau de son banc.

Excepté la Sainte. Elle a rien eu, celle-là. Parce que le dimanche d'ensuite, quand c'est qu'a' s'a mis un chapeau de plumes sus la tête et qu'a' s'en a été droite vers son banc, il était déjà pris. Parce que c'est pas toute de gager à l'encan, il faut que tu payes, itou, et que tu payes comptant. Ben, la Sainte se figurait qu'un banc, ça s'achète à crédit, coume de la mélasse. C'est là qu'a' s'a fait prendre. Les Richard aviont de quoi payer tout de suite. Et ils avont eu le banc. C'est coume ça qu'y a ben des genses des concessions qu'avont dû retourner à leux chaises.

... Et c'est coume ça itou que Louis à Livaï s'en a retourné avec rien. Pauvre Louis! Ça faisait des années qu'il était assis dans le même banc, du bord du Sacré-Coeur, à côté de la colonne. Depis qu'il avait perdu sa femme, des bronches, il y restait pus parsoune autour de lui, le vieux Louis, et i' s'ennuyait. Par rapport que tous ses enfants aviont mové aux États, et l'aviont laissé tout seul, oui tout fin seul. Ça fait que son train fini, i' s'en allait à l'église, Louis à Livaï, faire son petit tour, tous les souères. Pis le matin, il allait à la messe; pis le vendordî pis le dimanche, il faisait son chemin de croix.

Et il avait son banc. Un beau banc, avec son marche-pied, son numéro, pis sa petite planche pour y attoquer son livre de messe. Un vrai banc coume ceuses-là des autres. Ah! c'est pas qu'il était un houme riche, Louis à Livaï, ni qu'i' voulit faire le gros; ben, ça le désennuyait d'aller à l'église. Et coume i' passait quasiment la motché de son temps là, il avait décidé qu'il serait aussi ben d'aouère sa place à lui où c'est qu'i' ouèrait ben le tabarnacle, et où c'est qu'i' dérangerait parsoune. Ça fait que c'te année-là, il avait vendu un veau, et s'avait acheté un banc. Ben l'année d'ensuite, les bancs aviont monté, ça fait que le pauvre Louis avait été obligé de vendre une vache. C'est coume ça qu'il avait perdu quasiment toutes ses bêtes à cornes, Louis à Livaï, et qu'il était rendu à se débarrasser de ses volailles et de ses cochons. Pis y a eu l'encan. C'te année-là, y avait venu un houme des terres d'établir avec sa famille dans la parouesse. Des Bourgeois venus du sù qu'étaient des grous fermiers, à ce qu'i' contiont. Ben des genses à l'aise pouvont pas asteur rester deboute en airière de l'église durant les sarémonies, ça serait un vrai déshonneur. Ça fait qu'apparence que la femme arait dit à son houme, coume ça, qu'a' voulit tout de suite un banc. Ben c'était malaisé pour un nouveau venu de déloger son ouasin de sa place à l'église en arrivant dans la parouesse. Fallit espèrer la vente des bancs, qu'il a dit. Ben ça pas tarzé qu'y a eu l'encan.

Entre temps, la femme s'avait émoyée, apparence, par s'aouère qui c'est qui pouvait pas payer son banc plein prix; et elle arait poussé son houme à gager contre Louis à Livaï. Ben ils avont pas eu à gager ben longtemps, par rapport qu'i' y restait pus rien queques poules, au vieux Louis, et une chèvre. Et la chèvre, ben, il l'avait depis la mort de sa femme et il voulait pas s'en débarrasser... Eh ben, il a perdu son banc, Louis à Livaï, coume ben d'autres.

Et apparence qu'asteur il retourne pas à l'église souvent. Y en a qui contont qu'i' reste des heures, le souère, assis su sa bouchure de lisses, à jongler. Tout seul avec sa chèvre. Ça fait coume pitché...

... Ben la Sainte, yelle, parsoune en a eu pitché. Par rapport qu'elle avait point affaire, asteur, à se faufler parmi le monde qu'était point son monde, et asseyer de mener une vie qu'était point sa vie.

— Faut saouère garder sa place, que Gapi a dit à la Sainte. Les bancs d'en avant, c'est pour les genses en capot de poil pis en mouchoué de soie; ceuses-là qui venont à l'église en gumrubber pis en mackinaw, faut qu'ils se contentiont des chaises en airière; pis nous autres, je devons rester deboute coume j'avons toute le temps fait.

V'là ce qu'il a dit, Gapi. Et moi je vous dis qu'y a pas un évêque qu'a jamais parlé autrement.

MICHEL TREMBLAY

À TOI, POUR TOUJOURS, TA  
MARIE-LOU

---

*Renseignements :*

*Droits vendus : CANADA (langue anglaise)*

**Éditeur :**

Leméac Éditeur

5111, avenue Durocher

Outremont (Québec)

Canada H2V 3X7

Tél. : (514) 273-1150

*Demander : Madame Lise P. Bergevin*

**Agent :**

Madame Camille Goodwin

John C. Goodwin & Associés

Tél. : (514) 598-5252

*Robert Lafont et Grasset, au Canada chez Talon Books et McClelland & Stewart. Il a déjà reçu plus d'une vingtaine de prix littéraires pour l'ensemble de son oeuvre. À toi, pour toujours, ta Marie-Lou a été jouée à Calgary dans une production bilingue en janvier 1985.*

**BIOGRAPHIE**

*Michel Tremblay est né le 25 juin 1942 à Montréal, dans un quartier populaire. D'abord typographe de métier, il écrit sa première pièce en 1964, à 17 ans : Le Train. En 1965, il écrit Les Belles-Sœurs; cette pièce sera créée en 1968 au Théâtre du Rideau vert. Son oeuvre dramatique comprend aujourd'hui une trentaine de pièces dont la dernière, Le Vrai Monde ?, a connu un grand succès au printemps 1987. Parmi ses créations les plus marquantes, on retient En pièces détachées (1969), À toi, pour toujours, ta Marie-Lou (1971), Bonjour là, bonjour (1974) et Albertine, en cinq temps (1984), ainsi que des adaptations de pièces de Paul Zindel, Aristophane, Tennessee Williams, Dario Fo, Tchekhov et Gogol. Les Chroniques du Plateau Mont-Royal, cycle romanesque entrepris en 1978 avec La grosse femme d'à côté est enceinte, ont déjà 4 tomes parus. En 1986, Michel Tremblay publie Le Coeur découvert, roman d'amour. En France, il a été publié chez*

## RÉSUMÉ

Créée en avril 1971 au Théâtre de Quat'Sous de Montréal, cette pièce en un acte met en scène quatre membres d'une famille montréalaise de milieu populaire. L'action dramatique est ainsi constituée que l'histoire se joue sur plusieurs plans, dans deux temps : 1961 et 1971.

Marie-Louise et Léopold s'échangent familièrement des propos discontinus à travers un dialogue (1961) qui met en évidence l'incommunicabilité profonde de leurs deux mondes : Léopold, 45 ans, pilier de taverne, abruti par 25 ans de travail sur la même machine, dans la même « shop », et Marie-Louise — que Léopold appelait Marie-Lou au temps de leurs premières amours — qui n'a jamais trouvé à la maison une raison de vivre auprès de son mari et ses enfants, et qui tricote pour occuper son angoisse et sa peur. Leurs échanges ont lieu en même temps que ceux de Manon et Carmen. Manon a 25 ans, elle est dévote, elle demeure dans la rue de la Visitation, dans la maison de son enfance où elle revit, dix ans plus tard, la haine qu'elle éprouvait pour son père. Carmen est maintenant chanteuse western au Club Rodéo, sur la Main; elle a quitté le ghetto familial après la mort tragique de ses parents et de son frère Roger.

À travers ces personnages qui ont marqué la modernité du théâtre québécois, Michel Tremblay s'est révélé un dramaturge international, qui puisait dans la réalité québécoise la force d'un drame universel. *À toi,*

*pour toujours, ta Marie-Lou* est aujourd'hui une pièce de répertoire sur la conscience de vivre, à la frontière du réel et de la folie.

## EXTRAITS DE CRITIQUES

« Pour terminer, je dirai donc que Michel Tremblay mérite absolument le succès qui est le sien, non seulement avec *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, mais avec toutes ses autres pièces et ses romans. C'est que contrairement à beaucoup d'écrivains qui ne font que parler de l'oeuvre à faire et s'y épuisent, lui l'écrit, et c'est d'une beauté trop rare pour qu'on ne la salue pas très fort. »

(Victor-Lévy Beaulieu, *Le Devoir*, 1984)

« Voici une oeuvre violente, frémissante de vie, voici une création fascinante, irréprochable. En scène : une femme, un homme, leurs deux filles qui se cherchent et qui nous trouvent avec leur manière de parler le regard planté dans le vide. Ils sont du Québec mais leur vérité est si grande qu'ils sont de partout.

Avec *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, le Québec prouve une fois de plus que l'événement peut naître ailleurs qu'à New York et à Paris. »

(M.H., *Le Soir* (Bruxelles), 1979)

« *A toi, pour toujours, ta Marie-Lou* représente probablement une des pièces les plus intenses de Michel Tremblay.

L'enchevêtrement des deux dialogues est tel qu'il soude les drames des quatre personnages en un sort collectif pathétique irrémédiable. »

(Adrien Gruslin, *Le Devoir*, 1974)

« C'est une pièce fascinante que l'on reçoit comme une secousse sourde et

puissante dont les ondes s'insinuent insensiblement et inéluctablement en soi. De l'âpreté du ton, de la rudesse et, parfois, de la santé des mots, jaillit un discours intense et extrêmement bouleversant, sans concession et sans verbiage, auquel il est difficile d'échapper, à moins que d'être sourd. »

*(M.V., La Libre Belgique, 1979)*

EXTRAIT

---

- MARIE-LOUISE:** J'te dis que quand le nouveau p'tit va arriver, ça va faire une joyeuse maisonnée! Déjà, quand Roger était bébé pis qu'y braillait, la nuit, tu manquais de le tuer, des fois, parce qu'y voulait pas dormir... Que c'est que ça va être avec celui-là...
- LÉOPOLD:** Tu devrais t'entendre quand tu contes des affaires... T'exagères assez, là, que tu viens que t'es comique...
- CARMEN:** Mais à quoi tu penses pour être ben comme ça, hein? C'est ça qui est important...
- MARIE-LOUISE:** J'exagère pas...
- CARMEN:** Tu l'avouerais jamais à quoi tu penses pour partir sur des balounes de même... Mais moé j'sais en maudit que c'est pas au bon Dieu que tu penses...
- LÉOPOLD:** A l'exagère pas! Voir si j'ai déjà «manqué de tuer Roger» parce que j'pouvais pas dormir! Ça m'est déjà arrivé de crier que j'le tuerais si y'arrêtait pas de crier, mais j'y ai jamais touché!
- MARIE-LOUISE:** Pas quand y'était p'tit... T'as attendu qu'y grandisse un peu... Pis astheur, tu t'en donnes à coeur-joie!
- CARMEN:** Quand tu voyais moman en prière, c'est parce qu'a s'était arrangée pour que tu la voies! Pis toé, quand t'es t'en prière, t'espères toujours que quelqu'un va arriver... Que quelqu'un va te «surprendre»... Popa, peut-être...
- LÉOPOLD:** C'est ça, bourreau d'enfants, par-dessus le marché...
- MARIE-LOUISE:** T'es pas un bourreau d'enfants, Léopold... T'es juste...
- LÉOPOLD:** Chus juste quoi...
- MARIE-LOUISE:** J'le sais pas...
- MANON:** Papa peut pas me surprendre, y'est mort depuis dix ans...
- CARMEN:** Pas dans ta tête...
- MARIE-LOUISE:** T'es juste un gars qui a toute fouerré dans sa vie pis qui se revenge sur sa famille au lieu de s'en prendre à lui-même...
- LÉOPOLD:** J'te dis que tu simplifies ça, une vie, toé!
- MANON:** Pis je prie pour lui... parce que... y'est peut-être... en enfer...
- LÉOPOLD:** Veux-tu que j'te dise c'que t'es, toé, Marie-Louise?

- CARMEN: Si tu pries vraiment, Manon, c'est pour qu'y reste en enfer, c'est pas pour qu'y'en sorte!
- MARIE-LOUISE: Ça va être beau! M'est avis que ça va être plus long, aussi!
- MANON: Tu sors pas de l'enfer...
- LÉOPOLD: T'es t'une vieille fille manquée. C'est ça que t'es. C'est court, hein?
- CARMEN: Pourquoi que tu pries, d'abord?
- MARIE-LOUISE: J'comprends que c'est court, mais ça veut rien dire, par exemple!
- MANON: Tu peux jamais être sûre si quelqu'un est là ou non...
- LÉOPOLD: Au contraire, ça veut tout dire...
- CARMEN: Ça te sert à quoi de prier dans le beurre, d'abord!
- MARIE-LOUISE: Ben oui, ça veut dire que j'aurais jamais dû me marier, ça, tout le monde le sait, mais...
- LÉOPOLD: Mais tout le monde sait pas pourquoi, par exemple!
- MARIE-LOUISE: Pis toé tu le sais...
- LÉOPOLD: Certainement que j'le sais...
- MARIE-LOUISE: (*en riant*) Ben envoye, conte-moé ça, d'abord...
- MANON: Carmen, papa y s'est tué, pus y'a tué maman pis Roger...
- CARMEN: Veux-tu arrêter de dire ça! Veux-tu arrêter de penser tout croche, de même? C'est toé qui a décidé ça qu'y s'était tué! T'as décidé ça dans ta p'tite tête, pis tu veux pas en démordre!
- MANON: C'est vrai, Carmen, j'le sais que c'est vrai! J'les ai entendus, c'te samedi-matin-là!
- CARMEN: T'en reviens toujours là! Pis ça fait dix ans... Pis t'en as probablement ben inventé depuis c'temps-là...
- MANON: J'ai rien inventé!
- CARMEN: Quand tu pars dans tes balounes, ça t'arrive pas d'en ajouter, un peu, non? Pis ça t'arrive pas de garder c'que t'as ajouté pis d'en inventer encore un peu plus la fois suivante? Moé aussi j'étais là, c'te samedi-matin-là; moé aussi j'les ai entendus! Mais dans tout c'que tu contes depuis c'temps-là, y'a toujours un bouté que tu laisses de côté... Y'a une grande partie de c'qu'y'ont dit que tu veux pas te rappeler... T'exagères tous les boutés où moman fait pitié pis tu passes ceux où c'est popa...

- MANON: Popa, y'a jamais faite pitié, jamais!
- CARMEN: Y faisait aussi pitié qu'elle, Manon! Tu t'en rappelles pas la partie où tu m'as entraînée avec toé, parce que t'avais trop peur d'aller en arrière d'la porte tu-seule pour les espionner?
- MANON: Ou, j'm'en rappelle... mais c'est pas popa qui était correct...
- LÉOPOLD: Tu peux rire de moé tant que tu voudras, tu peux me traiter d'écoeurant, de raté, de fou, tout c'que tu voudras, mais moé j'ai rien qu'un mot à dire pis tu vas arrêter ben raide...
- MANON: Toé aussi t'en reviens toujours à ça... Comme si y'avait rien que ça dans le monde...
- CARMEN: Y'a pas rien que ça dans le monde, c'est vrai, mais ça aide à vivre quequ'chose de rare!
- MARIE-LOUISE: Dis-le donc, pour voir, ton mot...
- LÉOPOLD: Même devant les enfants qui sont tous les trois cachés en arrière d'la porte?  
(l'éclairage change)
- CARMEN: Y sait qu'on est là, viens-t'en...
- MARIE-LOUISE: J'ai rien à cacher à mes enfants, moé! J'peux les faire rentrer, si tu veux...
- MANON: Non, reste...
- LÉOPOLD: Essaie donc, voir, laisse-les donc rentrer...
- CARMEN: T'en veux une, volée, hein? T'as hâte qui t'en donne une...
- MARIE-LOUISE: Et pis non, tu pourrais leu'dire des cochonneries, juste pour que j'me fâche... t'es t'assez fou...
- LÉOPOLD: T'as peur, hein?
- MARIE-LOUISE: J'ai pas peur pour moé...
- LÉOPOLD: Oui, t'as peur pour toé...
- MARIE-LOUISE: Pantoute!
- LÉOPOLD: ... pis ben plus que pour les enfants! T'as déjà commencé à parler de cochonneries, Marie-Louise ... t'as deviné du premier coup...
- MARIE-LOUISE: C'est donc ça... c'est encore ça... Tu penses donc rien qu'à ça...

- MANON: Carmen, j'veux m'en aller...  
(Carmen éclate de rire...)
- LÉOPOLD: Ben oui, c'est encore ça... Écoutez, vous autres, là, les senteux... Pis même toé, Carmen, qui trouve ça drôle... Votre mère, là, a l'a toujours eu un problème, pis a l'aura toujours : le cul!  
(Carmen arrête de rire...)
- MARIE-LOUISE: Léopold! Roger est trop p'tit pour entendre parler de ça!
- MANON: Carmen, j'veux pas l'entendre! J'veux pas l'entendre!
- CARMEN: T'as voulu v'nir, reste astheur! Pis écoute!
- LÉOPOLD: Ben non, Roger n'est pas trop p'tit pour entendre parler de ça! Les enfants en savent plus que nous autres, aujourd'hui! C'est toé qui est trop p'tite, Marie-Louise! Pis y'est temps que nos enfants le sachent, à part de ça! Y'est temps qu'y'arrètent de me considérer comme un écoeurant pis un sans-coeur parce que tu cries au meurtre à chaque fois que j't'approche...
- MARIE-LOUISE: Veux-tu te taire...
- LÉOPOLD: J'ai pas honte de c'que j'ai à dire, moé, Marie-Louise!
- MARIE-LOUISE: Ben c'est correct, d'abord, dis-lé! Dis-lé donc, voir! Dis-lé donc une fois pour toutes devant tout le monde c'qui te tracasse tant! Dis-lé donc que je sache enfin que c'est qui peut ben te prendre quand tu te garroches sur moé comme un écoeurant...
- LÉOPOLD: Tu vois, tu me rabaisses même avant que j'commence! Y'a une affaire que t'as jamais compris, Marie-Louise... Quand j'm'approche, des fois, dans le lit... quand j'te demande tranquillement pourquoi tu veux pas que j'te touche... parce que ça arrive que j'm'approche tranquillement, tu le sais... Marie-Louise, j'ai pas les mots pour t'expliquer ça...
- MARIE-LOUISE: Ben farme ta yeule, maudit sauvage!  
(Léopold donne un grand coup de poing sur la table.)
- LÉOPOLD: Si tu comprends rien que quand j'te crie par la tête, j'vas te crier par la tête 'stie! Si t'arais pas toujours eu peur du cul, dans ta vie, si tu t'arais laissée faire, un peu, des fois, ça irait peut-être mieux dans' maison, Marie-Louise!
- MARIE-LOUISE: Léopold!
- LÉOPOLD: Si t'agirais pas comme une vieille fille qui garde sa cerise dans son frigidaire, si t'aimerais ça, un peu, le cul, ça serait peut-être plus endurable, ici-dedans!

- MARIE-LOUISE: Veux-tu te taire... Veux-tu te taire, devant les enfants, maudit cochon!
- LÉOPOLD: Hein, j'te l'avais dit que j'tais capable de te faire farmer la yeule rien qu'avec un mot! C'est vrai c'que tu disais t'à l'heure: en vingt ans de mariage j'ai réussi à t'avoir rien que quatre fois... Les quatre fois que j't'ai faite des p'tits... Mais ça veut pas dire que chus t'un écoeurant, ça! Penses-tu que c'est normal? Penses-tu que c'est normal pour du monde marié d'avoir faite ça quatre fois en vingt ans!
- MARIE-LOUISE: Tu voudrais qu'on fasse ça soir et matin, comme des animaux! Tu voudrais que je fasse comme les putains d'la Main!
- LÉOPOLD: (*doucement*) Pourquoi pas...
- MARIE-LOUISE: T'es fou... t'es fou, pis c'est vrai!
- LÉOPOLD: Ben non, chus pas fou, Marie-Louise... Si vous aviez été moins pognées, toé pis tes soeurs... pis vot'mère...
- MARIE-LOUISE: Ma mère a eu quatorze enfants, pis j'avais pas envie d'en avoir autant...
- LÉOPOLD: Ta mère a eu quatorze enfants, mais ça veut pas dire qu'a l'aimait ça... Ça veut pas dire qu'a faisait ça avec ton père pour le plaisir... Pis après toute, est-tait peut-être moins pognée que toé...
- MARIE-LOUISE: Le plaisir...
- LÉOPOLD: Oui, le plaisir, Marie-Louise, le plaisir! Tu te maries pas rien que pour avoir des enfants, imagine-toé donc! Pis si tu veux absolument parler du bon Dieu, parce que j'te vois v'nir avec ton bon Dieur... Ben ton crisse de bon Dieu, là, y'a mis du plaisir dans c't'affaire-là, pis c'est pas pour rien!
- MARIE-LOUISE: Laisse donc le bon Dieu en dehors de ça, Léopold! Tu sais pas c'que tu dis! Le bon Dieu, y'a peut-être mis du plaisir là-dedans, mais y'en a mis rien que pour les hommes!
- LÉOPOLD: Les femmes aussi, peuvent jouir!
- MARIE-LOUISE: Chus pas une cochonne, Léopold!
- LÉOPOLD: Maudit que t'es bouchée! J'te demande pas d'être cochonne!
- MARIE-LOUISE: Oui, tu me le demandes! Pour moé, faire ça, c'est cochon! C'est bon pour les animaux... Pis tu me verras jamais faire ça avec plaisir Léopold, jamais! Jamais!  
(*L'éclairage change.*)

- CARMEN: Tu t'es sauvée dans not'chambre, t'as fermé la porte, pis tu t'es couchée en-dessous des couvertes... Tu savais que c'est lui qui avait raison... Moé, pour une fois, chus restée en arrière d'la porte... pis j'me sus juré...
- LÉOPOLD: Y'en a de moins en moins du monde comme nous autres, Marie-Louise, pis c'est tant mieux...
- MANON: Si tu t'es juré de rendre ton mari heureux, t'as manqué ton coup sur un vrai temps!
- MARIE-LOUISE: Tu penses qu'y sont plus heureux, ceux qui commencent à faire ça, à quatorze-quinze ans?
- MANON: C'est pas comme t'es partie là, que tu vas t'en trouver un, mari!
- LÉOPOLD: Oui, j'pense qu'y sont plus heureux...
- CARMEN: Non, j'me sus pas juré de rendre un homme heureux, pas de danger... j'aime ben que trop mon indépendance...
- LÉOPOLD: Si t'aurais pas toujours été si rétive, penses-tu qu'on serait après s'engueuler, à matin?
- CARMEN: J'me sus juste juré de partir plus vite de c'te maudite trappe à rats-là...
- MARIE-LOUISE: Non, j'suppose qu'on serait encore couchés!
- CARMEN: M'en aller!
- MARIE-LOUISE: J'aime mieux m'engueuler, Léopold...
- CARMEN: M'en aller ben loin...
- LÉOPOLD: T'es même pas capable d'le dire... en plus de pas être capable d'le faire...
- MANON: T'as jamais été plus loin que la Main...
- CARMEN: Tu peux rester chez vous pis être ben loin de c'qui t'écrase, Manon... T'as juste à te séparer 'complètement de c'qui t'a mis dans' marde...
- MARIE-LOUISE: J'aurais peut-être été capable d'le faire, Léopold, si...
- LÉOPOLD: Si quoi...
- MANON: Comme ça, le jour même de leur mort, tu voulais t'en aller...
- CARMEN: C'te samedi-matin-là, j'ai réalisé la même chose que papa: j'ai réalisé qu'y resteraient toujours dans leur marde... pis j'ai décidé que j'm'en sortirais, moé...

MARIE-LOUISE: J'aurais peut-être été capable de le faire, pis j'aurais peut-être, peut-être, aimé ça, si *toé* t'aurais été capable, Léopold!

CARMEN: J'savais qu'y continueraient à se mettre les torts sur le dos l'un de l'autre jusqu'à la fin de leu'vie! Pis sans jamais découvrir que c'était de leu'faute à tous les deux! Pas rien qu'à popa, Manon...

MARIE-LOUISE: Tu réponds pas! Là, j't'ai, hein? Si au moins t'aurais le tour! Penses-tu que c'que tu me fais est agréable, pour une femme?

CARMEN: Y'ont passé vingt ans de leur vie à se battre, pis si y'aurait vécu encore vingt ans, y'aurait continué à se battre... jusqu'à ce qu'y crèvent! Parce qu'y'étaient pas capables de se toucher sans penser que l'un voulait faire mal à l'autre...

MARIE-LOUISE: Ma mère, a m'avait dit: «Je le sais pas, si c'est un garçon pour *toé*, je le sais pas... Y'a des drôles d'yeux! Chez nous, à campagne, j't'aurais pas laissée le marier, mais, citte, en ville, t'en as rencontré ben, tu dois savoir c'que tu veux...»

(Silence.)

«Tu dois savoir c'que tu veux...» Ah! oui, c'est vrai, j'le savais, au fond, c'que j'voulais: partir au plus sacrant d'la maison... Y'avait assez de monde dans c'te maison-là, pis c'était assez pauvre que... j'avais honte! J'voulais m'en aller, essayer de respirer, un peu! C'est vrai que j'en avais rencontré ben, des garçons... Mais lui, y'était plus fin que les autres, pis j'pensais qu'y me ferait juste changer de maison, pis que la nouvelle s'rait juste plus vide... plus propre... pis plus tranquille... J'savais à peine qu'y faudrait que j'me laisse faire par mon mari... Ma mère... Ah! J'y en voudrai toute ma vie de pas m'en avoir dit plus... Ma mère, a m'avait juste dit: «Quand ton mari va s'approcher de *toé*, raidis-*toé* pis ferme les yeux! Y faut que t'endures toute... c'est ton devoir». Ben je l'ai faite, mon devoir, sacrement! Pis mon écoeurant... tu m'as faite mal! Tu m'as faite tellement mal! J'aurais voulu hurler, mais ma mère m'avait dit de serrer les dents! *Toé*, tu t'apercevas de rien... Tu t'étais paqueté aux as parce que t'étais gêné pis t'étais pus capable de te contrôler... Tu t'es dégéné, all right! «Si c'est ça, le sexe, que j'me disais, pus jamais! Jamais! Jamais!» *Toé*, quand ton fun a été fini, tu t'es retourné de bord en rotant pis tu t'es endormi comme un bébé! C'était la première fois qu'un homme dormait à côté de *moé*: y me tournait le dos, y ronflait, pis y puait!

J'aurais voulu mourir là! Quand tu t'es levé, le matin, t'as parlé de ça comme d'une partie de bingo, en faisant des farces plates... Ciboire d'ignorant! C'est pas vrai, pas une seule fois t'ora essayé doucement, gentiment... T'es doux avant, tu pleurniches, ah! oui, mais deux secondes après t'es comme un pan de mur qui se décroche d'après la maison! Si t'avais su, toé, comment faire, peut-être que... Mais c'est pas à mon âge qu'on peut r'gretter ces affaires-là...

**CARMEN :** Comment veux-tu que ça marche dans une maison quand personne peut se frôler sans que t'entendes un cri de mort!

**MANON :** Tu dois être heureuse, astheur, tu dois pouvoir en frôler tant que tu veux, du monde!

**CARMEN :** Oui, j'en frôle tant que j'veux, du monde... J'ai pas l'air d'une morte, non plus!

**MARIE-LOUISE :** T'es toujours plein de bière pis tu pues quand tu m'approches, Léopold! T'as toujours mauvaise haleine! Chus t'un être humain, moé aussi, t'sais! Tu dis que les femmes peuvent jouir... Mais as-tu déjà essayé une fois, une seule fois dans ta vie, de...

**LÉOPOLD :** T'es pas une cochonne, mais t'es pognée mal, hein, Marie-Louise? T'es pas une cochonne, mais t'aimerais ben ça en être une, hein, ma belle Marie-Lou? Mais tu sais pas comment! Moé, j'prends mon plaisir, prends le tien!

*(Marie-Louise arrête de tricoter.)*

*(Elle dépose son tricot.)*

**MANON :** Si t'as trouvé ton bonheur, sacre-moé donc la paix... Moé aussi, je l'ai trouvé...

**CARMEN :** Y pue, ton bonheur, Manon! Y sent le mort, ton bonheur! Ça fait dix ans que tu sens le mort à plein nez! Y sont morts, pis c'est tant mieux, Manon!

**MARIE-LOUISE :** « Moé, j'prends mon plaisir, toé prends le tiens... » J'ai lu dans le Sélection, l'aut'jour qu'une famille c'est comme une cellule vivante, que chaque membre de la famille doit contribuer à la vie de la cellule... Cellule mon cul... Ah! oui, pour être une cellule, mais pas de c'te sorte-là! Nous autres, quand on se marie, c'est pour être tu-seul ensemble. Toé, t'es tu-seule, ton mari à côté de toé est tu-seul, pis tes enfants sont tu-seuls de leur bord... Pis tout le monde se regarde comme chien et chat... Une gang de tu-seuls ensemble, c'est ça qu'on est! *(Elle rit.)* Pis tu rêves

de t'en sortir, quand t'es jeune, pour pouvoir aller respirer ailleurs... Esprit! Pis tu pars... pis tu fondes une nouvelle cellule de tu-seuls... «Moé, j'prends mon plaisir, toé, prends le tien!» Sacrement! (*elle rit*)

LÉOPOLD: Que c'est qui te prends à rire de même, tout d'un coup?

MARIE-LOUISE: J'prends mon plaisir, mon amour...

CARMEN: Plus t'es renfoncée dans tes souvenirs les plus écoeurants, plus t'es t'heureuse...

MARIE-LOUISE: Pis quand tu regardes autour de toé, tu te rends compte que c'est partout du pareil au même... Tes frères, pis tes soeurs qui ont toutes faite des mariages d'amour, de quoi y'ont l'air après vingt ans de mariage, hein? Des cadavres!

CARMEN: T'as l'air d'un cadavre, Manon...

LÉOPOLD: Sais-tu c'que j'aurais envie de faire, des fois, ma belle Marie-Lou? Poigner la machine, vous mettre dedans, toé pis Roger, pis aller me sacrer contre un pilier du boulevard métropolitain... Carmen pis Manon sont assez grandes pour se débrouiller tu-seules... Nous autres... Nous autres, on sert pus à rien... À rien...

CARMEN: Quand j'ai pris la porte, tu-suite après l'accident, j'ai pris une grande respiration, pis j'me sus dit: «Le temps des lamentations est fini, ma belle Carmen! Fini! Oublie toute, pis recommence toute comme si rien s'était passé!»

LÉOPOLD: On est juste des p'tits engrenages dans une grande roue... Pis on a peur de se révolter parce qu'on pense qu'on est trop p'tits...

CARMEN: Pis j'ai réussi à me débarrasser de toute mon passé, pour un temps... Un trou, dans ma tête... J'voulais pus rien savoir d'eux autres... C'est comme ça que j'ai réussi à faire c'que je voulais... J'avais jamais osé dire à personne que j'voulais chanter, mais là j'étais libre de foncer! «Le temps des lamentations est fini, que j'me disais... Grouille!» Ah! j'te dirai pas que j'ai pas eu de misère, j'en ai eu... mais j'me sus jamais lamentée...

LÉOPOLD: Mais si y'a un engrenage qui pète, la roue va peut-être bloquer... On sait jamais...

CARMEN: Y'en a qui trouvent ça niaiseux, une chanteuse de chansons de cow-boy... Mais quand c'est ça que tu voulais faire, pis que t'as réussi à le faire t'es ben moins niaiseuse que ben du monde... Ça te fait rien de manger d'la vache

- enragée pour un temps parce que tu sais qu'au moins t'aimes c'que tu fais... J'aime c'que j'fais, Manon...
- LÉOPOLD: On sait jamais, d'un coup qu'a bloque, la roue...
- CARMEN: Mais toé t'as jamais rien compris de ça... Tu t'es renfermée encore plus dans les lamentations au lieu d'essayer de t'en sortir.
- LÉOPOLD: Mais c't'une câlce de grosse roue...
- CARMEN: Y faudrait que tu comprennes qu'y'est temps que tu sacres ton chapelet à terre, que tu te débarrasses de tes saintes vierges en plâtre, que tu mettes la clef dans'porte, pis que tu te vides la tête de tout ça! Révolte-toé, Manon, c'est tout c'qu'y te reste!
- MARIE-LOUISE: C'est pas vrai que j'le veux pas, c't'enfant-là...
- CARMEN: Vide-toé la tête! Mets tes souvenirs à'porte! Sors de ton esclavage! Reste pas assis là, à rien faire! FAIS QUEQU'CHOSE!
- MANON: Non. Chus pas capable, Y'est trop tard...
- CARMEN: J'vas t'aider...
- MANON: Non! Tu m'écoeures! T'es sale!
- MARIE-LOUISE: C'est pas vrai que j'le veux pas, c't'enfant-là!... J'le veux! Ah! oui, j'le veux! Les autres, j'ai pas pu m'en occuper parce que j'étais trop ignorante, que j'savais pas comment m'y prendre ou ben donc que j'étais trop occupée... Mais celui-là... Celui-là, j'vas donc l'aimer! C'est le seul que j'aurai vraiment aimé... pis j'vas donc l'aimer... Pis y'a personne qui va y toucher! Ça va être mon enfant à moé... C'est moé qui va l'élever... Pis y'a personne qui va y toucher... Ça va être mon enfant à moé... À moé tu-seule... J'vas enfin être capable d'aimer quelqu'un!
- CARMEN: C'est toé qui es sale, Manon...
- MARIE-LOUISE: Lui, y y touchera jamais... J'y permettrai jamais de mettre ses mains sales dessus!
- CARMEN: (*très lentement*) Moé... chus libre. Entends-tu? Libre! Quand j'monte sur le stage, le soir, pis que j'me place devant mon micro, pis que la musique commence, j'me dis que si y seraient pas morts, eux-autres, j's'rais probablement pas là... Pis quand j'commence ma première chanson de cow-boy, chus tellement heureuse qu'y soient morts!

MANON: Va-t-en!

CARMEN: Pis chus tellement contente de m'être débarrassée de tout c'qu'y s'est passé dans c'te maudite prison-là... Les hommes, dans'salle, y me regardent... pis y m'aiment... C'est jamais les mêmes, y changent à chaque soir, j'les ai!

MANON: Va-t-en!

CARMEN: J'pense... que chus t'une bonne chanteuse, Manon!

MANON: Va-t-en!

CARMEN: Pis... chus... heureuse.

MANON: Va-t-en!

*(Carmen se lève pour partir.)*

CARMEN: Tu vas finir comme eux-autres, Manon... Entends-tu? Mais j'te plains pas... même si t'essayes de faire pitié par tous les moyens! Tu fais pas pitié, Manon! Quand j'vas avoir passé la porte, j'vas t'oublier... toé aussi!

*(Elle sort.)*

*(Manon tombe à genoux.)*

MANON: Merci, mon Dieu...

MARIE-LOUISE: *(regardant Léopold pour la 1<sup>re</sup> fois)* Léopold...

MANON: Merci, mon Dieu... merci... merci...

LÉOPOLD: Quoi...

MARIE-LOUISE: Tu pourras jamais savoir comment j't'haïs!

LÉOPOLD: *(se lève)* Viens-tu faire un tour de machine, avec moé, à soir, Marie-Lou?

*(Après un long silence, Marie-Louise se lève.)*

*(Noir.)*

LIBRARY E A/BIBLIOTHEQUE A E



3 5036 20011732 6

DOCS

CA1 EA525 88C19 FRE

Les ecrivains canadiens et

l'edition a l'etranger

43265555



Affaires extérieures  
Canada

External Affairs  
Canada